FEMMES MÉDECINS

Marcel BAUDOUIN

Ce que Femme veut, Dieu le veut !

LES Femmes Médecins

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE SOCIALE INTERNATIONALE.

Portraits et Notices biographiques.
Historique. Statistique.
Enseignement spécial et Pratique de la Médecine.



TOME I.

Femmes Médecins d'Autrefois.

AVEC IX PHOTOGRAVURES HORS TEXTE.

PARIS
INSTITUT INTERNATIONAL DE BIBLIOGRAPHIE
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI.

1901

PRÉFACE

Ce que Femme veut, Dieu le veut !

*L'ouvrage, que nous voulons consacrer à l'*HISTOIRE INTERNATIONALE DES FEMMES MÉDECINS, *comprendra probablement quatre Volumes.*

Nous publions, aujourd'hui seulement, avec un retard de plus de deux ans, le premier d'entre eux, nous excusant d'arriver ainsi après la bataille — nous voulons dire après l'heure solennelle —, comme certains carabiniers de fameuse mémoire !

Cette remarque mérite une explication. La voici.

Cette étude avait été conçue, en effet, dès 1897, pour célébrer un Cinquantenaire, le CINQUANTENAIRE D'UN GRAND EFFORT HUMAIN.

Ecrite au début, à la hâte, avec la plume du Journaliste affairé, elle s'est peu à peu modifiée dans sa forme et dans son fonds.

L'horizon s'élargissant à chaque page, l'Auteur a dû renoncer à arriver au moment voulu; mais l'Histoire y gagnera peut-être! Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage sera plus riche en documents ignorés, en données précieuses, non encore rassemblées en un tout compact.

En tout cas, primitivement, dans l'esprit de l'Auteur, il s'agissait de consacrer le TRIOMPHE D'UNE IDÉE, *et non pas de souligner l'entrée dans la pratique médicale de certaines Femmes, de culture intellectuelle supérieure.*

Et, comme les Cinquantenaires n'arrivent pas souvent pour un homme donné, et n'attendent jamais que l'écrivain ait le temps de ruminer ses notes et de peser toutes ses pensées, de faire des recherches personnelles, longues, ardues et dispendieuses, le grand Public, auquel ces pages sont destinées, voudra bien les prendre

pour ce qu'elles sont : un Résumé, aussi précis que possible, de ce qui a été écrit sur la question, émaillé çà et là de réflexions personnelles, sinon toujours justes — personne n'est infaillible —, du moins toujours sympathiques ; une esquisse sincère, fruit de méditations déjà anciennes, ébauchée avec un esprit de Liberté qui ne saurait faire aucun doute, et écrite par goût en style de publiciste occupé, c'est-à-dire dans un cabinet d'affaires, entre deux coups de téléphone, ou au milieu de la rédaction d'une nouvelle à sensation.

Grands Dieux ! Que tout cela diffère des modes du passé, où de telles études ne pouvaient être entreprises que dans le silence de Bibliothèques poudreuses et de vénérables Archives.....

Mais les temps sont changés. Les Méthodes Bibliographiques ont progressé ; et, ce qui jadis eût semblé folie, a été aujourd'hui aisément réalisable, en rompant délibérément en visière avec des procédés surannés, pour adopter les perfectionnements modernes de la Bibliographie scientifique.

*
* *

Le Cinquantenaire en question tombait le 23 janvier 1899 (1). *C'est dire qu'il y a aujourd'hui, exactement, cinquante deux ans que la première Femme a voulu conquérir, de parti pris, avec un but bien arrêté (celui d'ouvrir une carrière nouvelle aux personnes de son sexe), le diplôme de Docteur en Médecine, lui donnant le droit d'exercer, avec une compétence estampillée, l'art de guérir sous toutes ses formes: Cela pour prouver, en outre, qu'une Femme pouvait passer partout où l'homme mettait le pied.*

(1) Le très distingué doyen du *Woman's medical College*, de Philadelphie, Mme le Dr Clara Marshall, a eu d'ailleurs la même idée que nous; et, dès le 16 février 1898, elle a prononcé à une réunion de la *National American Woman's Suffrage Association* un discours, sur le Cinquantenaire de l'exercice de la médecine par les Femmes, qui commençait par ces mots : « Le 23 janvier 1899, il y aura un demi-siècle qu'Elisabeth Blackwell a été reçue docteur ! » [Clara Marshall. *Fifty years in Medicine. Virginia med. Sem. Monthly*, 1899, 27 janv. ; et tiré à part, in-18, 18 p.].

D'autre part, en Ecosse, au mois de novembre 1899, on a eu aussi la même pensée, et un numéro du *Scottish Med. and Surg. Journal* (1899, V, n° 5, p. 460) publiait une note intitulée: « Jubilé de la première Femme qui ait été reçue docteur en médecine, Miss Elizabeth Blackwell ! ».

C'est cette pensée qui a été, de même, l'inspiratrice première de ce travail, où l'Auteur a voulu défendre la cause de la Liberté absolue de la Femme, sinon les doctrines féministes modernes.

Partisan passionné de toutes les Libertés humaines, il a tenté, à son tour, dans la limite de ses pauvres moyens, de donner un petit coup d'épaule au char, toujours embourbé, du Progrès social.

Il ose espérer qu'on ne dénaturera pas d'aussi pures intentions, qui ont, en l'espèce, au moins pour mérite de remonter à la Civilisation grecque, et pour base l'ère des franches Républiques, que les Etats-Unis d'Amérique ont réussi à réaliser de nos jours.

*
* *

Le Travail, dont voici le premier tome, comprendra deux Parties distinctes :

1° *La Première sera consacrée à des* NOTICES BIOGRAPHIQUES, *relatives d'une part, aux* Femmes-médecins de l'Antiquité; *d'autre part, aux principales* Doctoresses en médecine de l'Epoque Moderne; *et, en particulier, à celles qui, les premières, dans les divers pays, se livrèrent aux*

études médicales d'une façon absolument normale.

*Ces Notices s'arrêteront à dessein, non plus fin 1899, comme ce fut notre intention primitive, en raison du Cinquantenaire à commémorer, mais à la fin du XIX*e *siècle, c'est-à-dire à l'année 1900 inclusivement. D'autres, plus tard, continueront sans doute pareille revue pour les siècles à venir.*

Cette première partie comprendra deux volumes et peut-être même trois.

2° *La Seconde sera une* Etude psychologique et sociologique, internationale, *didactique, basée exclusivement sur les Observations publiées précédemment.*

C'est dire dans quel esprit et avec quelle méthode cette étude a été conçue.

*
* *

Un tel effort ne peut, en effet, être tenté de nos jours qu'avec de tels documents humains, qu'avec de telles observations, psychologiques et sociales, prises au jour le jour dans les milieux où nous vivons, comme s'il s'agissait de cas physiologiques intéressants.

Il ne faudra donc pas s'étonner si l'auteur est forcé de mettre en relief des personnalités parfois peu connues, héros plus ou moins modestes de ce chapitre d'Histoire Médicale, et d'insister sur certaines particularités de leur existence.

Il le fait en toute sincérité, en toute loyauté; et il juge ses confrères femmes trop au-dessus des mesquineries de la vie journalière pour supposer qu'elles puissent y voir la moindre intention mauvaise. Il n'essaiera donc pas, à l'avance, d'atténuer l'effet des quelques critiques, que, chemin faisant, il a pu formuler.

Il s'agit ici d'une œuvre de bonne foi ; et il ne doit être permis à personne de douter du but poursuivi.

S'il n'en était pas ainsi, mieux vaudrait ne jamais aborder de tels problèmes et déclarer la Critique scientifique inutile et néfaste !



INTRODUCTION

Quand on veut discuter avec fruit, même sur une question d'une actualité brûlante, comme celle des Femmes Médecins, il est toujours prudent de songer à ce qu'en ont pensé les Anciens et nos prédécesseurs, car ils ont eu au moins l'avantage d'y réfléchir avant nous !

Si tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, palpitant d'intérêt pour le sexe faible d'une intellectualité supérieure, avaient ainsi raisonné, il est probable qu'on eût évité bien des dissentiments...

La lecture de ce premier volume le prouvera sans peine !

C'est qu'en effet, l'exercice de l'art médical par les femmes est loin d'être un problème dont la solution soit restée indifférente jusqu'à ces temps derniers. Pour le résoudre sans passion, pour l'étudier comme il le mérite, il était donc indispensable de savoir nettement ce que l'Histoire nous enseigne sur ce point d'Economie sociale, encore si discuté.

Nous nous sommes efforcé tout d'abord d'atteindre ce but.

On verra, au demeurant, à la lecture des pages qui vont suivre, que les Femmes Médecins remontent en effet assez haut dans l'Antiquité !

Et on nous pardonnera certainement de fournir des éclaircissements circonstanciés et nécessaires sur les mœurs médicales des différentes époques envisagées, depuis les premières périodes de la civilisation grecque jusqu'au milieu du XIXe siècle, à l'aide des Notes biographiques rassemblées dans ce volume.

*
* *

Des auteurs chagrins redisent encore de nos jours que les Femmes ont tort d'encombrer ainsi les professions libérales, à réserver au sexe fort; et des esprits distingués n'ont pas craint, même en 1900, de mettre à nouveau en avant les arguments extraordinaires dont se servait, en 1888, au Congrès de l'Assemblée des Naturalistes et Médecins allemands à Cologne, le célèbre professeur Waldeyer.

Nous avouons qu'il nous a paru inutile de combattre avec eux pied à pied sur ce terrain

et de les imiter, dans cet ouvrage basé uniquement sur des faits et des documents historiques. Il nous a semblé que nous aurions manqué à toutes les règles de la logique, en mettant au même rang le vague de leurs raisonnements et l'indiscutable autorité des dates et des chiffres!

Si, après avoir parcouru les quatre volumes que nous voulons consacrer à la Femme Médecin, le lecteur n'est pas convaincu que la Femme peut, au même titre que l'Homme, être uu Docteur en médeciue parfait, utile à son Pays et à la Science, c'est qu'il n'aura pas regardé cette ébauche aux lumières de la seule raison; c'est qu'il n'aura pas voulu se rendre à l'évidence des faits; c'est, enfin, qu'il n'aura pas cherché à se rendre un compte exact du monde médical masculin de l'époque présente!

Il y a actuellement sur le globe terrestre plus de six mille Femmes Médecins. Qu'on compare l'effort qu'elles ont réalisé, le travail scientifique et professionnel qu'elles ont accompli, la dignité avec laquelle elles ont rempli leurs devoirs sociaux et médicaux, avec les progrès qu'ont fait réaliser à notre profession, je ne dis pas les praticiens ordinaires

de nos villes, mais même un certain nombre d'internes des hôpitaux nommés au concours, et l'on verra que l'avantage reste presque tout entier au sexe féminin !

Chacun sait, au demeurant, que les minorités sont toujours plus vaillantes ; mais les chiffres et l'histoire de la dernière moitié du XIX[e] Siècle sont là pour montrer que les Femmes Médecins ont toujours été au-dessus de la mission qu'elles ont eu le courage et l'audace d'entreprendre. Aujourd'hui, où la Doctoresse n'est presque plus une exception, sauf dans certaines contrées d'Europe, il est sain, sinon méritoire, de le déclarer à la face de ceux qui les condamnent toujours, par peur de l'avenir ou snobisme de salon.

Rien ne peut arrêter la Civilisation dans sa marche triomphante, pas même des hommes de talent comme M. le P[r] Waldeyer, et bien d'autres.

Un seul homme de Génie, une seule Femme vraiment supérieure, suffiront toujours à ouvrir et à défendre la voie du Progrès indéfini.



LES FEMMES MÉDECINS

PREMIÈRE PARTIE
FEMMES MÉDECINS D'AUTREFOIS

NOTICES BIOGRAPHIQUES
ARCHÉOLOGIQUES OU HISTORIQUES
SUR LES

FEMMES MÉDECINS DE L'ANTIQUITÉ

SOMMAIRE :

PREMIÈRE PARTIE

I. *Époque Grecque.* — II. *Époque Romaine* : Empire Romain. Gaule. Péninsule Ibérique. Turquie d'Asie, etc. — III. *Époque Salernitaine :* Epoque de Trotula. — IV. *Moyen-Age et Temps modernes :* Écoles italienne (Dernières traditions de Salerne) et allemande. — V. *Les Femmes médecins militaires.* — VI. *Femmes, écrivains médicaux et praticiennes, n'ayant pas exercé d'une façon professionnelle.*

CHAPITRE PREMIER.

Époque Grecque.

[*IVe Siècle avant J. C. — Ier Siècle après Jésus-Christ*].

SOMMAIRE. — ARTÉMISE II. — ANYTÉ. — LAÏS. — OLYMPIAS. — SALPÉ. — SOTIRA. — AGNODICE. — EMPIRIA = VETTIANUS. — BASILLA. — THÉCLA.

ARTÉMISE II (de Carie).

[IIIe Siècle avant Jésus-Christ].

ARTÉMISE II, reine de Carie, au dire de Delacoux (1) et de Cap (2), aurait cultivé la Médecine avec un grand succès.

Il n'y a, certes, rien d'étonnant à ce que cette femme remarquable ait pu s'assimiler les notions médicales de l'époque d'Hippocrate ; mais il est évident qu'elle ne fut point une professionnelle de l'art de guérir.

(1) DELACOUX (P.-A.). *Biographie des Sages-femmes célèbres, anciennes, modernes, et contemporaines*. Paris, 1834, in-4°, p. 28.

(2) Art. *Rois Pharmaceutes*. In : *Histoire de la Pharmacie...* [1842, p. 414]. Tiré à part, Anvers et Paris, 1850, p. 97.

Nous n'avons donc ici qu'à citer son nom, sans insister outre mesure sur les talents qu'elle a pu manifester, d'autant plus que Witkowski (1) les nie d'une façon formelle.

D'après Pline, cité par Delacoux, cette personne, qui serait bien la reine de Carie (2), se serait surtout occupée d'*Accouchements*. Il n'y a rien d'étonnant dès lors à ce qu'en tête de ces notices on trouve le nom d'une Reine célèbre, car, dans l'Antiquité, les femmes du meilleur monde ne dédaignaient pas de s'intéresser à cet art, d'une utilité si incontestable pour le sexe faible.

(1) Witkowski (G.-J.). *Accoucheurs et Sages-Femmes célèbres*. Paris, Steinheil, in-8°.

(2) On sait qu'il y a eu deux « Artémise », qui furent, toutes deux, Reines de Carie. L'une eut plutôt un tempérament guerrier; l'autre fut une épouse modèle.

Si l'information de Pline est exacte, nous inclinons à penser qu'il a voulu parler d'Artémise II, qui pleura tant son mari, le prince Mausole (355 avant J.-C.), et lui fit bâtir le tombeau connu sous le nom de *Mausolée*, compté parmi l'une des sept merveilles du monde.

Quant à Artémise I, qui, en 480 avant J.-C., au combat de Salamine, se distingua d'une façon éclatante et fit la guerre aux Grecs avec Xerxès, partagée entre la vie des camps et ses amours violentes, elle ne dut pas, croyons-nous, avoir assez de loisir pour se livrer à la pratique des accouchements, qui demande... une vie moins agitée et plus sédentaire.

ANYTÉ (d'Épidaure).

[IIe Siècle avant Jésus-Christ].

C'est l'une des premières femmes-médecins dont le nom nous soit connu (1). Encore n'était-elle que prêtresse et n'exerçait-elle que la médecine sacerdotale.....

Elle opérait dans le temple d'Esculape, à Epidaure (2), mais y faisait au moins autant de poésies que d'ordonnances. Elle versifiait, en effet, les oracles du Dieu de la Médecine !

Elle est plus célèbre comme poétesse et est connue par des pièces intéressantes (épigrammes).

Une légende dit que par son ministère le Dieu rendit la vue à un habitant de Naupacte.

(1) LIPINSKA (Mlle Mélanie). *Histoire des Femmes-Médecins.* Paris, C. Jacques et Cie, 1900, in-8°, thèse, p. 42.

(2) Epidaure est une ville de l'Argolide (Grèce). Le temple d'Esculape s'y voit encore ; mais il est tout à fait en ruines. On y a fait récemment des découvertes intéressantes. [Cawadias (P.). *Les Fouilles d'Epidaure*, Athènes, 1893. — *Méd. mod.*, 1894, 23 avril, n° 33, p. 516].

LAIS (d'Athènes) (?).

[III[e] Siècle avant J.-C. (?)].

Pline parle encore d'une certaine Laïs, citée par Delacoux et Rouyer, qui nous paraît n'avoir été que sage-femme.

Elle n'aurait écrit en effet que sur l'*avortement* et les maladies des femmes (1).

On s'est demandé, dit Rouyer (2), si cette Laïs était la courtisane, ou l'une des courtisanes de ce nom, citées par les auteurs. Cet écrivain pense que ce fut « celle qui accorda ses faveurs aux philosophes Aristippe et Diogène, ainsi qu'à Démosthène. Elle se serait livrée aux plaisirs et à la débauche, après avoir étudié les accouchements, et se serait fait ainsi une réputation dont elle sut tirer parti. »

Mais tout cela est fort loin d'être démontré et même est, pour nous, jusqu'à nouvel ordre, du domaine de la légende.

(1) Pline, l. XXVIII. c. 7. — Notice de Littré, p. 89.
(2) Rouyer. *Loc. cit.*, p. 159.

OLYMPIAS (de Thèbes).

(Avant J.-C.).

Olympias, dite la *Thébaine*, est citée par Pline (1), qui vécut au Ier siècle. Elle est donc de la période qui précède notre ère.

Elle serait l'auteur de plusieurs formules thérapeutiques, relatives aux maladies des femmes [retard des règles (2); provocation de l'avortement (3), etc., etc.].

Comme l'a dit Mlle Lipinska (4), il est douteux qu'il s'agisse là d'une véritable femme-médecin.

Avec Delacoux (5) et Rouyer (6), nous croyons plutôt qu'elle ne fut qu'une sage-femme, devenue plus ou moins guérisseuse d'ailleurs.

(1) Pline. [*Histoire naturelle*]. Traduction Littré.
(2) Pline. *Loc. cit.* [l. XX, ch. XXI], t. II, p. 34.
(3) Pline. *Loc. cit.* [l. XXIII et XIX], t. II, p. 291.
(4) Lipinska. *Loc. cit.*, Thèse, p. 55 et 56.
(5) Delacoux. *Loc. cit.* [Art. *Olympias*].
(6) Rouyer. *Loc. cit.*, p. 159.

SALPÉ.

[Avant J.-C.].

Femme citée aussi par Pline (1). Elle aurait écrit sur les *Maladies des Femmes*.

On lui doit plusieurs médications (2), d'après le même auteur : en particulier, un remède d'ophtalmologie, une médication contre l'insolation, un mélange épilatoire, etc, etc.

Avec Delacoux (3) et Rouyer, nous admettons que ce fut probablement aussi une sage-femme, devenue guérisseuse.

(1) LIPINSKA. *Loc. cit.*, Thèse, p. 55.
(2) PLINE. *Loc. cit.*, t. II, p. 261 [l. XXVIII, ch. XVIII; l. XXXII, ch. XLVIII). — Voir la notice de Littré, p. 94.
(3) DELACOUX. *Loc. cit.* [Art. *Salpé*].

SOTIRA (de Grèce).

[Avant J.-C.].

Iatromaia grecque, dit M[lle] Lipinska (1) ; une sage-femme seulement, d'après Rouyer.

Elle n'est citée ni par Delacoux, ni par Rebière.

On attribue, toujours d'après Pline (l. XXVIII, c. 7), à SOTIRA un traité *sur le traitement des fièvres*, et on la croit aussi l'auteur d'un manuscrit de la bibliothèque de Florence ayant pour titre : *Gynaecia* (2).

(1) LIPINSKA. *Loc. cit.*, Thèse, p. 55.

(2) [Art. *Sotira*] ; in : PRUDHOMME. *Biographie univ. et hist. des Femmes célèbres.* Paris, 1830, in-8°, 4 vol.

AGNODICE (d'Athènes).

[Ier Siècle avant Jésus-Christ].

« *Le premier champion des femmes ayant étudié la médecine* », a écrit Edith A. Huntley, en un style nettement anglais (1).

C'est une jeune fille grecque, qui aurait étudié, sur les bancs de l'école, *déguisée en homme*, et qui se serait conduite en toute circonstance comme un représentant du sexe fort. Elle aurait pratiqué la *Gynécologie* et les *Accouchements* à ATHÈNES.

Voici, au demeurant, son histoire, telle qu'elle a été racontée avec détails, dès 1833, par P.-A. Delacoux (2), qui n'a pas hésité d'ailleurs à en publier un portrait que nous reproduisons ci-contre (à titre de simple curiosité du reste !), quoique l'on n'ait, bien entendu, aucun document figuré sur cette femme (3).

« AGNODICE est une célèbre athénienne. — Lorsque les médecins, chez les Grecs, voulurent s'attribuer exclusivement la pratique des accouchements, ils provoquèrent

(1) E. A. HUNTLEY. *The study and practice of medicine by women.* Lewes, Farncombe and Co, 1886, in-32.

(2) DELACOUX (P. A.). *Loc. cit.*, p. 25-27 (1 *Portrait*).

(3) Si nous soulignons cette publication, c'est, comme on le pense bien, pour protester contre pareilles inventions d'historiens fantaisistes !



Agnodice (d'Athènes).
[Portrait fantaisiste (D'après Delacoux)].

Les Femmes Médecins de l'Époque Grecque.

une loi qui défendit aux femmes et aux esclaves d'étudier et de pratiquer la médecine ; ils prétendirent, en même temps, que les accouchements, formant une branche de la médecine, devaient être exclusivement exercés par eux. Cette violation des mœurs naturelles n'atteignit point son but, puisque quelques dames athéniennes aimèrent mieux mourir que de se laisser accoucher par des hommes.

Une jeune fille, nommée Agnodice, dans sa juste indignation, invoqua Ilithye, se dévoua à son culte et à ses autels. Pénétré de compassion, son cœur s'ouvrit aux sentiments les plus affectueux ; son âme fut maîtrisée par une expansive sensibilité et une tendre pitié pour les chastes et nobles femmes d'Athènes, et elle se consacra, au prix de ses jours, à les secourir et à leur prêter son ministère. Avec l'inspiration du bien, qui cependant n'était point suffisante pour se rendre utile, elle suivit les cours des savants médecins de son temps, et apprit l'art des accouchements, particulièrement sous HIÉROPHILE, qu'il ne faut point confondre, ainsi que l'on fait plusieurs historiens, avec HÉROPHILE, qui vivait peu de temps après Hippocrate (1). Pour mieux déguiser ses projets et n'être point remarquée par ses condisciples, elle se revêtit d'un habit viril.

Devenue très habile dans l'art de guérir et dans celui des accouchements, elle mérita bientôt la confiance des femmes qui, dans leurs maladies, la préférèrent aux médecins de son temps. Son mérite et ses talents, et surtout la préférence qu'on lui accordait, éveillèrent à tel point la jalousie de ses compétiteurs, qu'ils imaginèrent de la faire passer pour homme, et l'accusèrent

(1) C.-à-d. vers le IIIe siècle avant J.-C. Contemporain de Ptolémée Soter, il vécut à Alexandrie.

devant l'Aréopage de profiter de la confiance qu'elle inspirait aux femmes pour les séduire ! L'odieux de cette accusation retomba sur ceux même qui l'avait portée, quand, en présence de ses juges, elle fit connaître son sexe !

C'est ainsi que s'exprime à ce sujet, un poète, un auteur malheureux, dont la plume se prêtait aussi bien aux douces inspirations des Muses qu'à la satire. On devine facilement le « Juvénal » des médecins français (1):

On la traîne au Sénat; mais, grâce à la nature,
Agnodice, en trois mots, confondit l'imposture :
Je suis femme, dit-elle; et, dût la vérité
Faire éclater sur moi votre sévérité,
Je dirai hautement que votre arrêt injuste
Compromet et l'honneur de ce Sénat auguste
Et les jours du beau sexe, à qui votre pouvoir
Ne doit, ni ne peut faire oublier son devoir.
Mon art devait sans doute être interdit aux hommes;
Mais on est sans pudeur dans le siècle où nous sommes.
A qui n'a plus de mœurs, tout paraît innocent;
Pour qui ne rougit plus, il n'est rien d'indécent!

(*Luciniade*, Chant VII) (2).

Bien qu'Agnodice eût confondu ses accusateurs et qu'elle leur eût prouvé démonstrativement qu'elle était femme, elle fut néanmoins condamnée pour *exercice illégal de son art*. Les dames les plus distinguées d'Athènes accoururent au Sénat pour la défendre et appeler d'un jugement si opposé à la pureté des mœurs. Les juges furent contraints de révoquer la sentence, et même d'abroger la loi qui défendait aux femmes le libre exercice de la médecine, et d'en publier une autre qui

(1) Le « Juvénal » des Médecins français en question est J.-F. Sacombe. [Voir sa biographie dans le *Parnasse médical*, de Chéreau].

(2) J.-F. Sacombe. *La Luciniade ou l'art des accouchements*. Poème didactique en VIII chants. Paris, Garnery, 1792, in-8° (4 éditions).

leur permettait non seulement de faire les accouchements, mais même de traiter toutes les maladies particulières à leur sexe.

Tous les auteurs, tant anciens que modernes, qui ont écrit sur l'histoire des Grecs, n'ont pas manqué de parler d'Agnodice. Julius Hyginus dans son *Histoire;* Charles Etienne dans son *Dictionnaire latin;* Leclerc, dans son *Histoire de la Médecine*, ont rapporté le fait qui a ouvert le temple de l'Immortalité à cette célèbre Athénienne. Quelques savants contemporains ont aussi honoré la profession de sage-femme par leurs écrits consacrés à Agnodice. Daniel Wittembach, professeur de littérature grecque à l'Université de Leyde, enlevé trop tôt aux sciences et à ses amis, nous a donné sous forme d'élégie, une invocation d'Agnodice, imitée du grec, en latin, laquelle a été mise non moins heureusement en français par Mme Boivin. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir rapporter cette dernière version. »

Des auteurs plus récents ont refait cette biographie : tels J.-A. Jacquelin (1), A. Renaud (2), Robinson, Plon, G. de Plaquer, etc., etc.

Pour Jules Rouyer (3), dont l'intéressant chapitre sur les « femmes qui ont exercé la médecine »

(1) JACQUELIN (A.-J.). [Art. *Agnodice*]. *Manuel biographique* (Collection Roret). Paris, 1834, p. 15.

(2) RENAUD (A.). *Histoire nouvelle des Arts et des Sciences.* Paris, Charpentier, in-8o, 1877, p. 357.

(3) ROUYER (Jules). *Etudes médicales sur l'ancienne Rome.* Paris, 1859, in-8o, A. Delahaye, p. 156-158. — A propos d'Agnodice, Rouyer reproduit aussi le passage de la *Luciniade* du Dr Sacombe.

paraît avoir complètement échappé à M[lle] Lipinska, Agnodice n'aurait été aussi qu'une sage-femme.

Cet auteur a pris d'ailleurs la peine de traduire textuellement le passage d'Hyginus (1).

Cette femme est également citée dans le livre du regretté A. Rebière sur *Les Femmes dans la Science* (2), sans que cette citation ait une valeur plus grande que les précédentes.

*
* *

Malheureusement il n'est pas du tout démontré qu'Agnodice ait réellement exercé la Médecine proprement dite, et même ait *existé*. Beaugrand (1), Witkowski (2) et M[lle] Lipinska (3) le nient formellement.

A supposer que ces trois auteurs se trompent, il resterait à savoir, en outre, si elle fut seulement une sage-femme, ou un véritable médecin-praticien. Ce sont là d'ailleurs des problèmes que nous n'essaierons pas de résoudre, faute d'éléments

(1) C. Julii Hygini, Augusti Liberti, *Fabularum liber*. Lugd. Bat. et Amstelod., 1770, in-12, ch. 274, p. 252.

(2) A. Rebière. *Les Femmes dans la Science*. Paris, Nony et C[ie], 1897, in-8°, p. 18.

(3) Beaugrand. [Art. *Femmes-Médecins*]. *Dict. enc. d. Sc. méd.*, Paris, 1872, s 2, t. V, p. 579.

(4) Witkowski. *Loc. cit.*, p. 2. — D'après cet auteur, le récit d'Hyginus, qui vécut à l'époque d'Auguste, serait apocryphe.

(5) Lipinska. *Loc. cit.*, p. 52-53.

de discussion suffisamment démonstratifs et nouveaux.

Et nous n'aurions pas cité dans cet ouvrage Agnodice et les noms précédents, si les inscriptions qui suivent, retrouvées récemment, et d'une interprétation facile, n'étaient là pour démontrer que, très vraisemblablement, les *Iatromeae* et les *Medicae* ROMAINES ont été précédées par des Ἰατρίναι GRECQUES, qui furent probablement médecins, au même titre qu'elles.

EMPIRIA = VETTIANUS (de Cios).

[Ier Siècle après Jésus-Christ (?)].

Nous avons trouvé, dans l'un des recueils d'inscriptions grecques les plus célèbres, une indication, qui nous a mis sur la voie de l'existence possible des *Femmes-médecins grecques*, et nous a révélé le nom d'une praticienne, à laquelle on donnait alors le titre de Εἰάτρεῖνα ou Ἰατρίνη.

Mais nous ne voulons pas discuter ici la signification exacte de ce terme ; et nous nous bornerons à reproduire le passage du « Corpus » cité (1), passage qui signale, comme femme-médecin, une certaine EMPIRIA=VETTIANUS (2).

(1) *Corpus Inscriptionum Græcarum. Auctoritate Academiæ litt. reg. Borrussicæ editum.* Vol. I-IV, 1825-1877. Voir p. 952, tome II, inscription n° 3736 (Ἰατρίνη).

(2) C'est à dessein, et pour faciliter les recherches bibliographiques ultérieures, que, dans les titres de ces notes biographiques, archéologiques et philologiques, nous avons fait suivre le nom des femmes-médecins de l'antiquité mariées de celui de leur époux, comme on est obligé de le faire pour les doctoresses modernes en puissance de mari.

Certes, cette manière de comprendre les noms grecs et romains n'est peut-être pas tout à fait conforme aux données historiques; mais elle nous a paru utile et nous n'avons pas hésité à l'adopter. Aussi bien est-ce le seul moyen de tirer de l'oubli le nom d'époux qui ont au moins eu le mérite... de faire des mariages glorieux!

I. L'INSCRIPTION est d'ailleurs intéressante, et le texte très facile à traduire. La voici :

1. ΓΑΙΟΣΙΟΥΛΙΟΣ
ΒΕΤΤΙΑΝΟΣ
ΖΩΝΕΑΥΤΩΙ
ΚΑΙΕΜΠΕΙΡΙΑ
5. ΕΙΑΤΡΕΙΝΗΤΗ
ΕΑΥΤΟΥΓΥ
ΝΑΙΚΙΖΗΣΑΣΗ
ΕΤΗΜΘΚΑΤΕ
ΣΚΕΥΑΣΕΝ

Les *Commentaires* qui l'accompagnent dans le « *Corpus* » sont d'abord les suivants :

Ἰατρίνη.
[N° 3736].

« Cii s. Ghemblick secundum Pocockium, qui ed. l. c. p. 29. n. 10. Præterea bis edidit Muratorius, primum missu Bimardi, t. III. p. MCCCLXI. 5., cum lemmate « In vico Ghio, olim Eiumi », de quo paulo ante dixi, dein T. IV. Append. p. MMLXXIII. 3. cum lemmate « In insula Cios » ex schedis Bohnianis, quas Bricherius a Frölichio acceperat. Nos habemus prœterea ex schedis Buherii, quæ manarunt ex Bohnianis : Buherius vero eidem loco tribuit ac n. 3729. »

Nous avons cru pouvoir ébaucher la traduction ci-dessous de ce premier commentaire, assez peu clair, au moins pour nous.

« Inscription de Cios, a écrit Ghemblick, d'après Pocock, qui l'a publiée page 29, nº 10, *loco citato* (1). Après cela, Muratori(us) l'a publiée deux fois; la première fois : sur un envoi de Bimard (tome III, page MCCCLXI,5), avec la mention : « Trouvée dans le village de Ghio, autrefois Eiumi ; puis, dans le tome IV, appendice, p. MMLXXIII, 3, avec la mention : « Trouvée dans l'île de Cios », d'après les notes de Bohn, que Bricher avait reçues de Frölich. Quant à nous, nous donnons l'inscription d'après les notes de Buher, qui dérivent des notes de Bohn. Du reste Buher attribue l'inscription au même lieu que celle du nº 3729 (2). »

La question qui se pose de suite est donc de savoir ce que sont : *a*) la ville de Cios; *b*) le village de Ghio, autrefois Eiumi; *c*) l'île de Cios, c'est-à-dire les trois localités d'origine signalées. Or :

a) Cios [Κῖος ou Κίος (grec)] est un *fleuve*, ou une *ville*, de Bithynie, près de la Propontide. La *ville* était un marché important, à cause du voisinage de la Phrygie (Dictionnaire de Forcellini);

b) Le Village de Ghio est tout à fait inconnu;

c) L'Ile de Cios est aussi inconnue. — Faut-il entendre : « *Ile de Céos* », aujourd'hui *Zéa*, l'une des Cyclades ?

(1) Interprétation seulement probable.

(2) C'est-à-dire Cios. — En effet, on lit, au nº 3729 (p. 951). « Cii (Cf. lemma ad n. 3725); ed. Murat. t. IV. Append. p. MMLXVII, 1. ex schedis Bohnii, qui cum Frölichio communicaverat, a quo accepit Bricherius. Lemma præfigitur. « In insula Cios », per errorem, quem satis refutat aliorum titulorum origo, quos ex Bohnianis schedis fluxisse constat. »

Il est donc probable qu'il s'agit de la ville de Bithynie. Le grec de l'inscription, qui est médiocre, ferait d'ailleurs croire volontiers à une inscription asiatique.

Par exemple Ζησάσῃ ἔτη μθ, au lieu de Ἔτη μ̄θ γεγονυίᾳ. Cela d'autant plus qu'Hippocrate a employé cette forme ἔζησα, et qu'Hippocrate, né dans l'île de Cos, avait longtemps voyagé en Asie et parlait le nouvel ionien !

Variantes. — Les commentaires du « Corpus » continuent ainsi :

« Formam tituli et literarum dedi ex schedis Buherii. Vs. 4. Mur. T. III. EMEIRIA. Vs. 5. Mur. T. III. ΕΙΑΤΡΗΝΗ, Buh. ΕΙΑΤΡΕΝΗ, Mur. T. IV. quod dedi. Vs. 6. Poc. ΕΑΥΤΩ ΓΥ. Vs. 8. Poc. ΜΟΚΑΤΕΣ, et Vs. 9. ΖΚΕΥ cet. Mur. utroque loco ΚΑΤΕΣ||ΚΕΥΑΣΕΝ. »

On peut traduire :

« La forme de l'inscription et des lettres, je l'ai donnée d'après les notes de Buher. Ligne 4, Muratori(us) dans le tome III (écrit) : EMEIPIA (1) ; ligne 5, Muratori(us), dans le tome III (écrit) : ΕΙΑΤΡΗΝΗ, et Buher : ΕΙΑΤΡΕΝΗ. Enfin, Muratori(us), dans le tome IV (a écrit) ce que moi-même j'ai donné (2). Ligne 6, Pocock

(1) Évidemment, au lieu de ΕΜΠΕΙΡΙΑ.

(2) C'est-à-dire Εἰάτρείνῃ. — Toutes ces formes sont des fautes d'iotacisme pour ἰατρίνῃ. L'ε, de la forme Εἰατρένῃ, n'est qu'une corruption de l'η de la forme Εἰατρήνῃ.

(écrit) : ΕΑΥΤΩ ΓΥ (1) ; ligne 8, Pocock (donne) : ΜΟΚΑΤΕΣ(2), et ligne 9 : ΖΚΕΥ, etc. (3). Muratori (us), dans les deux endroits (a écrit) : ΚΑΤΕΣ ΚΕΥΑ-ΣΕΝ (4). »

II. L'Interprétation de l'inscription publiée doit être la suivante, d'après le « Corpus ».

Γάϊος Ἰούλιος Βεττῖανὸς ζῶν
ἑαυτῷ καὶ Ἐμπειρίᾳ Εἰατρεινη
τῇ ἑαυτοῦ γυναικὶ ζησάσῃ ἔτη
μθ κατεσκεύασεν.

C'est bien ainsi qu'il faut la lire (5) ; et on peut la traduire littéralement de la façon suivante :

« Gaïus Julius Vettianus, vivant, à lui-même, et à Empiria, femme-médecin, son épouse, ayant vécu des années 49 (6), a préparé (c'est-à-dire a élevé) (ce monument). »

En français, cela signifie simplement que « Gaïus Julius Vettianus, alors qu'il vivait encore, a fait

(1) Εαυτῶ, pour Εαυτοῦ, n'aurait pas de sens.
(2) Au lieu de ΜΘ ΚΑΤΕ.....
(3) Au lieu de ΣΚΕΥ.
(4) Le mot est mal coupé; pour ΚΑΤΕ||ΣΚΕΥΑΣΕΝ.
(5) Comme on le voit, il y a εἰατρείνη, pour ἰατρίνη: ce qui est une faute d'iotacisme, ει se prononçant ι, à partir de l'époque alexandrine. Après κατεσκεύασεν, il faut sous-entendre τὸ μνῆμα. C'est l'équivalent du *fecit*, qu'on trouve si souvent employé, sans régime, dans les inscriptions latines, comme nous le verrons plus loin.
(6) $\mu\theta = \mu + \theta = 40 + 9$; car $\mu = 40$, et $\theta = 9$.

élever un tombeau, pour lui et sa femme Empiria, femme-médecin, qui a succombé à l'âge de 49 ans (1).

*
* *

Il est donc certain désormais qu'il y eût une EMPIRIA=VETTIANUS, qui exerça la médecine à l'époque grecque, et qui vécut très probablement, comme nous l'avons vu plus haut, à Cios, en Bithynie.

L'inscription paraît être postérieure à la conquête de la Grèce par les Romains (150 ans environ avant J.-C.), car les mots Γαϊος (Gaïus), Ιούλιος (Julius), sont des prénom et nom romains. Enfin Βεττιανός est la transcription de Vettianus (2), car on le trouve dans les inscriptions, d'après Lebaigue (3).

(1) En effet, le participe ζησάση se rapporte à la femme Elle est donc bien morte à 49 ans, le mari vivant encore quand le tombeau (qu'il a fait élever aussi pour lui) a été construit.

(2) Les dictionnaires disent de même que Βεττανός est la transcription de *Vettianus*.

(3) La forme ζησάση ne donne pas de renseignements suffisants sur la *date* de l'inscription. Dans les textes, la forme de l'aoriste ἔζησα est une forme post-classique. On la trouve dans Plutarque (*Moralia*, 785), Lucien (Alex., 58), Dion Cassius (563); mais rien ne prouve qu'elle ne fit pas partie de la langue parlée dès le IVe ou le Ve siècle avant le Christ. On la trouve, en effet, dès cette époque, sinon chez les Attiques, du moins chez les Ioniens et les poètes [Hippocrate (2,112, édition Littré); *Anthologie* Méléag.), 7,470].

Le mari de cette femme-médecin était donc certainement un Romain. Quant à elle, elle était indiscutablement, d'origine grecque, car son nom Ἐμπειρία, *Empiria* (expérience), est entièrement grec (1).

(1) Nous tenons à signaler que la plupart de ces remarques sont dues à l'un de nos amis, M. Petitjean, un des hellénistes les plus distingués de l'Université de Paris.

BASILLA (de Corycos).

[Après J.-C.].

De son côté, M[lle] Lipinska, au cours de recherches récentes (1), a découvert deux noms de femmes-médecins grecques.

La première s'appelle BASILA ou mieux BASILLA.

L'inscription, qui l'a fait connaître, a été publiée successivement par Bailie (2), Le Bas (3), Müller (4), et Boeckh.

Elle a été trouvée dans le cimetière *chrétien* de Corycos, en Cilicie (Asie Mineure), aujourd'hui Korghos. — BASILLA était donc *chrétienne.*

Le texte de l'inscription est en effet précédé dans Boeckh (5) des remarques suivantes :

« *Coryci* Ciliciæ (Korghos) in cœmeteriis Christianorum inscriptiones sepulchrales plurimæ visuntur. Edidere Bailie Fasc. Insc. Graec. II, p. 94 n. CXIX e schedis

(1) LIPINSKA. *Histoire des Femmes-Médecins.* Paris, Thèse de Doct, 1900, C. Jacques et C[ie], in-8°, p. 59.
(2) BAILIE. *Fasc. inscrip. Græc.,* II, 94, n° 119.
(3) LE BAS. *Voyage archéologique.* Inscript. III, p. 364, n° 1429.
(4) MÜLLER. *Schedæ Beaufortianæ* [au dire de Boeckh].
(5) BOECKH. *Corpus inscriptionum Græcarum,* Berlin, 1877, IV, p. 447-448, n° 9164.

Borrellianis, Le Bas, Voy. Archéol., Insc. III, p. 364, 4 n. 1429. Habeo etiam in Mülleri schedis Beaufortianis. »

INSCRIPTION (1) :	INTERPRÉTATION (2):
† ΣΩΜΑΤΟΘΗΚΗ ΒΑΣΙΛΗΣΤΗΣΙ ΤΡΙΝΗΣ †	Σωματοθήκη Βασίλ[ης] [τῆ]ς ἰα- τρίνης

Boeckh ajoute : « Vs. 1. A, Bailie; A, Le Bas. Vs. 2. ΚΑΣΙΛΗ, quæ vox apud seriores obstetricis induit notionem; ΤΗΣ Bailie; ΚΑΣΛΗΤΗΣ, Le Bas. De ἰατρίνη, cf. Du Cangii, gloss. I, p. 504-505. »

TRADUCTION. — « *Sarcophage* (3) *de* BASILLA (4), *femme-médecin.* »

Basilla a dû, certainement, vivre à une époque plus récente qu'Empiria.

(1) L'imprimerie ne possédant pas de caractères exactement semblables à ceux de l'inscription, nous avons dû remplacer ceux qui nous ont fait défaut par leurs équivalents; cette remarque s'applique en particulier à l'Ω, à l'A, et au Θ de la première ligne ; aux H de la seconde ligne.

(2) C'est celle de Boeckh.

(3) Σωματοθήκη n'existe que dans les Inscriptions; c'est l'équivalent du terme allemand *Todtenkiste, Sarg., Behältniss den todten Leib hineinzulegen.*

(4) Βάσιλης ne vient pas de Βασίλη, qui signifie « Reine ». C'est, avec une faute d'orthographe, le génitif de Βάσιλα, ordinairement écrit avec deux λ.

Aussi, contrairement à l'opinion de Mlle Lipinska, acceptons-nous le nom de BASILLA, au lieu de celui de « Basilé ».

THÉCLA (de Séleucie).

[Après J.-C.].

THÉCLA est une autre femme-médecin grecque, dont le nom a été découvert aussi par Mlle Lipinska (1), dans le *Corpus* de Boeckh (2).

Son tombeau a été trouvé dans le cimetière de Séleucie (3).

INSCRIPTION. — Voici le texte de cette courte inscription :

Θήκη Θέκλης εἰατρίνης

TRADUCTION. — « Cercueil de Thécla, femme-médecin ».

C'est aussi une *chrétienne*.

On remarquera la forme grecque εἰατρίνης, faute d'iotacisme pour ἰατρίνης : ce qui tend à prouver que cette inscription est plus récente encore que celle de BASILLA.

(1) LIPINSKA. *Histoire des Femmes-médecins*. Paris, Thèse de Doct., 1900, C. Jacques et Cie, in-8°, p. 59.

(2) BOECKH. *Corpus inscriptionum Græcarum*, Berlin, 1877, IV, p. 457, n° 9209.

(3) Il s'agit de *Séleucie-Trachée* ou *Seleucia Ciliciæ*, ville de Cilicie, sur le Calycadnus, à 16 kil. de son embouchure. — C'est aujourd'hui Séléfkéh.

D'après Boeckh, dont voici la courte note : « Seleuciae (Selefkeh) Ciliciae in sarcophago. E. Mülleri schedis Beaufortianis », cette inscription, signalée de même par E. Müller, avait la forme ci-dessous (1) :

ΘΗΚΗΘΕΚΛΗΣΕΙΑΤΡΙΝΗΣ †

†

Cette inscription est d'ailleurs bien postérieure à celle d'EMPIRIA=VETTIANUS, puisqu'il s'agit, ici aussi, d'une *femme chrétienne.*

(1) Même remarque que pour l'inscription de Basilla, et en particulier pour le Σ.

*
* *

D'après Delacoux (1), Galien serait le seul auteur qui aurait mentionné une sage-femme du nom de Maïa, qui fut non moins célèbre comme inventeur d'un médicament sûr pour la guérison des condylômes et des ragades que comme praticienne dans l'art des accouchements ! — Mais Delacoux a dû se tromper : *Maïa* étant un terme qui désignait une profession, plutôt qu'un nom propre de femme, à notre avis du moins, comme à celui de Schacher.

Pourtant M[lle] Lipinska (2) admet que cette traduction de « Maia » n'est pas un contre-sens, parce qu'il y avait une déesse « Maïa », et parce qu'en Grèce ce nom était quelquefois employé comme nom propre (3).

Jusqu'à plus ample informé pourtant, nous persistons à ne pas voir dans la citation de Galien un nom de femme-médecin.

(1) Delacoux. *Biographie des sages-femmes célèbres. Loc. cit.*, p. 120.
(2) Lipinska. *Loc. cit.*, p. 59.
(3) Nous avons découvert dans les *Corpus* plusieurs inscriptions grecques, se rapportant à des μαῖα ; mais, comme il ne s'agit certainement pas là de femmes-médecins, nous croyons inutile de citer ici ces inscriptions, pourtant intéressantes.

*
* *

Ainsi donc, d'après les seuls documents authentiques que l'on possède sur les femmes-médecins de l'époque grecque, l'exercice de la médecine par le sexe faible parait surtout avoir eu lieu en Asie-Mineure, après la conquête de la Grèce par les Romains, et au début de l'ère chrétienne.



CHAPITRE II

Époque Romaine.

[*Ier Siècle avant J.-C. — VIe Siècle après J.-C.*].

SOMMAIRE. — FEMMES-MÉDECINS DE L'EMPIRE ROMAIN : I. D'origine grecque (*Iatromea*). — II. D'origine Romaine (*Medica*) et autre : Femmes-médecins d'Italie (Rome, Osimo, Capoue, Vérone, Florence, etct). — III. Femmes médecins en Gaule (Nîmes, Lyon). — IV. Femmes-médecins de Portugal et d'Espagne (Mérida, Tarragone). — V. Femmes-médecins de Byzance (Constantinople). — VI. Femmes-médecins en Syrie.

I. — FEMMES-MÉDECINS D'ORIGINE GRECQUE. [*Iatromea*].

VALERIA-BERECUNDA = BITALION

(de Rome).

[Ier Siècle après J.-C.].

Femme-médecin, probablement d'origine grecque, en raison du titre qui lui est donné (*Iatromea*).

L'inscription, qui l'a fait connaître, paraît ancienne. Elle se trouve encore actuellement, dit-on,

au Vatican, sur une table en marbre, et est ainsi rédigée.

D. M.

VALERIAE BERECVNDAE IATROMEAE
REGIONIS SVAE PRIMAE· Q· V· ANN· XXXIIII·
M· VIIII· D· XXVIII· VALERIA BITALIS· FILIA·
MATRI· DULCISSIMAE· ET· P· GELLIVS BITALIO
COIVGI· SANCTISSIMAE· B· M· F· C· R· ET· SIBI·
ET· GELLIO· CHRESIMO· FRATRI· ET· IVLIAE CHRE
STE· SORORI· ET· EGO· BITALIO CHRESTEN· S· S·
QVEM· VICE· FILIAE· ATTENDO· ET· LIBERIS·
EORVM· HOC MONIMENTVM· ET· LOCI SCA·
LARE· CVBICVLI SVPERIORIS· F· C· ET· LIB· LIB· Q·
P· T· R· Q· EORVM· PETREI· · BIBAS·

Henzen et Rossi (1), qui ont publié cette inscription, l'accompagnent des commentaires suivants.

« Tabula marmorea. In S. Petri basilica SIRM., in archivo Vaticanae basilicæ BARB., in nostro archivo FABR., e cryptis Vaticanis translata in ambulacrum, quod e canonicorum sacrario ducit ad subselliarium CANC., ibi adhuc extat parieti inserta.

Descripsit Bormann. Exhibent Sirmond ms. Paris. suppl. Lat. 1418, 166 (inde Grut. 1110, 1) qui vidit; cod. Barberin. 30, 92 f. 61 et 135 f. 87 ; Fabretti 165, 301 ; Cancellieri sylloge vet. monum. p. 1770 n. 27. E Grut. citat Orelli 4232.

(1) HENZEN et ROSSI. *Inscript. Urbis Romæ Latinæ*. Berlin, 1882, p. 1245, n° 9477.

6e ligne : f(e)c(e)r(unt). — 8e ligne : s(upra) s (criptam). [Titulo recte scripto et absoluto Vitalio is ad quem sepulchrum pertinuit de suo subiecit quae sequuntur a v. inde 7 et ita quidem, ut non uno tenore scriberet, sed alia post alia adderet. Ita comma *et ego Bitalio Chresten s (upra) s (criptam)* [hic poni volo], *quem* (= *quam*) *vice filiæ attendo* (= diligo) ex ordine sermonis eximendum est. TH. M.].

On peut INTERPRÉTER ainsi cette inscription, citée d'ailleurs d'une façon incorrecte et incomplète, après Du Cange (1), par Mlle Lipinska (2) :

« *Valeriæ berecundæ, iatromeæ, regionis suæ primæ, q(ui) v(ixit) XXXIIII ann(o), m(ense) VIIII, d(ie) XXVIII. Valeria Bitalis, filia, matri dulcissimæ, et P(ublius) Gellius Bitalio conjugi sanctissimæ b(ene) m(erenti), f(e)c(e)r(unt), et sibi...* », etc., etc.

La TRADUCTION serait alors la suivante :

« A Valeria Berecunda, femme-médecin, la première de son quartier (3), qui vécut 34 ans, neuf mois, et 28 jours, Valeria Bitalis, sa fille, à la mère la plus douce,

(1) Du Cange, au mot *Iatromea* de son glossaire, a mentionné cette inscription en ces termes : « *D. M. Valeriæ berecundæ Iatromeæ regionis suæ primae.* » [*Glossarium med. et inf. latinit.*, Paris, 1844, t. III, p. 749].

(2) LIPINSKA. *Les Femmes médecins à Rome. Prog. méd.*, Paris, 1899, 29 avril, p. 278. — *Histoire des Femmes-Médecins.* Paris, Thèse de doct., 1900, C. Jacques et Cie, in-8°, p. 75.

(3) Auguste avait divisé Rome en quatorze grands *quartiers*, appelés *regiones*. — Ce qui tend à prouver que cette femme a vécu après Auguste, c'est-à-dire au moins au Ier siècle après Jésus-Christ.

et Publius Gellius Bitalion, à l'épouse très sainte, très méritante et à eux-mêmes, ont élevé (ce monument) », etc., etc.

L'inscription se rapporte donc à une femme-médecin, nommée VALERIA-BERECUNDA, désignée par le substantif *Iatromea* (1), qui eut une fille Valeria Bitalis [probablement Vitalis (?)], qui fut mariée à Publius Gellius BITALION, et mourut à 34 ans.

Cette praticienne a sans doute joui d'une certaine célébrité, puisqu'on a écrit: « la première de son quartier », à *Rome* !

« Aulu-Gelle, ajoute Delacoux (2), est le seul auteur ancien, qui nomme et cite une BERECUNDE comme célèbre *accoucheuse* (3). Parmi les dames romaines, elle jouis-

(1) Il n'est pas probable qu'*Iatromea* signifie « *sage-femme* », comme certains auteurs le pensent encore.

(2) DELACOUX. *Biographie des sages femmes célèbres. Loc. cit.*, p. 33.

(3) Cette citation nous a fait nous demander si, dans l'inscription citée, on ne devait pas plutôt regarder le terme *Berecundæ* comme un nom propre (au lieu de le considérer comme une altération de *verecundæ*). En tous cas, nous n'avons pas pu retrouver encore le passage d'Aulu-Gelle.

Pour notre correspondant, M. Marvéjol, épigraphiste des plus distingués de Nîmes, *Berecunda* est sûrement un *cognomen*, et l'orthographe populaire de *Verecunda*.

Witkowski (*Accoucheurs et sages-femmes célèbres*, Par., Steinheil, in-8°, p. 3) dit d'ailleurs à ce propos : « Malheureusement, si le nom n'est que dans Aulu-Gelle, il n'est nulle part ; car les *Nuits attiques* n'en font aucune mention ». D'après cet auteur, « Berecunde » ne serait pas une forme latine.— Evidemment Witkowski ne connaissait pas l'inscription ci-dessus, quand il a publié son curieux ouvrage.

sait d'une grande réputation et passait pour avoir des connaissances très étendues en médecine. Nous ne savons pas précisément en quel temps de Rome elle vivait ; mais tout porte à croire que c'est au temps des empereurs.

On trouve encore dans le livre des femmes illustres de Boccace, édition de 1476, en caractères gothiques, imprimé à Lyon, au chapitre d'Agripine, femme de Germanicus, le nom de BERECUNDE. Ce qui laisse à penser que cette sage-femme aurait bien pu assister Agripine dans ses nombreuses couches, c'est le mot de *matrone dextre*, qu'emploie Boccace à l'égard de Berecunde. Nous ne savons point à quelles sources a puisé cet auteur. »

Nous ne savons si l'*Iatromea* VALERIA-BERECUNDA = BITALION est la sage-femme ou l'une des personnes dont les auteurs ci-dessus ont parlé, d'après Delacoux ; et nous n'avons pas, quant à nous, malgré des recherches minutieuses, pu résoudre la question.

Il est plus probable qu'il s'agit là de femmes différentes.

Remarques sur l'Inscription VALERIA—BERECUNDA = BITALION.

L'inscription VALERIA-BERECUNDA = BITALION présente de nombreuses incorrections :

a) Signalons, en particulier, des **B** pour des **V** : *Berecundæ* pour *Verecundæ*; *Bitalis* pour *Vitalis*.

Coiugi est évidemment pour *conjugi*, etc, etc.

b) M. VIIII doit être traduit par : *M(ense)* VIIII, pensons-nous ; et non pas par *mille-neuf*.

VALIA-CALLISTE=CÆCILIUS (de Rome).

Femme-médecin, d'origine grecque probablement, puisqu'elle est aussi désignée par le terme d'*Iatromea* dans une inscription relevée sur une table de marbre à la villa Pamphilia.

Henzen et Rossi l'ont publiée, avec ces simples mots :

« Tabula marmorea litteris malis in villa Pamphilia. Descripsit Bormann a. 1868. »

TEXTE. — Voici le texte de l'inscription :

D. M.
VALIAE CALLISTE
IATROMEAE · CA
ECILIVS LVSIMAC+I
CHVS COIVGI SVAE FEC.

TRADUCTION. — On peut traduire ainsi, car l'interprétation est facile :

« *A Valia Calliste, femme-médecin, son époux, Cæcilius* (2) *Lysimacitichus* (3), *a élevé* (*ce monument*) ».

(1) HENZEN et ROSSI. *Loc. cit.*, page 1245, n° 9478.

(2) CÆCILIUS, et non " et non Ecilius ", car les deux premières lettres sont restés accrochées à la fin de la troisième ligne.

(3) Le surnom n'est pas " Lysimachus ", mais LYSIMACITICHUS, pour LYSIMACHITICUS, composé de λύσις (λύω, délier), et de μαχητικός [μάχη, combat)].—Le monogramme + renferme un I et un T, soit IT.

Le terme de « *Calliste* » (καλλιστή, excellente), semble montrer que cette femme était réellement d'origine grecque, comme la précédente, et peut-être même grecque, d'après Mlle Mélanie Lipinska (1).

Mlle Lipinska semble croire que Calliste est un adjectif qualificatif simple. Il n'en est rien : c'est un nom de femme. Le terme veut bien dire « excellente » ; mais c'est un adjectif devenu nom propre (2).

Le monument en question a été évidemment érigé par CÆCILIUS LYSIMACITICUS à son épouse.

(1) LIPINSKA. *Les femmes médecins à Rome. Progr. Méd.*, Paris, 1899, 29 avril, page 278.

(2) On connait des affranchis célèbres qui portaient le nom de CALLISTE, dont l'affranchi de Claude, par exemple, qui vivait 45 ans après J. C.

II. — Femmes d'origine romaine et autre. [*Medicæ*].

MÉLITINÉ (de Rome).

Femme-médecin de Rome, dont le nom se trouve sur une table triangulaire, portant ces mots :

MELITINE
MEDICA APPVLEI.

Traduction. — « *Mélitiné, femme-médecin d'Appuleius* ».

L'inscription a été publiée par Henzen et Rossi (1), puis citée par M[lle] Lipinska (2).

Henzen et Rossi disent simplement à ce propos : « *In tabella triangula... Non vidi.* »

Cette table aurait été découverte dans la vigne d'Aquari, à Rome.

Le mot Melitine est d'origine grecque et signifie « *Douce comme le miel* ». — Ce qui semble indiquer au moins une Grecque d'origine.

Mélitiné devait être préposée, comme esclave médecin, à la santé de la maison d'Appuleius, probablement un riche Romain.

(1) Henzen et Rossi. *Loc. cit.*, page 1025, n° 6851.
(2) *Progr. méd. Loc. cit.*, page 278. — Thèse, *loc. cit.*, p. 73.

SECUNDA (de Rome).

[Début du Ier Siècle après J.-C.].

Femme-médecin de Rome, attachée à la maison de Livilla, d'après l'inscription ci-dessous, recueillie par Gruter (1), puis signalée par Rouyer (p. 174), Scoutetten, René Briau (2), et Mlle Lipinska (3).

SECVNDA
LIVILLAES
MEDICA

On lit, d'ailleurs, dans Gruter : « *Romæ in Museo Cardinalis Carpensis... Smetius vidit.* »

Smetius a donc vu jadis à Rome cette inscription dans le Musée du Cardinal Carpense. L'inscription se trouve, croyons-nous, sur la même tablette qu'une autre, qui commence par ces mots : « *T. Claudius Caesaris*, etc. »

Interprétation. — « *Secunda, Livillæ* (4) *medica* ».

Traduction. — « *Secunda, femme-médecin de Livilla* ».

(1) *Corpus incriptionum*. Amsterdam, 1706, tome I, partie p. 312, nº 4.

(2) René Briau. *L'assistance médicale chez les Romains*. Paris, 1869, V. Masson et Cie, 8°, page 58.

(3) *Prog. méd.*, p. 277. — Thèse, p. 73.

(4) Le mot *Livilla*, quoique latin, revêt ici la désinence du génitif gréco-latin : *Livillæ*.

Comme Livilla ou Livia vivait au début de l'ère chrétienne, si l'on admet — ce qui est démontré aujourd'hui (1) — que cette inscription se rapporte à la femme de Drusus Cæsar, fils de Tibère, SECUNDA est à peu près de la même époque, c'est-à-dire des premières années qui suivirent la naissance de J.-C.

Il paraît bien prouvé, en effet, qu'il s'agit ici de la célèbre maîtresse du médecin Eudème et de Séjan (2), car Secunda a été enterrée sous la même

(1) « Smetius, qui vidit Romæ, in Museo card. Carpensis, page 102.7 », répète R. Briau, d'après Gruter. Et, d'après Briau, cette Livilla était la fille du premier Drusus, veuve de C. Cæsar, et remariée au jeune Drusus. Elle est appelée *Livia* dans une inscription, citée par Briau, sous e n° 14.

(2) Voici ce que disent les Dictionnaires de *Livilla* ou *Livia*, et de son époux :

1° *Livilla* : fille de Drusus, frère de Tibère ; sœur de Germanicus ; femme de Drusus Cæsar, fils de Tibère.

Elle épousa donc son cousin. Elle empoisonna son mari, à l'instigation d'un ambitieux qui partageait ses faveurs avec son médecin EUDÈME (M. Albert, p. 169), le fameux Séjan, qui devint d'abord son amant, et qui lui promit ensuite de l'épouser, quand il serait empereur.

Eudème, élève d'Antoine Musa, fut l'exécuteur de ce crime qu'il avoua, et fut mis à mort. Après la disgrâce du ministre Séjan, Livilla fut enfermée dans un cachot, et y mourut de faim en l'an 33 de J.-C.

2° *Drusus Cæsar,* fils de Tibère et de Vipsanie, s'attira la haine de Séjan en le souffletant, et fut empoisonné par sa femme en l'an 23 après J.-C., grâce à la collaboration d'Eudème, l'hydrothérapeute connu, ci-dessus mentionné.

pierre qu'un gardien du temple, " affranchi de Tibère ". Ils devaient être quelque chose comme mari et femme, simples *contubernales*, et se rattachaient sûrement l'un et l'autre à la domesticité impériale (Marvéjol).

L'inscription est probablement due à la maîtresse de SECUNDA, qui devait aimer beaucoup sa *medica*, comme cela était fréquent à l'époque (1).

C'est dire que cette praticienne eut au moins pour elle le dévouement professionnel !

(1) On connait beaucoup d'inscriptions, portant ces mots : *Liviæ liberta* ; *Liviæ libertus* (M. Albert. *Les Médecins grecs à Rome*, Paris, 1894, p. 111) ; mais elles ont trait à LIVIA DRUSILLA, femme d'Auguste.

MINUCIA ASTE (de Rome).

Femme-médecin, une affranchie, de Rome.

Son histoire n'est pas encore bien débrouillée, et nous allons essayer de l'élucider.

L'existence de cette femme a d'abord été signalée par une inscription, qu'on voyait encore à Rome, au temps de J. Gruter (1), c'est-à-dire au début du XVIIe siècle (2), ou plutôt à la fin du XVIe. Elle se trouvait alors dans une maison privée, située entre le Trivium et le Quirinal : « *Romæ inter Fontem Trivii et Quirini. Ex Aldo et Ursino* », dit Gruter. Plus tard, elle passa au Musée du Cardinal Carpense, et fut vendue frauduleusement, après sa mort, comme le répète Mlle Lipinska (3).

D'après la deuxième édition de Gruter, cette inscription est ainsi conçue :

MINVCIA
D. L. ASTE
MEDICA.

INTERPRÉTATION, d'après nous. — « *Minucia Aste, medica, Caiæ liberta* ».

(1) GRUTER. *Corpus inscriptionum*. Amst., 1706 (2e édition), tome I, partie II, p. 636, n° 2.

(2) Gruterus est mort le 20 septembre 1627. La première édition de son ouvrage serait d'ailleurs de 1601 ou 1603.

(3) LIPINSKA. *Prog. méd.*, page 278-279.

TRADUCTION. — « *Minucia Aste, femme-médecin, affranchie de Caïa* ».

Henzen et Rossi (1) ont cité pour Rome une inscription absolument identique, qui doit être la même; mais ils ont noté ASSTE, d'après Mlle Lipinska (2).

Ils disent, en effet, à ce propos :

« In domo privata inter fontem Trivii et Quirin (alem) MAN. (orth.). — S. I. VRS. MAN. (Vatic.). — *Raccolta nel museo del card. Carpense, per la cui morte venduta* LIG. fraude.

Manutius Vatic. 5237 f. 78, orth. 522,4; Ursinus imag. et elog. p. 100. Ex orth. Ligorius Taur. 15 f. 96, ex eadem et Ursino Grut. 636,2.

2 ASTE Lig. Urs. cum Grut. »

D'autre part, lors de la création du Musée Lapidaire de Lyon, M. de Savaron, propriétaire d'un immeuble de la rue Bessard, s'empressa, sur la demande de M. Artaud (3), d'offrir un marbre, qui avait autrefois scellé la tombe de l'affranchie MINUCIA ASTE.

En tout cas, en 1846, cette tablette se trouvait dans les Galeries du Palais des Arts, arc. LIV, nº 556, à Lyon.

(1) HENZEN et ROSSI. *Inscriptiones urbis Romæ latinæ*. Berlin, 1882, nº 9615, p. 1259.
(2) *Prog. méd.*, page 278-279. — Thèse, p. 71.
(3) 2e notice, page 71.

D'après A. de Boissieu (1), cette inscription est ainsi conçue :

MINVCIA
Ↄ.L.ASTTE
MEDICA

INTERPRÉTATION, d'après le même auteur. — « *Minucia, (Caiæ liberta), Astte, medica* ».

TRADUCTION, probable. — « *Minucia Astte, affranchie de Caïa, femme-médecin.* »

M. Dissard, directeur des Musées de Lyon, dans une lettre du 5 janvier 1900, nous écrivait : « Nous possédons (à Lyon) l'inscription de « *Minucia Astte, medica* » (*sic*), provenant de Rome. Cette épitaphe se trouve d'ailleurs gravée dans l'ouvrage d'Alphonse de Boissieu » (2).

Mais Mlle Lipinska a donné un autre texte (3), d'après Poncet :

MINVCIA
DL. S TELTE
MEDICA

TRADUCTION. — « *Minucia Stelte, medica, etc.* ».

Au dire de A. de Boissieu, c'est certainement à la même femme-médecin que se rapporte l'inscrip-

(1) Alph. DE BOISSIEU. *Inscriptions antiques de Lyon.* Lyon, 1846, p. 455.

(2) ALLMER et DISSARD. *Inscrip. ant. du Musée de Lyon*, IV, p. 214). — Ils ont reproduit le texte de M. A. de Boissieu.

(3) Thèse, p. 78.

tion d'une tablette de marbre qui a été trouvée à Lyon, qu'il a décrite, et que M. Poncet (1), puis Mlle Lipinska, nous ont fait connaître. D'après lui, on ne sait ni par qui, ni dans quelles circonstances cette tablette a été apportée de Rome à Lyon, et encastrée dans la façade d'une maison qui formait l'angle de la rue de Bessard (2).

Mais est-ce ASTTE, STELTE (3), ou ASTE, qu'il faut admettre? Y avait-il, oui ou non, dans l'inscription citée par Gruter, les lettres [D. L.] (4)?

D'autre part, M. A. de Boissieu a lu [C. L.] et interprété : « *Caiæ Liberta* ». A-t-il raison? D'où viennent ces différences?

Nous avons cru bon de nous livrer à ce propos à une petite enquête ; mais nous n'avons rien pu découvrir de bien net.

Devant l'impossibilité de faire faire à Lyon une photographie directe de la tablette de marbre en question, nous avions prié un dessinateur lyonnais, bien connu, d'en faire un estampage et un mou-

(1) E. PONCET. *Documents pour l'histoire de la médecine à Lyon*. Brochure, 1885, in-4°, p. 9.

(2) SPON. *Recherches*, 145.

(3) STELTE pourrait se défendre, si la pierre venait de Rome, car ce pourrait être une forme grecque. A Marseille d'ailleurs, comme dans tout le bassin du Rhône, l'influence de la langue grecque s'est fait sentir de bonne heure et très longtemps.

(4) Les différences proviennent sans doute de la légèreté et de l'ignorance des transcripteurs.

lage sur place et de nous adresser la photographie de ces deux documents ; malheureusement, nous n'avons rien pu obtenir.

D'après M. Marvéjol, qui a bien voulu nous donner en l'espèce son précieux avis, les sigles D. L. n'ont jamais signifié *dedit locum ;* tout au plus pourrait-on les traduire par *decimi liberta.* Mais elles n'existent pas sur cette inscription, qui porte bien Ɔ. L. (*Caiæ liberta*), comme l'a décrit M. de Boissieu. Le Ɔ, qui est un C renversé, est le sigle de *Caia* (prononcez *Gaia*) ; et les Romains se servaient de ce nom propre pour désigner une femme en général.

La traduction devrait donc être : « Minucia Aste (1), affranchie d'une femme. »

Il est par suite presque démontré, aujourd'hui, qu'il s'agit là, malgré les divergences dans les citations, d'une seule *Minucia*, et non pas de plusieurs personnalités distinctes de ce nom, comme l'a laissé supposer Mlle Lipinska, en isolant les diverses inscriptions rappelées plus haut (2).

(1) C'est Aste qu'il faut admettre, du grec ἀστή (citadine), et non *astte.* Le lapicide n'a dû graver deux fois de suite la même lettre que par distraction.

(2) E.-A. Huntley (*loc. cit.*, p. 7) cite aussi une *Minucia ;* il s'agit probablement de celle de Gruter.

JULIA PYÉ (de Rome).

Julia Pyé, dite à tort *Julie la Pieuse*, est connue par une inscription, gravée sur un fragment de marbre, actuellement au Musée du Vatican à Rome.

Cette pierre fut extraite en 1784 de la vigne Moroni à Rome, et on la trouva à côté de la tombe des Scipions.

L'inscription est la suivante :

IVLIA
PYE
MEDICA

Interprétation. — « *Julia Pye, medica* ».

Traduction. — « *Julie Pyé, femme médecin* ».

Cette inscription a été publiée par Henzen et Rossi (1), puis rappelée par Mlle Lipinska (2).

A son sujet, on lit, en effet, dans Henzen et Rossi :

« Fragmentum marmoreum effossum a. 1784 in vinea Moroni prope sepulcrum Scipionum, deinde in museo

(1) Henzen et Rossi. *Loc. cit.*, page 1259, n° 9614.
(2) Lipinska. *Prog. méd.*, p. 278. — Thèse, p. 71.

Borgiano *Mar.* — Nunc in museo Vaticano » (*Gall. lap.* omne genus II).

Descripsi. Marini I. A. p. 65 (inde Orelli 4230), corr. Kellermann apud Orellium analecta p. 43 ».

On a dit que cette inscription était probablement incomplète, et qu'il manquait, sans doute, des mots après *Julia* et *Pye*.

Il n'en est rien. Mais il faut remarquer que le mot Pye n'a rien à voir avec *pie*, pour *pia*, qu'on traduirait à tort par le terme « *pieuse* ».

Pyé est ici un nom propre, qui vient du grec πύη (*phtisie*, suppuration pulmonaire).

Indiscutablement, ce surnom avait été bien choisi, étant donné qu'il s'applique à une femme médecin !

ASPASIE.

[Fin du Ier Siècle après J.-C.].

Il y a eu, à n'en pas douter, plusieurs Aspasies.

En tout cas, l'une d'elles s'est certainement occupée de médecine. Il n'est pas certain qu'elle ait été une *medica* ou une *iatromea* ; mais tout porte à croire qu'elle fut au moins une *sage-femme*, très experte en l'art des accouchements.

D'ailleurs, Delacoux a publié dans son ouvrage une notice intéressante, que nous croyons utile de reproduire, quoiqu'elle nous paraisse manquer de bases indiscutables.

« ... Cette femme, dit Delacoux (1), a été mise au rang de celles qui ont exercé la médecine. Elle n'est connue que par ce seul endroit ; car les Anciens ne disent rien de précis sur ce qu'elle était d'ailleurs et sur le temps de son existence. On ne sait si c'est cette belle *Phocéenne*, qui fut maîtresse des rois de Perse, Cyrus le jeune et Artaxercès ; ou cette *Aspasie de Milet*, qui se rendit fameuse à Athènes par son esprit et sa beauté.

Elien (2), qui a fait assez au long l'histoire d'Aspasie, ne nous dit rien sur ce chapitre ; mais, comme cet

(1) Delacoux. *Loc. cit.*, p. 28-29.

(2) Elien *le Sophiste* (Claudius Ælianus) vivait au IIIe siècle après J.-C. — Elien ne semble parler, à notre avis, que d'Aspasie de Milet, et non pas de la femme qui nous occupe. M. B.

auteur la fait passer pour avoir été universelle, il se peut qu'elle ait eu assez de connaissances en médecine et qu'elle ait écrit, ou du moins que cela ait pu donner occasion de publier différents écrits sous son nom.

Aetius, célèbre médecin grec, qui florissait à Alexandrie, sur la fin du Ve siècle, ou au commencement du VIe siècle de l'ère chrétienne, et le premier médecin chrétien dont nous ayons des écrits sur la médecine, dit qu'Aspasie aurait proposé d'assez bons remèdes contre les maladies des femmes, tandis que d'autres seraient très dangereux, comme ceux qu'elle ordonne pour faire avorter ou pour rendre la femme stérile ; ce qui était aussi bien un crime parmi les païens que parmi nous.

Voici au reste les livres, qui portent le nom d'Aspasie, qu'Aétius a insérés dans les siens : *Cura post fœtus exsectionem ; fœtum corrumpentia medicamenta ; de aversione ac recursu uteri ; de hemorrhoïdibus uteri.* » Aetius cite souvent, entre autres sages-femmes, Aspasie, qui, suivant toutes les apparences, était très habile et très occupée dans cette profession ».

D'autres écrivains, dont Rouyer, sont beaucoup moins explicites que Delacoux et sans doute se rapprochent plus de la vérité ; ils se bornent à avancer qu'on doit à l'Aspasie, dont nous voulons parler, un ouvrage sur les *maladies des femmes*, dont Aetius a cité de nombreux fragments (Tetrabib., IV).

Mlle Lipinska (Thèse, p. 63) affirme que cette Aspasie fut une femme-médecin pleine de bon sens, très versée dans sa science, et qu'on lit avec plaisir les fragments de ses travaux rapportés par Aetius. On trouvera dans son importante étude les remarques

qu'elle a formulées à ce propos ; elles complètent très bien celles qu'avait déjà faites Delacoux.

Il paraît démontré d'ailleurs que c'est bien Aspasie qui indiqua pour la première fois qu'on pouvait exécuter la version podalique dans certaines présentations de la tête, pratique très en honneur jusqu'à l'invention du forceps.

D'après Rouyer (1), voici les titres des fragments d'Aspasie, conservés par Aetius dans le *Tetrabiblion*, IV, serm. IV :

Ch. 18 : *Fœtum corrumpentia.* — Ch. 25 : *Cura post fœtus exsectionem.* — Ch. 51 : *De menstruis suppressis.* — Ch. 77 : *De reclinatione, aversione ac recursu uteri.* — Ch. 92 : *Ad uteri nomas. De hemorrhoïdibus uteri.* — Ch. 100 : *De hernia aquosa mulierum.* — Ch. 102 : *De hernia varicosa.* — Ch. 106 : *De condylomatis.*

Au dire de Rouyer, le chapitre le plus intéressant est celui de l'avortement. Cet auteur devait y insister dans un ouvrage spécial, qui, croyons-nous, n'a pas vu le jour.

En réalité, on ne sait rien de précis sur la vie de cette Aspasie (2).

Très certainement, elle n'a rien de commun avec la célèbre *Milésienne*, qui fit les beaux jours

(1) Rouyer (J.). *Loc. cit.*, p. 161.

(2) Quoi qu'on en ait dit, M. Hergott (de Nancy) n'a jamais rien publié sur Aspasie (Communication écrite du 22 juin 1899), en dehors de son art. des *Ann. de Gyn.* (1882) sur la version podalique.

d'Athènes au temps de Périclès, c'est-à-dire *450 ans au moins avant l'ère chrétienne* (1), et au temps d'Hippocrate ; ni avec la Belle Phocéenne, qui s'appelait *Milto* (2), était originaire de Phocée, fut sultane favorite de Cyrus le jeune (2), maîtresse de Cyrus et d'Artaxerxès, et vécut aussi à peu près à la même époque (4).

En effet, d'après Haller, notre Aspasie, a dû vivre à la fin du Ier siècle ou au début du IIe siècle de l'ère chrétienne, et peut-être même à l'époque de Soranus (Beaugrand).

En tout cas, son ouvrage n'est cité par aucun auteur avant Aetius. Ce qui semble prouver qu'il n'est certainement pas très ancien, s'il est antérieur au IVe siècle. Tout tend à faire admettre, d'ailleurs, qu'il ne remonte pas au-delà de l'ère chrétienne (quoique Aétius connût aussi bien Hippocrate que Galien), car tous les auteurs, antérieurs à Aetius, n'en soufflent pas mot.

(1) *Cléopâtre et Aspasie. Interméd. des Cherch. et des Curieux*, Paris, 1899, XXXIX, 975 ; XL, 115, 443, 541. [Discussion sur ce point].

(2) A. J. Pons. [*Notice littéraire sur les Dialogues des Courtisanes de Lucien*]. In Lucien. Paris, A. Quantin, 1881, in-32, pages 109 et 123-131.

(3) Witkowski (*Loc. cit.*) raconte, d'après Sue, une anecdote sur cette femme. — Il parle d'une Aspasie, surnommée *Le Nombril !*

(4) A. Rebière [*Loc. cit.*, p. 23] a distingué aussi Aspasie (de Milet), « épouse de Périclès », d'une quatrième Aspasie, « dont les mœurs furent franchement mauvaises ».

CLÉOPATRE.

[Ier Siècle après J. C.].

Femme qui, d'après Galien (1), s'est occupée de médecine. Elle aurait écrit un *traité sur la cosmétique* (κοσμήτικος) *et les affections du cuir chevelu;* une notice sur les *poids et mesures,* etc.

Très probablement, il s'agit là, non pas d'une *medica*, mais d'une *ornatrix,* ou d'une *obstetrix.*

Comme Galien vécut au IIe siècle [131-200], cette CLÉOPATRE a dû écrire à peu près à la même époque d'après Rebière (2), mais, plus probablement, à une époque un peu antérieure, au deuxième siècle, d'après nous.

Au dire de Wolff, une Cléopâtre, la même ou une autre (on n'est pas fixé sur ce point), aurait rédigé un *Traité sur les maladies des femmes et les accouchements* (3). Cet ouvrage semble pourtant postérieur, car aucun auteur ne le mentionne (Beaugrand).

(1) *De compos. med. sec. loc.*
(2) REBIÈRE [*Cléopâtre* dite *la Savante.*]. *Loc. cit.*, p. 73. — Ce n'est pas l'opinion de Delacoux, qui pense que Galien vécut 200 ans après Cléopâtre (voir plus loin).
(3) *Harmonica Gyneceorum.*

Il n'est pas probable, en tout cas, qu'il s'agisse de la célèbre maîtresse de Marc Antoine (1), quoi qu'ait affirmé Delacoux, malgré l'opinion de Tiraquelli, Reinesius, etc.

« On est autorisé à penser, dit-il, que divers écrits sont de la Reine d'Egypte, puisqu'elle dit elle même dans la préface qu'elle est sœur d'Arsinoé (L'histoire, en effet, dit qu'elle avait une sœur de ce nom). — L'*Harmonica Gyneceorum* de Wolfius, publié à Bâle en 1566 et 1586, renferme l'abrégé d'un livre, sur les *maladies des femmes*, attribué à Cléopâtre. Dans ce même ouvrage se trouve la description d'un *pessaire*, proposé contre les fureurs ultérines, pour les tumeurs de la vulve : ce qui veut dire « chute de la matrice. » Il est aussi question de plaies et d'ulcères de ces parties, de quelques symptômes précurseurs de l'accouchement, et d'un *métrocèle* dans le pli de l'aine. Galien, qui vivait deux cents ans après cette fameuse reine, en conseillant de consulter ses écrits, rapporte diverses compositions concernant l'ornement et l'embellissement du corps, qui sont tirés des livres d'une Cléopâtre (2) ».

Berthelot classe cette femme auteur parmi les écrivains alchimistes (3), et Hœffer en cite des extraits dans son *Histoire de la Chimie* (tome I).

Quant à Witkowski, il se borne à nier son existence, en tant que femme-médecin. Pour lui, il

(1) *Interméd. des Cherch. et des Cur.*, Par., 1899, XXXIX 975; XL, 115, 443, 541.
(2) Delacoux. *Loc. cit.*, pages 60-61.
(3) Berthelot. *Origine de l'Alchimie.* Paris, page 111.

s'agit là d'une légende, analogue à celle d'Artémise et d'Agnodice, quoi qu'en ait dit Rouyer dès 1859.

On lui donne souvent, dans les biographies, le surnom de la *Savante*; mais ce surnom s'applique aussi bien à la personne qui s'est occupée des cosmétiques qu'à celle qui a publié un ouvrage sur les maladies des femmes.

M[lle] Lipinska, après une étude serrée du texte de Galien, la classe parmi les femmes-médecins les plus intéressantes. Elle est probablement dans le vrai.

ELÉPHANTIS.

[IIe Siècle après J C.].

Elle est citée par Delacoux, sous le nom d'ÉLÉPHANTIDE, comme d'*origine athénienne*, et par d'autres auteurs comme *romaine*, sous la dénomination ci-dessus.

La personne, dont nous voulons parler, semble plutôt avoir été *grecque*.

D'après Galien (1), cette femme aurait écrit sur l'alopécie. Elle a dû vivre à son époque (IIe siècle).

Il est probable que ce n'était qu'une simple *ornatrix*, et non pas une femme-médecin, une *iatromea*.

C'est aussi l'avis de Delacoux, qui en a parlé dans son ouvrage sur les sages-femmes célèbres, en des termes un peu vagues (2).

« Beaucoup d'auteurs, dit-il, ont cité une sage-femme athénienne de ce nom. Pline, plus particulièrement, dit qu'elle ne se faisait aucun scrupule de provoquer l'avortement. Galien ajoute qu'elle a écrit sur les remèdes et les fards.

Nous croyons que cette « *Eléphantide* » est différente de celle qui s'est rendue fameuse par des vers lascifs

(1) GALIEN. *De compos. med. sec. loc.* Ed. Kühn, XII, p. 416 (Lipinska).

(2) DELACOUX. *Biographie des sages-femmes célèbres. Loc. cit.*, page 77.

(priapées), qui faisaient les délices de Tibère et d'Eliogabale, dont Suétone et Martial ont parlé.

Quoi qu'il en soit, on est donc autorisé à croire qu'il y a eu plusieurs Eléphantides : l'une, qui aurait été *sage-femme*, et auteur d'un livre sur *l'embellissement du corps* ; et une autre, qui aurait écrit les *Obscénités* ».

C'est aussi l'avis de Beaugrand ; mais, pour Witkowski, par contre, il s'agirait bien là de la femme connue par ses débauches littéraires, c'est-à-dire de la fameuse pornographe, dont Tibère, au rapport de Suétone, acheta si cher les ouvrages.

D'après Rouyer (1), ELÉPHANTIDE aurait bien composé des livres sur les abortifs et les fards ; mais ils ne seraient pas parvenus jusqu'à nous. Il en est question dans une épigramme ancienne, où l'on parle de tableaux exécutés d'après eux. Rouyer affirme qu'ils traitaient d'un sujet, plus tard repris par l'Arétin, auquel A. Carrache aurait prêté le concours de son pinceau.

(1) ROUYER (Jules). *Loc. cit.*, p. 159-160.

ANTIOCHIS de (Tlos, Lycie).

[IIe Siècle après J. C. (?)].

Une femme-médecin de ce nom est connue par trois faits : 1° une citation de Galien ; 2° une statue découverte en Asie-Mineure ; 3° une citation d'Héraclide, rapportée par Rouyer, dès 1859.

Comme l'a fait remarquer Mlle Lipinska (1), il y a tout lieu de croire que les deux premiers faits s'appliquent bien à la même personne.

1° La citation de Galien a trait au cataplasme émollient (Μάλαγμα Ἀντιοχίδος. ..) ; elle a été trouvée par Mlle Lipinska.

2° La découverte de la statue a été aussi racontée par ce même auteur. En 1892, une mission scientifique autrichienne trouva, dans les ruines de l'antique Tlos (2), ville d'Asie-Mineure, le socle de la statue d'une dame grecque, qui portait l'inscription ci-dessous : « A Antiochis, fille de Diodotos de Tlos, le conseil et la commune de la ville de Tlos, appréciant son habileté médicale, firent élever cette statue à leurs frais ».

(1) LIPINSKA. *Histoire des Femmes-Médecins.* Paris, 1900, thèse, in 8°, p. 57-58.

(2) Tlos est une ville de Lycie ; il en reste de belles ruines.

Nous ne connaissons pas le texte grec de cette inscription, car Mlle Lipinska n'a pas donné la source de son renseignement. Aussi ne pouvons-nous la discuter ; mais nous admettons, avec elle, qu'elle est probablement du IIe siècle après J. C., et qu'ANTIOCHIS, de Tlos, paraît avoir été une contemporaine de Galien (1).

3° De son côté Rouyer (2) a dit, dès 1859 : « Le nom d'Antiochis est parvenu jusqu'à nous, parce que le médecin Héraclide (de Tarente) (3) a dédié à cette femme quelques-uns de ses livres sur « l'histoire naturelle, et sur les propriétés de médicaments. »

(1) GALIEN parle encore d'une **Eugérasie** et d'une **Samithra** ; mais nous n'insistons pas sur ces personnalités, dont la biographie est totalement inconnue. — Mlle Lipinska (thèse, p. 57, 58, et 62) leur a d'ailleurs consacré quelques lignes.

(2) ROUYER. *Loc. cit.*, p. 160.

(3) L'Héraclide en question ne semble pas être un des Héraclides connus ; et nous ignorons sa biographie.

FAVILLA.

[IIe Siècle après J. C. (?)].

Femme de race latine, citée par Galien (1), et par conséquent étant au moins de son temps (IIe siècle).

Elle aurait inventé une pommade contre les affections de la rate, etc.

C'était probablement une vulgaire « guérisseuse ».

(1) Galien. *De comp. med. sed. loc.*, l. IX, ch. 2.

ORIGÉNIE.

[IIe Siècle après J. C. (?)]

Femme auteur, ayant certainement écrit sur la médecine, au dire de Galien (1).

Cet écrivain la cite d'ailleurs plusieurs fois et il donne ses formules pour « l'hémoptysie » et la « diarrhée. »

Delacoux n'en parle pas ; de même Rebière (2).

(1) *De c. m. s. l.*, l. VII, ch. II; l. VII, ch. IV ; l. VIII, ch. III.

(2) Il faut au moins citer ici, pour mémoire et pour la fin du IVe siècle, le nom d'une Romaine, riche et pieuse, qui fit construire, en 380 après J. C., à Ossie, près de Rome, un *Hôpital* pour les pauvres, plus ou moins analogue à une ἰατρεια grecque. C'est **Fabiola.** — St-Jérôme a dit d'elle: « *Prima Fabiola* Νοσοκομεῖον *instituit...* » [*Ep. ad Ocean. de morte Fabiolæ*, l. III, ep. 10]. Elle mourut vers 400. L'Eglise chrétienne en a faite une sainte. Elle consacra d'ailleurs toute sa fortune aux malheureux ; mais ce ne fut pas une femme médecin.

THÉODOSIA (de Rome).

[IVe Siècle après J. C.].

Femme-médecin, qui devint *chrétienne.*

D'après Carptzovius (1), Théodosia, mère de Saint-Procope martyr, exerça, à Rome, la médecine et la chirurgie. Vers 312, elle fut mise à mort, lors de la persécution de Dioclétien. Exécutée par le glaive, elle mourut courageusement.

On trouve son nom dans le Catalogue des Saintes, à la date du 29 Mai.

(1) B. Carptzovius. *De medicis ab Ecclesia pro sanctis habitis.* 1709, p. 28.

VICTORIA (de Rome).

[Ve Siècle].

Victoria est connue par une sorte de lettre-préface, que Priscien a mise en tête de son ouvrage, et où il la traite d'élève et de confrère, comme l'avait déjà fait remarquer Maurice Albert (1894) (1).

La lettre (2) débute ainsi : « *Victoria, artis meae dulce ministerium, ego quidem te scientia juvabo.....* »

Mlle Lipinska l'a traduite ainsi :

« Victoria ! Je veux que tu connaisses de moi, aussi bien les doux services de mon art, que l'efficacité qu'on en peut attendre (3). Pour cette raison, après avoir composé deux livres sur les différentes maladies des êtres humains, j'ai pris la résolution d'en écrire un troisième, consacré spécialement aux maladies des femmes. Et, comme il demandait autant d'attention que les autres, je l'ai écrit comme les précédents, à l'écart de la vie publique. Puisse-t-il te servir ! Je serai content de pouvoir t'aider de ma science. Quant à toi, à qui la communauté de sexe facilite considérablement la penétration des secrets de tes *malades*,

(1) M. Albert. *Les Médecins grecs à Rome*. Paris, 1894, Hachette et Cie, in-18°, p. 249.

(2) Octavii Horatiani [Priscien] *rerum medicarum libri quattuor Argentorati*. 1532, p. 72 et 75. — Dans les passages traduits par Mlle Lipinska, c'est nous qui avons souligné les mots typiques.

Dans l'édition de S. Galenius [Bâle, 1632, in 4°], le nom de Victoria est remplacé par celui de Salvina.

(3) Cette traduction ne parait pas correspondre exactement au texte latin ; mais nous citons le passage sans rien modifier (Thèse, p. 71).

répands tes soins avec assiduité, *exerce la Médecine* avec dévouement, et souviens-toi des conseils que contient mon petit traité. »

Mlle Lipinska a relevé, en outre, dans Priscien [Theodorus Priscanius, ou mieux Octavius Horatianus], qui est un auteur du Ve siècle, que Victoria aurait exercé la médecine à la même époque, parmi les femmes ; et le texte ci-dessous, comme celui qui précède, ne laisse vraiment aucun doute à cet égard.

Priscien, au chapitre V de *Conceptione*, dit, en effet, toujours d'après Mlle Lipinska.

« Tu sais très bien, tu le sais même mieux que moi, vu ta *clientèle spéciale*, combien il est important, *dans notre profession*, de posséder des connaissances sur ce point là, (la conception); et, combien de gratitude et de renommée acquiert un *médecin*, si, en suivant ses conseils, une femme stérile conçoit ».

Certainement, il s'agit là d'une femme-médecin, studieuse et intelligente, qu'un confrère de sa valeur traitait sur le pied d'égalité (Lipinska) (1).

Delacoux (2) a cité Victoria, sans y insister du reste.

(1) Titre de la Préface : « O. H. *liber tertius ad Victoriam de passionibus mulierum et curis earumdem.* »
(2) DELACOUX. *Loc. cit.*, p. 155.

LEOPARDA

[Ve Siècle].

Femme médecin du Ve siècle.

Elle est connue par un autre texte d'Octavius Horatianus [Priscien], qui lui a emprunté une formule : *Ad hydropem quod monstravit Leoparda* (1).

Rouyer (2) la cite comme sage-femme, de même que Victoria (3).

(1) Octavii Horatiani. *Loc. cit.*, Edition de 1532, page 88 [D'après Mlle Lipinska].

(2) Rouyer. *Loc. cit.*, p. 174.

(3) Rouyer parle également d'une **Africana** (surnom, plutôt que nom), à laquelle Scribonius Largus aurait acheté le secret d'un médicament contre la colique.

METRODORA.

On connait une femme-médecin de ce nom. Mais on ne sait pas du tout à quelle époque elle a vécu ; et peut-être ne fut-elle que sage-femme.

METRODORA a conquis l'immortalité, grâce à un ouvrage assez important, écrit en grec.

Il est cité dans le catalogue de Baudinius, qui date de 1770, et qui le mentionne comme faisant partie de la bibliothèque laurentienne, à Florence (1).

En 1851, ce manuscrit avait été retrouvé par Ch. Daremberg à Florence. Ce savant l'y aurait copié pour le publier (2). Mais cette copie est perdue (3).

Mlle Lipinska a d'ailleurs, dans sa thèse (p. 66), donné des indications suffisantes sur ce manuscrit, qui a pour titre : « Εκ τῶν Μητροδώρας περὶ τῶν γυναικείων παθῶν τῆς μήτρας..... ».

Il ne reste plus qu'à mettre à exécution le projet de Daremberg, après avoir exécuté à Florence une nouvelle copie, si c'est encore possible.

(1) BAUDINIUS (A. M.). *Cat. cod. græc. Bibl. Laur.* Florence, 1770, t. III, 145.

(2) Ch. DAREMBERG. *Œuvres d'Oribase*. Paris, 1851, p. 25-26.

(3) G. COSTOMIRIS. *Etudes sur les écrits des anciens médecins grecs*. Paris, 1890.



Pierre tumulaire de Vibia Primilla = Apthorus (de Rome).
[Ve Siècle].
[D'après une Photographie faite au Musée de Berlin (1899)].

Les Femmes Médecins de l'Époque Romaine.

VIBIA PRIMILLA = APTHORUS (de Rome).
[Ve Siècle].

En 1820, on découvrit à Rome, dans la vigne d'Amendola, une table en marbre, qui porte l'inscription ci-dessous, et a trait à une femme-médecin du nom de Primilla.

DEAE SANCTAE MEAE
PRIMILLAE. MEDICAE
L. VIBI MELITONIS. F
VIXIT ANNIS XXXXIIII
EXEIS. CVM. L. COCCEIO
APTHORO. XXX. SINE
QVERELLA. FECIT
APTHORVS. CONIVG.
OPTIMAE. CASTAE
ET SIBI.

Cette table, qui présente encore son inscription funéraire presque intacte, se trouve actuellement au Musée de Berlin. Nous avons prié la Direction générale des Musées impériaux d'Allemagne de nous en faire faire une épreuve photographique ; et c'est la photogravure directe de cette inscription que nous reproduisons ci-contre [Photogravure à la demi teinte].

On doit, d'après M. Marvéjol, l'érudit bien connu de Nîmes, l'interpréter de la façon suivante (1) :

(1) Nous tenons à remercier ici M. le Directeur des Musées de Berlin et M. Marvéjol de l'empressement qu'ils ont mis à nous être agréables à ce propos.

« *Deæ sanctæ meæ, Primillæ, medicæ, L (ucii) Vibi (i) Melitonis f (iliæ) ; vixit annis XXXXIIII, ex eis cum L (ucio) Cocceio Apthoro XXX sine querella. Fecit Aphtorus conjug (i) optimæ, castæ, et sibi.* »

On peut ainsi traduire ce document, d'abord mentionné par Henzen et Rossi (1), puis cité par Mlle Lipinska (2).

« *A ma déesse sainte, Primilla, femme-médecin, fille de Lucius Vibius Meliton ; elle vécut 44 années, dont trente sans querelle* (3) *avec Lucius Cocceius Apthorus. Apthorus a élevé (ce monument) à la meilleure et à la plus chaste des épouses et à lui-même.* »

Henzen et Rossi disent d'ailleurs à son sujet :

« Tabula marmorea litteris minutis WILM. ; in vinea Amendolae m. Maio 1820 Fea. — Nunc in museo Berolinensi.

Descripsit G. Wilmanns, contulit Huebner. Exhiben Fea shed. f. 192, *varietà di notizie sopra castel Gandolfo* cet. p. 173 ; Amati Vatic. 9737 f. 3, *giorn. arcad.* 1822, 13, 39 p. 382. Ex Fea *varietà* et Amati *giorn. arcad.* Henzen 7348.

Primilla se maria donc à l'âge de 14 ans (ce qui est un peu précoce) avec Lucius Cocceius Apthorus (4). Elle était fille de Lucius Vibius Meliton (à

(1) Henzen et Rossi. *Inscript. urbis Romæ latinæ.* Berlin, 1882, p. 1064, n° 7581.

(2) Lipinska. *Progr. méd.*, page 278. — Thèse, p. 73.

(3) Sans fournir de sujet de plainte (Marvéjol).

(4) Probablement Aphthorus, surnom grec (ἄφθορος, non corrompu).

remarquer ces trois apellations : prénom, gentilice, surnom), et était de *condition ingénue* (1).

Elle s'appelait officiellement Vibia Primilla (les femmes n'ayant pas de prénom et seulement un surnom) (2). Le style de l'inscription trahit, d'après M. Marvéjol, l'époque à laquelle elle remonte ; et ce savant ne serait pas loin de croire qu'elle doit dater du Ve siècle de notre ère.

Remarques sur le style de l'Inscription.

a) L'assimilation de la défunte à une déesse n'est sans doute ici qu'une hyperbole oratoire de goût populaire, mais que l'on peut pardonner à la douleur d'un veuf. L'euphémisme d'ailleurs est à peine choquant en latin. Cicéron, aux allures peu dévotes d'ordinaire, ne songea-t-il pas à faire de sa fille morte une déesse et à lui dédier un temple (Un architecte fut désigné pour dresser les plans ; on acheta des colonnes en marbre de Chio, etc.) ?

b) Le style général ne rappelle que de loin l'ordonnance rigoureuse et sobre des épitaphes antiques ; il trahit visiblement l'influence des nouvelles formules chrétiennes.

L'absence du *Diis manibus* et surtout la place du mot *fecit*, en tête de la dernière phrase, semblent indiquer un document du Ve siècle de notre ère. L'inscription est cependant *païenne*, car jamais un chrétien n'aurait comparé sa femme à une déesse [Marvéjol].

(1) Ce que prouve précisément la mention du père avec ces trois appellations : nom conforme d'ailleurs aux règles de la bonne épigraphie (Marvéjol).

(2) Le mari, lui-même, dans l'inscription, ne la désigne que par son surnom ; d'ailleurs tel était l'usage dans les relations ordinaires de la vie. Le mari, à la fin de l'inscription, n'est représenté aussi que par son surnom. Le contexte, dans les deux cas, permet, au demeurant, de rétablir l'appellation complète.

TERENCIA PRIMA (de Rome).

[Ve Siècle].

Dans un jardin, sous la porte Pancratiana, à Rome, jadis on a exhumé une table, qui portait les mots suivants :

D. M.
TERENTIAE
NICENI TERENCIAE
PRIMAES MEDICAS. LI
BERTAE. FECERVNT
MVSSIVS ANTIOCHVS
ET MYSSIA DIONYSIA
FIL M. B. M.

Cette inscription a été publiée par Henzen et Rossi (1), avec les commentaires suivants :

9616. « In hortulo sub porta Pancratiana ».
Fabretti 497. 7 (inde Orelli 4231).
8e ligne, fil (ii) m (atri) b (ene) m (erenti).

Puis elle a été retrouvée par Mlle Lipinska.

Elle doit être interprétée comme suit, d'après M. Marvéjol, le savant archéologue de Nîmes, qui a bien voulu nous faire une fois de plus profiter de son grand savoir ; d'ailleurs elle n'est facile ni à déchiffrer, ni à traduire.

(1) Henzen et Rossi. *Loc. cit.*, p. 1259, no 9616.

On doit d'abord la lire ainsi :

« *Terentiæ, Niceni, Terenciæ primaes, medicaes, libertæ. Fecerunt Mussius Antiochus et Mussia Dionysia, fil (ii), m (atri) b (ene) m (erenti).* »

Et on doit alors traduire de la façon suivante :

« *A Terentia Nicé, affranchie de la Medica* TERENCIA PRIMA, *Mussius Antiochus et Mussia Dionysia, ses enfants, ont élevé ce tombeau, pour leur mère, bien digne de reconnaissance.* »

Cette inscription, *païenne,* nous fait donc connaître l'existence d'une certaine TERENCIA PRIMA, femme-médecin, qui avait des esclaves, et qui avait affranchi l'une d'elles, portant aussi le nom de Terentia.

D'après M. Marvéjol, qui se base pour faire cette supposition sur l'orthographe du mot « Terencia » (au lieu de « Terentia ») et d'autres particularités grammaticales et orthographiques de cette inscription assez incorrecte, il ne s'agit plus ici d'un monument funéraire de l'antiquité proprement dite, mais presque du Moyen-âge (1).

TERENCIA PRIMA en conséquence a dû, à Rome probablement, vivre dans la dernière moitié du Ve siècle de notre ère.

(1) Communication écrite (1899).

C'était évidemment une femme médecin de condition libre. Mais était-ce une *ingénue*, c'est-à-dire une femme libre de naissance, ou une *affranchie ?*

Nous n'en savons rien, car le surnom de *Prima*, affecté d'ordinaire à la « première » fille d'une femme quelconque, se donnait tout aussi bien à une petite esclave qu'à une jeune patricienne (Marvéjol) ; et, d'autre part, les affranchies, non moins que les ingénues, pouvaient avoir des esclaves et les affranchir.

Remarques grammaticales sur l'Inscription.

a) *Niceni*, datif du nominatif *Nice* (νίκη,ης, victoire), dont le genitif est *Nicenis* : sorte de déclinaison populaire des noms de femme, empruntés au grec, et qui suivent en grec la première déclinaison, très fréquente dans les inscriptions de basse latinité (Marvéjol).

C'est l'interprétation que nous adoptons. Pourtant l'un de nos amis (1), professeur dans un lycée de Paris, nous a fait remarquer (sous réserve) que *Niceni* pourrait bien signifier aussi « femme de Nicenus », ou même, à la rigueur, « esclave de Nicenus ». Il croit plutôt que *Nicenus* est le nom du mari de *Terentia*. — On disait d'ailleurs : *Cæcillia Metelli* (Cæcilia, femme de Métellus) (Cicéron, *de Divin.* 1,46,104), et d'autre part : *Jucundus Domitiæ Bibuli* (*Jucundus*, esclave de *Domitia*, femme de *Domitius Bibulus*) [Orelli, *Inscript. lat. selectæ*, I, nº 2874]. On explique de même certaines

(1) Communication écrite (1899).

formes italiennes, par exemple les noms de famille en *i* : *Niccolo Niccoli* (*Niccolo*, fils de *Niccoli*) qui est devenu *Niccoli* tout court.

b) *Medicas* est le véritable génitif latin (1re déclinaison), qui fut de bonne heure détrôné dans la langue littéraire par la forme du locatif en - æ (il n'a guère subsisté que dans *Pater familias*) ; mais les inscriptions en révèlent quelques autres exemples dans les parlers locaux.

c) *Primaes*, autre forme de génitif. La désinence — *as* (*a* long) s'est prononcée par affaiblissement - *es* (*e* long), comme en grec ; et on a écrit - *aes*, orthographe usité même dans la meilleure latinité (par ex : *scaena*, *faenum*, pour *scena*, *fenum*, etc.). Les génitifs féminins en — *aes* ne sont pas rares en épigraphie.

d) *Terencia*, par un *c*, est spécialement à noter. Les latins prononçaient le second *t* de *Terentiæ*, comme nous prononçons le *t* de Pitié ; et, pour qu'on ait pu écrire ce mot par un *c*, il faut que le *t* près d'un *i* ait pris le son d'une sifflante : tel notre *t* dans « *portion* ». Or ce changement de prononciation ne s'est produit que très tard, au Moyen-Age (Marvéjol).

e) *Mussius* (probablement pour *Mucius*) et *Myssia* semblent indiquer un lapidaire inexpérimenté.

JULIA = ATIMETUS (d'Auximum).

Dans l'Italie centrale, à Osimo, ancien *Auximum* de Picenum (1), on a trouvé, sur le forum, une inscription, qui a fourni le nom de cette femme médecin.

Elle est ainsi conçue, d'après Gruter (2), que cite M[lle] Lipinska (3), et qui dit à son sujet, après Smetius :

« Auximi in Piceno, in foro. Ab Hegio Smetius. »

DEIS. MANIB.
IVLIAE. Q. L
SABINAE
MEDICAE
IVLIVS. ATIMETVS
CONIVGI
BENE MERENTI.

Rouyer avait déjà cité ce nom (p. 174).

INTERPRÉTATION, probable. — « *Deis manibus Juliæ (Quintæ), L. (ibertæ), Sabinæ, Medicæ, Julius Atimetus conjugi bene merenti.* »

TRADUCTION. — On peut traduire ainsi : « *Aux Dieux mânes de Julia Quinta, affranchie de Sabina, femme-médecin, à son épouse bien digne de reconnaissance, Julius Atimetus (a élevé ce monument)* ».

(1) Le Picenum est une ancienne contrée d'Italie, qui était située entre l'Adriatique et les Apennins.
(2) GRUTER. *Loc. cit.*, tome II, partie II, page 636, n° 1.
(3) *Prog. méd.*, page 278. — Thèse p. 76.

E. A. Huntley (1) a cité l'inscription suivante sans donner de source : « *Quintus Julius to hiswel descriving wife Julia, a sabine woman, a physician.* »

Très probablement, il s'agit de la même JULIA ; et l'écrivain anglais a dû mal copier l'inscription, qui lui a servi à faire cette citation et la mal interpréter. Il a écrit et admis en effet Q. J. = Quintus Julius.

En somme, il y a eu, en Italie, une JULIA QUINTA, affranchie d'une certaine Sabina, qui épousa un nommé Julius ATIMETUS, et qui exerça la médecine. C'était, très probablement, une affranchie.

C'est, pour l'instant, tout ce qu'on peut affirmer.

(1) E. A. HUNTLEY. *Loc. cit.*, page 8.

SCANTIA REDEMPTA (de Capoue).

Femme, qui fut « maîtresse ès-sciences médicales », dit M[lle] Lipinska (*antistis disciplina in medicina fuit*), quoique ce titre n'ait peut-être jamais existé à l'époque romaine !

Mariée, elle n'a vécu que 22 ans et 10 mois ; et c'est à Capoue qu'on a trouvé la table de marbre qui a fait connaître son existence.

Fille de FLAVIUS TARENTINUS et de SCANTIA REDEMPTA, qui lui érigèrent un monument, ce fut une jeune femme, « digne de toutes les louanges, une femme incomparable, dont la vie ne peut être assez louée, pleine de pudeur et de piété, pleine d'amour pour ses parents et son mari, d'une chasteté sans tache » (1), dit l'inscription complétée par Mazochi et Mommsen (2). Inscription sans doute un peu exagérée dans ses termes, suivant la coutume !

(1) Traduction de M[lle] Lipinska. *Prog. méd.*, p. 278. — Thèse, p. 276.

(2) MOMMSEN (Th.). *Inscriptiones Bruttiorum Lucaniæ, Campaniæ, Siciliæ, Sardiniæ Latinæ*. Berlin, 1883, page 329, N° 3980 (C. J. L., volume 10, p. I), et add., p. 976.

TEXTE. — En voici le texte même, tel qu'il a été publié par Mommsen (1).

SCANTIAE. REDEMPTAE. IN
COMPARABILISSIMAE. FEMINAE. QVE
IVS. DE. VITAE. DOCVMENTA. NON SVFFIC+
MEDIOCRITAS. *h*OMINVM. AT. CVMVLM. LAVDIS
PERVENIRE. FVIT. NAMQVE. IVVENIS. ISTA
OMNI. GENERE. LAVDIS. CONDIGNA. PRIMO. DEIFICAE
SANCTITATIS. PVDICITIAE. VALLATA. HONESTATE. MORUM
*or*NATA. PIAETAS. IN. PARENTIBVS. PROCLIVA. CASTITATE. INLVSTRIS.
*te*NACITATIS. MAGISTRA. ERCVNDIAE. ANTISTIS. DISCIPLIN*a*
MEDICINA. FVIT. ET. INNOCENTIAE. SINGVLARIS
*t*ALIS. FVIT. VT. ESSET. EXEMPLVM. MATRIMONI. FVIT. T*alis*
VT. CONTEMNERET. IVVENTVTEM. NAM. MARITVS. AM*avit*
COIVGEM. FAMILIAREM. SALVTIS. ET. VITAE. SVAE. NVT*ric*
HAEC. VIXIT. ANNIS. $\overline{\text{XXII}}$. MENSIB. $\overline{\text{X}}$
FL. TARENTINVS. ET. SCANTIA. REDEMPTA
PARENTES. FILIAE. DVLCISSIMAE
SIBIQVE. FECERVNT (2).

INTERPRÉTATION. — Voici l'interprétation qu'en

(1) L'inscription est précédée de ces mots, dans Mommsen : « 3980. *Capuæ ut videtur. Tabula e candido marmore larga palm* 3. *fere, lata fere 2* $\frac{\cdot}{\cdot}$, *elegantibus charateribus*, POSSEDUTA DA UN PASTICICCIERO, VI SONO I SEGNI DELLE RIGHÉ MAZOCHI. ». — Il s'agit donc d'une belle table de marbre, plus longue que large, écrite en caractères élégants.., etc.

(2) Les quelques lettres qui n'ont pu être lues sur le marbre, soit au début, soit à la fin des lignes 8, 9, 11, 12, 13 sont restituées en petites lettres. — Lignes 2-3, QUEIVS = *cujus*. — Ligne 9, ERCVNDIAE, erreur du lapicide pour VERECVNDIAE. — Lignes 9-10, *antistis disciplina medicina* pour *antistita disciplina medicinae*, « maîtresse femme dans l'art, ou dans la science, de la médecine », etc.

a donnée Mazochi (1), et que Mommsen a acceptée, en la complétant d'ailleurs.

« *Scantiæ Redemptæ, incomparabilissimæ feminæ, queius de vitæ documenta* [immo *documentis*] *non sufficit mediocritas hominum ad cumulum laudis pervenire. Fuit namque iuvenis ista omni genere laudis condigna: primo deificæ sanctitatis, pudicitiæ, vallata honestate morum* [*in*] *nata*; *pietas in parentibus procliva: castitate inlustris* [*t*]*enacitatis: magistra ver*[*e*]*cun diæ*: *antist* [*e*] *s disciplin* [*æ in*] *medicina fuit et* [*fortasse puella* Scr. pro *fuit et*] *innocentiæ singularis* [*t*]*alis fuit, ut esset exemplum: matrimoni fuit t*[*alis*] *ut contemneret iuventutem: nam maritus am* [*isit*] *coiugem familiarem salutis et vitæ suæ nut* [*ric* (*em*)]. *Hæc vixit annis XXII mensibus X Fl* (*avius*) *Tarentinus et Scantia Redempta, parentes filiæ dulcissimæ sibique fecerunt.*

Traduction. — M. Marvéjol a traduit, aussi fidèlement que possible, ce pathos de la façon suivante:

« A Scantia Redempta, femme tout à fait incompa-
« rable. Pour faire connaître sa vie, la banalité humaine
« ne saurait suffire : c'est au comble du panégyrique
« qu'il faut s'élever, car cette jeune femme a mérité
« toute sorte d'éloges. D'abord la divine et sainte vertu
« fut son rempart, la pureté des mœurs sa parure;
« pleine de piété filiale, naturellement portée à la chas-
« teté, remarquable par la solidité de ses affections,

(1) Mommsen dit : « *Alex. Symm. Mazochi de hoc titulo commentarium scribere aggressus est, quod reperitur in Cod. Pub. Neapolit., XIII*, B. 49. *Eius sunt supplementa supra proposita* ».

« parangon de modestie, elle fut une maîtresse femme
« dans l'art de la médecine. Et il y avait en elle une
« telle et si rare innocence qu'elle était un modèle ;
« mariée, elle en vint à mépriser la société de la jeu-
« nesse, et son mari l'aima, en effet, comme une vraie
« femme de foyer, qui lui insufflait le bonheur et la vie.
« Elle a vécu vingt-deux ans, dix mois. Ses père et
« mère, Flavius Tarentinus et Scantia Redempta, ont
« fait ce tombeau pour leur bien douce fille et pour eux-
« mêmes. »

Cette inscription est véritablement très curieuse, mais pleine d'incohérences, inutiles à relever (Marvéjol).

Il nous suffira d'ajouter ce qu'elle prouve : à savoir que Scantia Redempta a été mariée, mais que nous ignorons le nom de son époux.

SENTIA=MELIBŒUS (de Vérone).

A Vérone, on a relevé une inscription [Gruter (1), Rouyer (2), M[lle] Lipinska (3), Huntley (4), etc.], qui porte ces mots :

C. CORNELIVS.
MELIBOEVS. SIBI.
ET. SENTIAE ELIDI.
MEDICAI 66.
CONTVBERNALI.

Grüter dit à ce sujet : « Veronœ, in aede D. Liberæ. E. Sarayna et Panvinii ms. cod. »

INTERPRÉTATION. — *C(aius) Cornelius Melibœus, sibi, et Sentiæ, elidi, medicai..*, 66..., *contubernali* ».

TRADUCTION. — On peut traduire en français : « *Caius Cornelius Mœlibœus a élevé ce monument à lui-même et à Sentia, née en Elide* (5), *femme-médecin, sa compagne.* »

(1) GRUTER. *Loc. cit.*, t. I, partie II, page 636, n° 3.

(2) M[lle] LIPINSKA dit que cette inscription est donnée par MOMMSEN (*Loc. cit.*, t. 2, 1883, page 353, n° 3). — Cette citation nous a paru inexacte.

(3) ROUYER. *Loc. cit.*, p. 174.

(4) E. A. HUNTLEY. *The study and practice of med. by women.* Lewes, 1886, in 18°, page 7-8.

(5) L'Elide est, on le sait, une région du Péloponèse (Grèce).

Nous ne savons pas ce que signifient les chiffres 66.

Littéralement, on devrait traduire « *Contubernali* » par « maîtresse », ou au moins par ces mots : « *qui vit dans la même tente*, *qui vit de la même vie* ».

Miss E. A. Huntley a traduit, en anglais : « *Caïus Cornelius Mœlibœus to himself and to* SENTENTIA, *a female physician*, *his companion.* »

A remarquer d'ailleurs que l'inscription porte SENTIÆ et non pas SENTENTIÆ. Nous ne savons donc pas pourquoi miss Edith A. Huntley a traduit *Sentia* par *Sententia*. Pourquoi dit-elle aussi à propos de cette inscription : « *One inscription runs?* »

Pourquoi le mot RUNS (écriture *cursive*), alors que l'inscription est en *capitales* (au moins dans Gruter) ?

Il s'agit donc là d'une femme-médecin, SENTIA, *d'origine grecque* (d'Elide), qui eut pour mari un certain C. Cornelius MELIBŒUS.

Elle a dû vivre à une époque assez ancienne.

VENULEIA SOSIS (de Florence).

VENULEÏA est une femme médecin, dont l'inscription révélatrice a été découverte à la villa Strozzi à Florence, et publiée par Henzen et Rossi (1), et non pas par Gruter, comme l'a dit Mlle Lipinska (2).



VENVLEIA
Ɔ.L. SOSIS
MEDICA.

Gruter donne les renseignements suivants à ce sujet :

« 9617. Tabella columbarii. Florentiæ in villa Montughi Strozziorum *Strozza*, in eadem villa *Gori* 404 et adhuc servatur. In museo Magni ducis a. 1688 *Maruc* cum *Gori* 78, errore. »

« Descripsi Car. Strozza Florent. f. 72 (inde Gudius ms. 846,6, ed. 224,11); Andreini cod. Marucell. A, 189 (inde et ex ms. Strozziano Gori I. E. 1, 78, 222); Gori I. E. 1, 404, 209 de visu. »

INTERPRÉTATION. — « *Venuleia-Sosis*, *C(aiae) l(iberta)* (3), *medica.* »

(1) HENZEN et ROSSI. *Loc. cit*, II, page 1259, N° 9617 [et non Gruter, comme le dit, dans le *Progrès médical* et dans sa thèse, Mlle Lipinska].

(2) LIPINSKA. *Progr. méd.*, page 278. — Thèse, p. 77.

(3) Ɔ L. est le *sigle* déjà mentionné.

Traduction. — « *Venuleia Sosis* (1), *femme-médecin, affranchie d'une femme* ».

Nous avons cherché, en vain, et malgré des démarches patientes, à retrouver la trace de cette inscription à Florence et en Italie (2).

(1) Sosis pourrait être à la rigueur un nom d'homme.
(2) M. le Directeur du Musée archéologique de Florence nous a en effet écrit : « Je puis vous assurer que cette pierre ne se trouve pas actuellement dans notre Musée » (13 janvier 1900).



III. — Femmes médecins en Gaule.

HÉDONÉ (de Nimes).

[IIe Siècle].

Hédoné, esclave de Flavia, fut une *medica*, c'est-à-dire une femme-médecin, dont l'existence a été signalée, à Nîmes, par une table funéraire, qui porte l'inscription ci-dessous :

FLAVIAE
HEDONES
MEDICAE
EX. T.

Cette inscription a été relevée et publiée par Gruter (1), et signalée récemment (2) par Mlle Lipinska, après E. A. Huntley (3).

Interprétation. — Nous avons fait, à ce sujet, quelques recherches personnelles à Nîmes, grâce à l'amabilité de notre collègue et ami, M. le Dr Reboul (de Nîmes). Ce médecin distingué nous a transmis

(1) Gruter. *Loc. cit.*, tome I, partie II, page 635, 409. — Il dit : « *Nemansi. Missa a Scaligero.* »
(2) Lipinska. *Progr. méd.*, page 279. — Thèse, p. 78.
(3) C'est en effet la Flavia qu'avait citée déjà Miss. Ed. A. Huntley (*Loc. cit.*, page 7).

la lettre ci-dessous, très intéressante, de M. MARVÉJOL, l'archéologue le plus autorisé de Nîmes et de la région.

Nous donnons in extenso ce document curieux, très digne de figurer à cette place.

Nîmes, 4 juillet 1899.

Monsieur le Dr Reboul,

« L'inscription que vous me signalez, et qui figure au *Corpus Inscrip. latinarum*, t. XII, n° 3343, a été trouvée, en effet, à Nîmes. Il est vrai que, d'après les nouveaux éditeurs de *l'Histoire générale du Languedoc* (T. XV, p. 782, n° 570), Muratori l'aurait attribuée à Uzès ; mais c'est une erreur manifeste, Muratori ne parle pas de cette inscription ; et c'est à Nîmes que la placent tous ceux qui l'ont vue.

Seulement votre ami devra renoncer à en avoir un estampage ou une photographie, car on ne sait plus ce qu'elle est devenue depuis le XVIIe siècle. Les auteurs, qui l'ont reproduite depuis lors, n'ont fait que la copier dans Gruter, qui l'avait extraite lui-même d'un manuscrit de Scaliger. Malgré cela, il n'y a aucun doute possible sur le texte, dont l'authenticité est garantie par les leçons concordantes de Scaliger, d'un auteur anonyme du XVIe siècle, dont le manuscrit est à la Bibliothèque nationale (1) et de Jacques Sirmond. La variante EX TESTA, admise à la 4e ligne par quelques auteurs, est à rejeter ; elle n'est qu'une correction arbitraire dûe à Guiran, lequel n'a pas vu la pierre.

(1) Nous l'avons recherché en vain (*Note de l'auteur*)

A la .açon dont vous me demandez « s'il existe quelques données sur ces *Flaviae Hedones* dans les histoires locales », je crains que votre honorable collègue n'ait pas très bien saisi le sens de l'inscription (1), et qu'il ait pris pour un nominatif pluriel ce qui est en réalité un génitif singulier. Pardonnez à mon lourd pédantisme d'étaler ici tout l'appareil technique : texte, transcription, traduction, glose, etc.

(*Diis Manibus*) *Flaviæ Hedones, medicæ,*
ex t(estamento) (2),

« (*Aux Dieux mânes) de Flavia Hédoné, femme médecin, en vertu de son testament.* »

HEDONE, génit. *Hédones*, est la transcription latine littérale d'un mot grec ἡδονή-ῆς (suavité), dont on a fait un gracieux surnom de femme. Les Latins déclinaient ainsi à la grecque *Epitôme*, génitif *Epitomes* ; *musice-es*, etc. ; et les inscriptions de Nîmes fournissent des surnoms de femme, tels que *Thyche-es* (τύχη-ης, « fortune ») ; *Nice-es* (νίκη-ης, « victoire ») et bien d'autres analogues. Nous avons aussi à Nîmes (c. I. L., XII, 3570) une autre *Hédone*, et il s'en trouve un peu partout (3).

Quant à l'emploi du génitif pour le nom du défunt, avec omission de la formule *Diis Manibus*, il n'y a

(1) En écrivant au Dr Reboul, l'auteur n'avait fait, en effet, que copier les termes mêmes de l'inscription, sans faire la transformation du génitif en nominatif (*Note de l'auteur*).

(2) Ex. T ne doit pas être interprété ainsi [Ex. = *Extructa* ou *Extat ;* T = *tabula*] (*Note de l'auteur*).

(3) D'après l'un de nos amis, Tertullien donne ce nom à l'un des *Eons* de l'Hérésiarque Valentin (*Note de l'auteur*)

rien d'anormal ; et je pourrais vous en citer plusieurs exemples, à Nîmes et ailleurs. Il n'est pas interdit de supposer que le D. M. (*diis manibus*) existait primitivement et que les premiers transcripteurs ne l'ont pas vu, parce que le morceau de la pierre où il figurait avait été cassé; mais l'hypothèse n'est pas nécessaire. L'inscription, telle quelle, est régulière et, en tout état de cause, le génitif singulier est absolument certain : il s'agit d'une *medica*, et non de plusieurs.

Hédone est un nom servile, et, par conséquent, notre doctoresse avait commencé par être esclave. Affranchie ensuite par son patron ou sa patronne, un Flavius ou une Flavia, elle lui avait emprunté son nom de famille en y joignant, comme surnom, son propre nom d'esclave, le tout conformément aux lois et usages du monde romain.

Etait-elle *d'origine hellénique* ? C'est vraisemblable ; mais on ne saurait l'affirmer avec certitude, parce que les Romains aimaient à gréciser le nom de leurs esclaves quel que fut le pays d'origine.

Ayant peu ou point de famille, elle mourut, à ce qu'il semble, célibataire et pauvre; et, comme il n'y avait là aucun proche parent pour lui rendre les derniers devoirs, elle avait chargé elle-même du soin de sa modeste sépulture un exécuteur testamentaire quelconque, qui sans doute n'était même pas son héritier, puisqu'il n'a fait graver sur la pierre tumulaire ni son nom ni sa qualité.

Il est difficile, en l'absence du monument même, d'en déterminer l'*époque* avec une suffisante précision ; notons cependant quelques points de repère. Le nom de *Flavius* s'est répandu dans la Narbonnaise, ainsi que chez tous les peuples soumis à la domination romaine, par le

fait des empereurs de la première maison Flavienne, qui l'ont transmis à nombre de leurs sujets en leur concédant soit la liberté, soit le droit de cité. Le point, placé à la fin de la 4e ligne, contrairement aux règles de la bonne épigraphie, nous reporte à des temps postérieurs aux premiers Flaviens. La formule *Ex testamento* a cessé d'être inscrite dans les épitaphes, du moins à Nîmes, si je ne me trompe, bien avant Caracalla.

Toutes ces considérations, plus ou moins incertaines et fragiles, tendraient à ramener la date de notre inscription vers le MILIEU DU SECOND SIÈCLE.....

MARVÉJOL.

La lettre de M. Marvéjol est trop claire et trop documentée pour que nous nous permettions d'y ajouter la moindre réflexion. Nous ne pouvons que remercier l'auteur de l'avoir écrite, en réponse à notre demande d'informations.

METILIA DONATA (de Lyon).

METILIA DONATA est une femme-médecin, donton a retrouvé la trace à Lyon [Abbé Greppo (1); Alphonse de Boissieu (2); E. Poncet (3), etc.].

Exerça-t-elle à Lyon? Ce n'est pas démontré; et il est plus que probable que la pierre, portant l'inscription révélatrice, a été transportée à Lyon.

En tout cas, elle y a été trouvée, à Saint-Irénée, en 1825 (4), dans les murs latéraux du grand escalier de cette église.

En 1845, elle fut placée au palais Saint-Pierre, portique LII. Elle a 0,60 h. × 2m. 50 l. × 0,80 épaisseur. La hauteur des lettres (5) est de 0,10 cm.

La pierre est très belle, et les mots sont séparés par des hederæ cordiformes.

L'inscription de ce magnifique fragment, qui

(1) M. l'abbé GREPPO. *Revue du Lyonnais*, IX, 410.

(2) Alph. de BOISSIEU. *Inscriptions antiques de Lyon*. Lyon, 1846, f°, p. 454-456.

(3) PONCET (E.). *Documents pour l'histoire de la Médecine à Lyon*. Lyon, 1885, 4°, p. 7-8.

(4) *Archives historiques et statistiques du Rhône*. Tome I, page 470.

(5) L'A de « *Medica* » manque. Une partie du T de « *dedit* » fait défaut également.

rappelle une des plus belles époques de l'art (1), se présente sous cette forme :

METILIA·DONATA·MEDIC(A)
DE·SVA·PECVNIA·DEDI(T)
L · D · D · D.

Interprétation. — « *Metilia Donata, medica, de sua pecunia dedit. Locus datus decreto decurionum* ».

Traduction. — « *Metilia Donata, femme-médecin, a donné (ce monument), qu'elle a payé de ses propres deniers. L'emplacement a été donné par un décret des Décurions.* »

On ignore l'origine de la pierre, comme nous l'avons dit; et on ne connaît pas la fondation en question, faite par Metilia. « A l'époque de la décadence romaine, la grandeur et la beauté de ce bloc de choix l'avaient fait employer comme tombeau, dit M. Alphonse de Boissieu (2). Il a été creusé perpendiculairement à l'inscription ; ce qui a sauvé la partie de la légende qui nous reste. S'il était permis de croire que l'autre moitié ait reçu la même destination et que le commencement de la légende ait été traité avec le même respect, on pourrait espérer de rétablir quelque jour dans son

(1) *Musée Lapidaire*, arc. LI, n° 478.
(2) Alphonse de Boissieu. *Inscriptions antiques de Lyon.* Lyon, 1846, f°, p. 454-456.

intégrité le beau monument érigé par Metilia Donata ».

Nous avons demandé à M. Dissard, directeur général des Musées de la ville de Lyon, de nous faire photographier l'inscription ; il nous a répondu que cela ne lui était pas possible, étant donné que la pierre se trouve dans un endroit très mal éclairé et où le recul est insuffisant.

En tout cas, il existe une gravure de ce monument dans l'ouvrage d'Alphonse de Boissieu (1).

(1) Alphonse de BOISSIEU. *Loc. cit.*, p. 456.



IV. — Femmes médecins d'Espagne et de Portugal.

Julia SATURNINA=PHILIPPUS (de Portugal).

Julia Saturnina est une femme médecin, connue par une inscription trouvée sur une dalle funéraire, en 1608, à Mérida (Augusta-Emerita), en Portugal, et ainsi conçue d'après Hübner (1), qui l'a publiée le premier.

D. M. S.
IVLIAE SATVRNINAE
ANN XXXXV
VXORI INCOMPARABILI
MEDICAE. OPTIMAE
MVLIERI SANCTISSIMAE
CASSIVS PHILIPPVS
MARITVS OBMERITIS.
H.S.E.S.T.I.L

Cet auteur a accompagné cette publication des remarques suivantes :

« Reperta a. 1608, *en mi casa*, quæ fuit postea medici Cantos [Ponz] et sita est, *en la calle de*

(1) Hubner. *Inscript. Hispanæ latinæ.* Berlin, 1869, page 62, nº 497. — Lipinska. *Progr. méd.*, p. 279. — Thèse, p. 79.

Zamarrona, en el descubierto de ella (*Bayer*) cippus magnus marmoreus *Moreno* et *reliqui*. Intra domum vulgo de Porras *Alsinet*.

Moreno f. 53 (inde Martinus misit Maffeio 425,3); Velasquez ms. 13 et 25 (inde Viu 1,54) ; Alsinet f. 3 quem sequor in vo. dividendis ; Bayer f. 286 ; Cornide ms. Matrit. 18, 32 ; Ponz 8, 136 ; (inde Masden 6, 164, 828); Laborde 1, 126 tab. 189, 15 ; Fernandez y Perez p. 85, 4.

Ligne 2. SATVRNIAE Moreno, Ponz ; SATVRNI Vel., SATVRNIN III VI Bayer ; verum servavit Alsinet. 3 XXXV Ferd. y Perez. »

Traduction.— « *Aux Dieux manes de Julia Saturnina, âgée de 45 ans, à l'épouse incomparable, à la meilleure medica, à la femme la plus sainte, Cassius Philippus, son mari* (1), *pour ses mérites* ».

Cette femme est donc morte à l'âge de 45 ans. Elle avait épousé Cassius Philippus.

Il ne faut pas trop tenir compte des qualificatifs qui sont de rigueur en l'espèce : « *Medica* excellente, épouse incomparable, femme très sainte et très méritante »...

Ce sont là des hyperboles pardonnables, mais probablement des appréciations trop intéressées.

(1) A noter le mot « *maritus* », au lieu du terme « *Conjux* », employé dans la plupart des in criptions précédemment citées.

Julia QUINTIANA (d'Espagne).

C'est l'une des rares femmes-médecins, que l'on trouve décorée du titre de « *Clinica* ».

On la connaît, grâce à une première inscription découverte à Tarracone (Tarragone), publiée par Gruter (1), citée par Mlle Lipinska (2), et ayant trait à un monument élevé à cette femme par sa mère (ce qui semble montrer que la « *clinicienne* » mourut assez jeune).

D. M.
IVLIAE. QVI
NTIANAE
CLINICE. FIL
KARRISSIM
MATER
POSVIT ET
SIBI

TRADUCTION. — « *Aux Dieux manes de Julia Quintiana, clinicienne* [femme médecin], *sa fille chérie, sa mère fit élever ce monument, et pour elle-même* ».

(1) GRUTER. *Loc. cit.*, t. I, partie II, p. 635, n° 10.
(2) LIPINSKA. *Progr. méd.*, p. 279. — Thèse, p. 78.

Gruter a dit, d'abord, à propos de cette inscription :

« *Tarracone. Eadem est quæ legitur* DCLXXXX, 6 ».

Nous avons recherché alors dans cet auteur (1) cette seconde inscription, non rapportée par Mlle Lipinska; et voici le texte que nous avons trouvé :

« *Extra Tarraconem in lapide crucis S. Fructuosi.*

Eadem supra DCXXXV, 10, sed paulo aliter ibi exhibita. »

« *Grutero Schottus.* »

Cette inscription est la suivante :

D. M.
IVLIAE. QVINTIA
NAE. CL. LVCEI. F
KARISSIM. MAT
INFEL. ET. SIBI. F

Comme on le voit, elle diffère peu de la précédente. Le mot *Clinice* s'y trouve *répété,* mais en *abrégé* : « Cl » seulement, au lieu du mot entier (2).

Cette double trouvaille est réellement intéressante.

(1) GRUTER. *Loc. cit.*, Tome I. part. II, 690, n° 6.
(2) A moins que « CL. LVCEI » ne veuille dire « CLINICE ».

Quoique l'Espagne possédât alors des *Medicæ*, ainsi que le prouve un texte cité par Hübner (1), resterait à savoir si le mot « *Clinice* » n'est pas un peu spécial à une certaine époque. Ducange (t. II, p. 398) ne cite que deux exemples de son emploi.

(1) HUBNER. *Loc. cit.*, p. 580, n° 4314. — Il s'agit d'une longue inscription en vers, trouvée à Tarragone également, mais ne donnant pas de nom propre (Mlle Lipinska).

Nous en extrayons seulement les deux vers qui nous intéressent :

VSSERE ARDENTES INTVS MEA VISCERA MORBI
VINCERE QVOS MEDICAE NON POTVERE MANS...

Hübner les a transcrits ainsi :

Ussere ardentes intus mea viscera morbi,
Vincere quos medicæ non potuere manus.

Mlle Lipinska les a traduits par cette phrase qui fausse légèrement le sens, en faisant croire à l'incapacité habituelle de la *Medica* : « *Les maladies brûlantes ont brûlé mes viscères et les mains de la Medica n'ont pas pu les vaincre* ».

Nous préférerions la traduction suivante de l'un de nos amis : « *J'ai ressenti à l'intérieur, dans mes entrailles, les feux brûlants de maladies, que les mains de la Medica n'ont pu vaincre.* » — La science de la *medica*, sans doute, a été ici impuissante ; mais elle avait évidemment une certaine réputation d'habileté, puisque la malade laisse entendre, avec une nuance d'étonnement marquée par la construction, qu'elle avait dû vaincre bien d'autres maladies.



V. — Femmes médecins de Byzance.

NICÉRATE (de Byzance).

[Ve Siècle].

Femme-médecin, ayant vécu à Constantinople (Byzance), sous l'empereur Arcadius, vers l'an 400.

Elle se fit *chrétienne* et brilla par ses vertus ; elle a été canonisée.

Sainte Nicérate, au dire de Bzovius, jésuite polonais, qui s'appelait en réalité Abraham Bzowski (1), fut très versée dans les sciences médicales.

Il est probable que c'est elle qui guérit Saint Jean Chrysostôme de la *maladie d'estomac* dont il se plaignait. Ce savant parle en effet d'elle dans la quatrième lettre à Olympiade (2).

(1) *Nomenclatura Sanctorum professionne medicorum.* Rome, 1621, p. 40. — 1623, in-12, col. Agripp., page 38.
(2) *Romæ martyr.* Szomen, livre 8, ch. 23.—Niceph. Livre 13, chapitre 25.



VI. — Femmes médecins en Syrie.

LA MÈRE DE JOSEPH.

Dans la brochure de Miss Edith A. Huntley (1), nous avons remarqué la phrase suivante, répétée textuellement d'ailleurs par Mary Scharlieb (2).

« Josephus tells us about » one Joseph, the son of a *female physician* », who was an important personage in his time ; and this not only proves the recognition of female medical practice in Syria, but suggests that it carried a good social position. »

Autrement dit, il y aurait eu, en Syrie, une femme médecin d'un certain renom, qui aurait eu un fils, du nom de Joseph....

Malheureusement, nous n'avons pas pu découvrir la source de la citation de Miss Huntley, ni poursuivre des recherches dans cette voie, quoique nous nous soyons adressé à cet auteur même.

(1) E. A. Huntley. *Loc. cit.*, p. 8.
(2) M. Scharlieb. *Women in the medical profession.* Tiré à part *Trans. Women Inst.*, 1898, n° 2, brochure in-16, p. 5.



*
* *

On remarquera, non sans étonnement, la lacune qu'à la fin de ce chapitre nous n'avons pu combler.

Du ve au xe siècle, en effet, c'est-à-dire au début du Moyen-Age, aucun nom n'est possible à citer, malgré les consciencieuses recherches de Mlle Lipinska, et les nôtres.

Le temps nous a jusqu'ici manqué pour nous livrer à des fouilles personnelles assez prolongées pour pouvoir dire que les chercheurs à venir n'ont aucune chance d'être plus heureux que nous. Nous sommes même convaincu du contraire; mais, pour arriver à un tel résultat, c'est surtout vers la terre d'Afrique et vers l'Orient, et en particulier vers Constantinople, qu'il faudrait diriger ses efforts.

Si nous réunissons ici les mots d'Afrique et d'Orient, c'est à dessein. On sait aujourd'hui, en effet, comme y a insisté M. Delpeuch, dans un beau livre récent (1), que la médecine du Moyen Age, à commencer par celle de l'Ecole de Salerne, dans laquelle

(1) Delpeuch (A.). *La Goutte et le Rhumatisme*, Paris, 1900, Préface, p. IX.

nous allons pénétrer au chapitre suivant, a pour origine un groupe de médecins, qui, vers le v[e] siècle, habitèrent tous le Nord de l'Afrique, ainsi que le démontrent les célèbres publications de V. Rose.

Nous ne surprendrons d'ailleurs personne en disant que, de ces deux côtés et dans ces lointaines contrées (1), la tâche est malaisée pour nous, et qu'il faudra même bien des années encore avant qu'on puisse songer à l'entreprendre.

On nous pardonnera donc de laisser à l'avenir et à d'autres le soin d'ébaucher ce chapitre intermédiaire.

(1) On a conservé le nom d'une femme *arabe*, qui jadis a été très versée dans l'art médical, et qu'on connaît surtout par l'invention d'un collyre pour les maladies des yeux.
Elle se nomme **Fakis** et est citée par Avicenne (*Canon.*, l. V, sum. II, tract. 2, t. 2, p. 320, Venetiis, 1618, in-f°).
On sait qu'Avicenne vécut, à la fin du x[e] siècle [980-1036], à la cour de Perse.



CHAPITRE III.

Époque Salernitaine.

[Xe-XIIIe *Siècle après Jésus-Christ*].

SOMMAIRE. — STEPHANIA = CRESCENTIUS. — TROTULA = PLATEARIUS. — R. GUARNA. — MERCURIADE. — JOHANNA. — JACOBINA. — GHILIETTA. — B. DI CANDIA. — F. MATHIEU DE ROMANA.

STEPHANIA = CRESCENTIUS (de Rome).

[Xe Siècle].

STEPHANIA, femme-médecin de l'Ecole de Salerne, fut l'épouse d'un patricien romain, CRESCENTIUS ou CENTIUS, fils de Théodora la Jeune, tige de la famille des Cenci (1).

Ce Crescentius ou Centius eut une vie fort agitée. Après avoir entrepris de faire secouer à l'Italie le joug de l'Allemagne et des Papes, il chassa Grégoire V de Rome, établit la République, se fit nommer consul, et, pendant 18 ans, administra la ville avec fermeté.

(1) R. [Art. *Crescentius* ou *Centius*]. *Dict. gén. de Biogr., d'His.*, etc., de DÉZOBRY et BACHELET. Paris, 1876, t. I, p. 705.

En 998, Othon III marcha sur Rome, pour rétablir Grégoire V, son parent, assiégea sans succès le château St-Ange, où Crescentius s'était retranché et se défendait avec courage. Othon lui ayant proposé une capitulation honorable, cet énergique romain eut confiance dans la parole de l'empereur allemand et sortit du château ; il fut aussitôt arrêté. Puis on lui coupa la tête (998).

Sa femme STEPHANIA fut abandonnée à la brutalité des soldats.

En 1001, Stephania ayant appris qu'Othon était malade, s'offrit pour le soigner. Elle réussit à s'approcher de lui. Grâce à sa beauté, elle en fit la conquête et devint sa maîtresse, en même temps que son médecin. Elle en profita pour lui verser un poison, qui le fit mourir lentement dans d'atroces souffrances. Elle se vengea ainsi de toutes les horreurs que son mari et elle avaient jadis subies.

Stephania, d'après Landolphe, aurait été très habile dans l'art de guérir (1).

(1) *Indépendance médicale*, 1896, page 32. — HOUSSAY. *Les medische Salernitaines* ; in *Gaz. médicale du Centre*, 1899, V, mai, n° 5, page 71. — BÉCAVIN. *L'Ecole de Salerne*, etc. Thèse, pages 56-57.



TROTULA DE RUGGIERO = PLATEARIUS (de Salerne).
[XI[e] Siècle].

[Portrait fantaisiste (D'après Delacoux)].

LES FEMMES MÉDECINS DU MOYEN AGE.

TROTULA DE RUGGIERO=PLATEARIUS (de Salerne).

[XIe Siècle : 1050].

Pour quelques-uns, et en particulier pour Delacoux, qui n'a pas hésité à publier (1) le portrait tout à fait fantaisiste que nous reproduisons ci-contre à titre de curiosité (2), TROTULA n'aurait jamais été qu'une sage-femme. Pour les auteurs modernes, elle est, au contraire, une véritable femme médecin, et l'un des plus purs représentants de l'Ecole de Salerne.

D'après ces derniers, TROTA, TROCTA, TROTTOLA, ou TROTULA, est, au dire de Tiraquello, née à Salerne et issue de la noble famille DE RUGGERIO (Roger), bien connue dans cette ville. D'après Bac-

(1) DELACOUX. *Loc. cit.*, pages 133-135, et 153.

(2) Ce portrait est signé A. FOUCAUD et daté de 1833. On ignore où le dessinateur a trouvé un modèle (A. Cordes); probablement dans son imagination, ajouterons-nous sans plus de commentaires.

Voir, à ce propos l'*Interméd. des Cherch. et des Curieux*, Paris, 1899, XL, 96 et 313 ; et 1900, 22 mai, p. 877. On avait demandé, en effet, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (1899, p. 96 et 313) si quelqu'un connaissait un portrait de Trotula, et un lecteur avait répondu qu'il ne pouvait y en avoir, puisqu'il s'agissait d'une personne ayant vécu au XIe siècle (On ne possède, en effet, aucun portrait authentique de ce temps). Et pour-

cius (1), Fabricius, et Mazza, elle dut y vivre au XIe siècle, car elle ne cite dans ses ouvrages aucun auteur arabe.



Jean PLATEARIUS, époux probable de TROTULA (2).

D'après de Renzi, elle a été la femme de Jean PLATEARIUS, ancêtre apprécié de toute une souche de médecins célèbres, qui illustrèrent l'Ecole de Salerne pendant deux siècles, et dont l'un particulièrement fut un des *Quatre-Maîtres*, connus par la suture intestinale de ce nom.

Elle aurait été par suite la mère de Jean Pla-

tant il y en avait un dans Delacoux ! — Nous avouons que cette trouvaille, qui nous est personnelle, nous a assez surpris ; mais il y a des historiens qui aiment à plaisanter, et veulent plaire à tout prix !

L'*Intermédiaire des Cherc. et des Cur.* a fait d'ailleurs, à ce propos, une rectification tardive (1900, 22 mai, p. 877) postérieure, au demeurant, à notre découverte et à la publication de la notice ci-dessus avec le dit portrait. [BAUDOUIN (M.). *Les femmes chirurgiens de l'Ecole de Salerne*; in *Archives provinciales de Chirurgie*, 1900, 1er mars, 202-205, 1 portr.].

(1) *De nobilitate.*

(2) Ce petit portrait, très fantaisiste aussi d'ailleurs, est extrait du frontispice de la *Practica Jo. Serapionis* (Jacques Myt, Lyon, 1525), qui renferme le *Circa instans* de Jean Platearius.

La même vignette orne d'autres ouvrages sortis des mêmes presses; mais alors Jean Platearius devient... Hippocrate ! (DELPEUCH. *La goutte et le rhumatisme*, Paris, 1900, pl. V, p. 288).

tearius II et de Mathieu, qui a cité d'ailleurs sa mère comme étant une femme médecin célèbre.

Cette femme, de grande science, « matrone très savante », écrit un moine d'Utica, Ordéric Vital (1), dès 1141, vivait, d'après Rodolphe Mala Corona, vers l'an 1059, c'est-à-dire probablement à l'époque du dernier prince lombard, et avant l'arrivée de Constantin l'Africain en Italie.

Un manuscrit de Breslau (*De ægritudinum curatione*, contenant plusieurs fragments des œuvres de Trotula et portant sa signature) et un livre (*De passionibus mulierum*, dont on connaît quatre éditions au moins, mais qui n'a été publié que plus tard par un compilateur inconnu) ont permis de reconstituer à peu près la biographie de cette femme illustre, biographie étudiée avec soin par le savant Renzi (de Naples) (2), puis par Louis Choulant (3), M[lle] Lipinska (4), Rebière (5), etc.

(1) ORDERICI VITALIS UTICENSIS MONACHI. *Eccles. Histor. libri tres, ex Histor. Normannor. Script.* Ed. Duchesne, p. 477.

(2) RENZI. *Storia della Scuola di Salerno.* Naples.

(3) CHOULANT. *Histor. Literr. Jahrb.*, p. 3.

(4) LIPINSKA. *Les femmes médecins salernitaines. France médicale*, Paris, 1899, 24 fevr., n° 8, 122-126. — Thèse, p. 86-98.

(5) REBIÈRE. *Loc. cit.*, pages 277-278.

Elle aurait composé, d'après Mazza (1), d'autres ouvrages : *De Feris* entre autres ; et, d'après della Chiesa (2) : *de Compositione medicamentorum.*

Ce qui montre bien la grande renommée qu'avait acquise cette femme-médecin, c'est qu'en France, dès le XIIIe siècle, elle était connue des écrivains et des poètes de cette époque. Rutebœuf a mis son nom dans la bouche d'un de ses personnages, un herboriste (3). C'est donc bien à tort qu'on a discuté son existence.

« Gessner, Gaspard Wolfius, et Israël Spachius, dit Delacoux, ont attribué le livre : *De mulierum passionibus, ante, in et post partum*, à Eros, médecin de Salerne qui avait vécu au commencement du XIe siècle ». Mais Delacoux lui-même n'est pas de cet avis. Ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisque, dès 1772, Gruner avait écrit un mémoire pour montrer que ni Eros (médecin de Julie et affranchi d'Auguste), ni Trotula, n'en étaient l'auteur, mais bien un médecin Salernitain (4) !

Comme l'a répété Hahn, il est certain que les

(1) MAZZA. *Historia rei Salernit.*

(2) DELLA CHIESA. *Teatro delle donne letterate.* Mondovi, 1620 (voir p. 289).

(3) A. MÉRAY. *La vie au temps des Cours d'Amour.* Paris, 1876 (voir p. 322).

(4) GRUNER. *Neque Eros, neque Trotula, sed medicus salernitanus auctor est libri qui de morbis transcribitur.* Iéna, thèse, 1772.

livres en question sont bien du *onzième siècle* (citation de médecins postérieurs au temps d'Auguste, d'un médecin de France, de dames médecins de Salerne, etc.). On n'y trouve d'ailleurs rien qui sent la superstition ou la futilité. Partout, dit Hahn (1), se révèle un praticien expérimenté, et non point une « matrone », comme l'a dit Baccius.

Hergott a, d'après Witkowski (2), revendiqué pour cette femme la priorité de la *Périnéorraphie.*

En tout cas, grâce à de Renzi, on peut ajouter aujourd'hui, avec Daremberg (3), que la personnalité de Trotula n'appartient plus à la légende.

Toutes les pages sorties de sa main respirent le galénisme le plus irréprochable. Et on sait qu'elle ne s'occupait pas seulement des maladies des femmes, mais encore de toutes les autres branches de l'art de guérir.

(1) HAHN. [Art. *Trotula de Ruggiero*].*Dict. encycl. des Sc. méd.*, Paris, 3 s., tome II, pages 296-298.—Voir aussi : BÉCAVIN. *L'Ecole de Salerne*, p. 48.

(2) WITKOWSKI (*Loc. cit.*, p. 4) cite le passage d'Hergott, sans indiquer sa source. — C'est peut-être dans SIEBOLD (Ed. de) [*Vers. einer Gesch. d. Gebürtshülfe*, Berl., 1839, t. I, p. 314] qu'Hergott a puisé ce renseignement.

(3) DAREMBERG. *La Médecine*, histoire et doctrine, p. 139-141.

REBECCA GUARNA (de Salerne).

[XIIe-XIIIe Siècle].

Femme médecin de Salerne, ayant vécu au XIIe ou au XIIIe siècle, appartenant à l'une des premières familles de cette ville, ayant donné à l'Italie un homme célèbre, qui vivait vers 1154, Romuald.

Ce dernier fut, à la fois, médecin, *historien*, et *prêtre* (archevêque), et était allié aux rois normands.

Landau (1) a considéré à tort cette femme comme une juive. On cite d'elle (Mazza) au moins trois ouvrages, qui d'ailleurs sont inconnus aujourd'hui.

Suivant la mode du temps, ils étaient écrits en vers latins. En voici les titres : *De Urinis; De Febribus; De Embryone* (2).

C'est l'une des femmes écrivains les plus connues de l'Ecole de Salerne, avec Trotula.

(1) LANDAU. *Geschischte der Jüdischen Aerzte*, p. 30.
(2) MAZZA. *Loc. cit.*

MERCURIADE (de Salerne).

Femme médecin de l'Ecole de Salerne, d'après Mazza (1).

On n'a aucun détail touchant sa biographie; mais elle paraît s'être occupée à la fois de médecine et de chirurgie.

On lui attribue quatre ouvrages :

De febre pestilente;
De curatione vulnerum ;
De crisibus ;
De unguentis.

Tous ces livres sont d'ailleurs perdus.

(1) MAZZA. *Urbis Salernitæ historia.*

JOHANNA (de Posen).

[*Medica*, XIIIe Siècle].

Nous ne connaissons que de nom une femme-médecin, qui vivait à Posen, en Posnanie, en 1278, et qui s'appelait JOHANNA.

Elle est citée par Mlle Lipinska (1).

Nous ignorons si elle a eu des relations, à un moment quelconque de sa vie, avec l'Ecole de Salerne.

(1) LIPINSKA. *Les femmes médecins au Moyen Age. Fronde*, Paris, 1899, 20 février, n° 439.

GHILIETTA (de Piémont).

[*Medica*, XIII[e] Siècle].

Medica italienne, connue seulement par une citation de Chiappelli (1), dans le Statut de Pinerolo, et dont l'existence a été découverte par M[lle] Lipinska (2).

Ghilietta vécut en Piémont, vers 1220.

(1) Chiappelli (A.). *La Medicina in Italia negli ultimi tre secoli* (p. 13). — Cité par Malacarne [*Memorie dei medici piemontesi*, p. 21].
(2) Lipinska. Thèse, *Loc. cit.*, p. 148.

JACOBINA (de Bologne).

[*Medica*, XIIIe Siècle].

JACOBINA, fille de Bartholomée, est connue par un document de Bologne, qui date de 1304. Elle est désignée par le terme *Medica*, dans la phrase suivante : « *Jacobina, filia quondam Bartholomei medica* », extraite par Mlle Lipinska du livre de Sarti sur les professeurs de l'Université de Bologne (1).

(1) SARTI. *De claris archigymnasei Boloniensis professoribus*. — Bol., Edit. de 1888-96, part. I, 522. [D'après Lipinska, Thèse, p. 150].

FRANÇOISE = MATHIEU DE ROMANA. (de Salerne).

[*Chirurgienne*, XIV[e] Siècle].

Femme médecin de l'Ecole de Salerne, qui était l'épouse de Mathieu de Romana (de Salerne).

Après avoir passé un examen devant une commission de médecins et de chirurgiens (elle avait déjà reçu un certificat public de l'Ecole de Salerne, qui constatait qu'elle possédait des connaissances solides en chirurgie), elle obtint, le 10 septembre 1321, du duc de Calabre Charles, la permission doctorale de la chirurgie (1).

(1) *Archives Royales Napolitaines. Reg.* 1321-1322. Lettre A, n° 240, feuille 255. [Cité par Renzi. *Coll. Salern.*, III, page 338].

BÉATRICE GHERARDO DI CANDIA
(de Venise).

[*Pratic.*, XIII[e]-XIV[e] Siècle].

Béatrice était veuve de Gherardo di Candia.

Elle fut célèbre, à la fin du XIII[e] siècle, à Venise, et au début du XIV[e] siècle, assure Cecchetti (1), au dire de M[lle] Lipinska.

On la consultait beaucoup; et elle aurait rendu de grands services au point de vue médical.

(1) Cecchetti. *La vita dei Veneziani nel 1300. Arch. Ven.*, fasc. L, p. 370. [D'après M[lle] Lipinska].



CHAPITRE IV.

Moyen-Age et Temps Modernes

[*XIII*e-*XIX*e *Siècle*].

SOMMAIRE. — Femmes médecins célèbres de la fin du Moyen Age et des Temps modernes. — Ecoles italienne et allemande.

I. — FEMMES MÉDECINS DU XIIIe SIÈCLE.

Les Mirgesses ou Empiriques de Paris.
[Fin du XIIIe Siècle].

A. Franklin (1) a cité, d'après H. Géraud (2), un certain nombre de femmes, qui, à la fin du XIIIe Siècle (1292) et au début du XIVe, pratiquaient la médecine, à Paris, d'une façon illégale, c'est-à-dire sans avoir fait d'études et sans aucun diplôme.

Voici les quelques noms qui ne sont pas perdus pour l'histoire, grâce à Géraud :

1° **Isabel**, qui habitait rue de Frépillon.

2° **Isabiau**, de la paroisse Sainte-Opportune.

3° **Haoys**, de la « vile Saint-Lorenz ».

(1) FRANKLIN (A.). *La vie privée d'autrefois : Les Médecins*, t. III. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1892, in-18, p. 5 et p. 10.

(2) GÉRAUD (H.). *Paris sous Philippe-le-Bel*. 1837, in-4°, 524.

4° **Heloys** (dame), rue des Gardins (aujourd'hui rue des Jardins-St-Paul).

5° **Marie** (dame), rue de « Lourcinnes » (rue de Lourcine d'abord, puis rue Broca aujourd'hui).

6° **Phelippe**, rue Gervèse-Loharenc (ancienne rue Gervais-Laurent, disparue par la construction du Tribunal de Commerce, dans la Cité).

7° **Richeut**, au « Cymetière Sainct-Jehan ».

8° **Sarre**, à l'Atacherie (rue de la Tacherie). Fille du sieur Vivant, mère de Florion, et d'origine *juive*.

Il est probable qu'on découvrira plus tard d'autres noms, qui permettront d'allonger cette liste, déjà très digne d'intérêt pour la fin du XIII[e] siècle.

*
* *

Au début du XIV[e] siècle, on peut citer, avec M[lle] Lipinska (1), les autres noms suivants, qui ont trait à des femmes excommuniées par le prieur de Sainte Geneviève :

1° **Florion**, fille de la précédente M[me] Sarre [*Taille de* 1292, p. 179].

2° **Clarisse de Rotomago** (1312).

3° **Jeanne Converse** (1322).

4° **Cambrière Clarisse** (1322).

5° **Laurence Gaillou** (1327).

(1) LIPINSKA. *Loc. cit.*, Thèse, p. 119. [D'après le *Chartul.*, Paris, II, 149-153 ; 285].

6° Clarisse (1331), différente de la précédente Clarisse de Rotomago (1).

Ces *Mirgesses* (Géraud), ou *Miresses*, ne furent certainement que des *guérisseuses*, au même titre que les nombreux charlatans (*mires*), qui pullulaient dès cette époque à Paris.

Si l'on veut toutefois un qualificatif moins énergique, on peut les considérer comme de simples « Praticiennes » ou « Empiriques », comme d'ailleurs la plupart des femmes, dont les noms vont suivre, pour le XIV[e] et le XV[e] Siècle.

(1) On remarquera que dans cette énumération de six femmes excommuniées par le Prieur de Ste Geneviève, ayant juridiction pour toutes les personnes de religion, probablement pour exercice illégal de la médecine, il y a trois femmes qui semblent avoir pour prénom « Clarisse ». De plus, l'une de ces « Clarisse » n'a pas de nom de famille, et une autre se serait appelée « Cambrière » ! Enfin, l'une de ces femmes aurait pour nom de famille : « Converse ».
Peut-être le terme de « Clarisse » ne désigne-t-il ici qu'une Communauté religieuse ; car, au XIII[e] et au XIV[e] Siècles, il y avait en France des sœurs dites *Clarisses*, du nom de la fondatrice de cet ordre religieux (Ste-Claire d'Assise, 1212), ordre pauvre, charitable, et à l'occasion hospitalier.
Clarisse de Rotomago n'a trait sans doute qu'à une Clarisse de Rouen ? « Jeanne Converse » est probablement aussi une « Jeanne » quelconque, sœur converse d'un ordre quelconque, peut-être des Clarisses. Les converses sont des religieuses d'un degré inférieur, chargées des offices confinant à la domesticité. En ce qui concerne « Cambrière Clarisse », il s'agit peut-être aussi d'une sœur Clarisse quelconque, faisant fonction de « chambrière » (d'où Cambrière) (*camera*, camériste, camérière) ; mais cette interprétation est plus risquée.
Ces remarques nous ont paru nécessaires à formuler dès maintenant, en attendant que des recherches, actuellement poursuivies, nous renseignent d'une façon certaine à ce sujet.

II. — Femmes médecins du XIVe Siècle.

A. — Nord de l'Europe.

CATHERINE (de Cracovie).

[*Médecienne*, XIVe Siècle].

D'après le docteur Swiezawski, auteur d'un travail sur les *Médecins, en Pologne, au temps de Casimir-le-Grand,* cité par Mlle Lipinska, Cracovie posséda, en 1371, une femme-médecin.

En effet, dans les actes de Cracovie, cette annéelà, on lit : « L'échanson (pincerna) de Catherine la médecienne (Catharinae medicae) fut chassé de la ville pour coups et blessures. »

Ce qui semble bien prouver l'existence d'une certaine Catherine, exercant la médecine en Pologne, au XIVe Siècle.

HANS DER WOLFF (de Francfort).

[*Pratic.*, XIV[e] Siècle].

La fille d'un médecin, nommé HANS DER WOLFF, chirurgien à Francfort-sur-le-Mein, de 1381 à 1393, aurait exercé, après la mort de son père, l'art de guérir.

Les archives de la Ville mentionnent, en effet, d'après Kriegk (cité par M[lle] Lipinska) qu'elle aurait reçu des honoraires en 1394, pour avoir guéri des soldats blessés au service de la Cité.

HEBEL (de Francfort).

[*Médecienne*, XIVe Siècle].

Hebel est une médecienne, citée dans le *Livre des Saints* en 1397, feuille 30, d'après Kriegk (Mlle Lipinska).

Elle habitait Francfort-sur-le-Mein.



B. — Italie.

ABELLA (de Salerne?).

[*Medica*, XIV[e] Siècle].

Abella est une femme médecin de l'Ecole de Salerne, citée par Mazza (1), Castelamala (2) et Toppi.

L'histoire de sa vie est totalement inconnue. Elle aurait vécu un peu avant Costanza Calenda.

Elle aurait écrit deux ouvrages en vers: *De atrabile; De natura seminis humani.*

Il est curieux de noter ce dernier sujet, qui, de prime abord, paraît un peu extraordinaire, étant donné que l'auteur est une femme; mais on se rappellera que les femmes médecins de Salerne ne dédaignaient pas de traiter les pustules de la verge. [J. Platearius. *Pract. brevis* (maladies de la verge), p. 525].

(1) Mazza. *Rerum Salern. Hist. ex Græc. Thes.*, t. IV, p. IV.
(2) Castelamala. *Amor della patria.*

ADELMOTA MALTRAVERSA=CARRARA (de Padoue).

[*Pratic.*, XIV.e Siècle].

ADELMOTA MALTRAVERSA, femme de Jacques CARRARA, premier prince de la ville de Padoue, se serait distinguée en médecine, au XIVe siècle, de 1318 à 1324.

Fille du comte de Castelnuovo, elle est connue par une citation de Rhodius, savant danois, qui vécut à Padoue au XVIIe siècle.

Cet auteur dit de cette femme dans ses Commentaires sur Scribonius Largus (1) :

« *Consultandi prudentia medendique arte Patavii rariore exemplo eminuit.* »

On n'en sait pas davantage.

(1) [RHODIUS]. *Scribonii Largi compositiones medicæ recensuit Rhodius.* Padoue, 1655, p. 194 (note 122) [D'après Mlle Lipinska].

LEONETTA DE GORZANO (de Saluces et Turin).

[*Medica*, XIVe Siècle].

LEONETTA fut la femme de Jean de Gorzano.

Elle aurait porté, d'abord à Saluces, puis à Turin, le titre de *Medica* (1).

(1) MALACARNE. *Loc. cit.*, p. 120 [D'après Chiappelli et Lipinska (p. 148)].

THOMASIA DE MATTEO (de Castro Isiæ).

[*Chirurgienne*, XIVe Siècle].

Le nom de cette femme nous est connu par un diplôme, lui permettant l'exercice de la chirurgie, trouvé aux Archives de Naples par Renzi, au milieu de documents appartenant au XIVe siècle, et par la citation de Mlle Lipinska.

MARIA INCARNATA (de Naples).

[*Chirurgienne,* XIVe Siècle].

Il en est de même pour MARIA INCARNATA, de Naples, citée par Renzi.

Cet auteur dit qu'on lui donna le *privilegium chirurgiæ medicandis vulneribus et apostematibus in quibus inventa est expers et sufficiens.*

(1) RENZI. *Storia della medicina in Italia.* T. II, p. 438 [Lipinska].

JACOPE [JACOB (?)] (de Florence).

[*Medica*, Fin du XIVe Siècle].

Un Codex du XVe Siècle, découvert à la Bibliothèque Magliobecchi, de Florence, par G. Targioni-Tozzetti, au dire de Mlle Lipinska, mentionne une dame Jacope [Jacob ?], médecienne, qui exerçait la médecine à Florence « au moment de l'épidémie de peste de 74 », c'est-à-dire sans doute vers 1374 (1).

Le texte est, en effet, le suivant : « *A malori per far maturave assai uso la medica madonna Iacopa che medicava d'impiastri nell tempo della mortalità del 74.* »

Probablement, c'était aussi une femme juive.

(1) On sait que la peste de Florence apparut en 1348.

ANTONIA DANIELLO (de Florence).

[*Medica*, Fin du XIVe Siècle].

Cette *medica* a eu son nom conservé, grâce au naturaliste italien G. Targioni-Tozzetti (1).

Elle a exercé la médecine à Florence, avec l'autorisation des autorités. Comme l'a rapporté Mlle Lipinska, on lit, en effet, au registre des matricules de l'art médical, de 1386 à 1408, pour cette ville : « Maestra Antonia del maestro Daniello ebrea medicha. »

Cette ANTONIA fut donc la femme de Maître DANIELLO. Elle était juive.

(1) G. TARGIONI-TOZZETTI. *Notizie sulla storia delle scienze fisiche in Toscana*. Florence, 1852, p. 155 [D'après Mlle Lipinska].



C. — France.

SARAH ABRAHAM (de Saint-Gilles).

[*Pratic.*, XIVe Siècle].

L'existence de cette femme, qui s'occupa de médecine, a été signalée par M. le Dr Barthélémy (1), puis par Mlle Lipinska (2) ; et le document, qui l'a fait connaître, se trouve aux archives nationales de Marseille (Collection Montreuil).

Cette femme, *juive* aussi, épouse d'Abraham (de St-Gilles), prit en effet le 28 août 1326 comme élève un sieur Salvet, son coreligionnaire. Elle se chargeait de lui apprendre la « médecine et la physiologie » en sept mois, à condition que l'élève la remplaçât comme praticienne, le cas échéant !

Comme l'a fait remarquer M. Barthélémy, Salvet ne devait pas être d'ailleurs un étudiant novice, mais plutôt une sorte d'assistant.

(1) Barthélemy. *Les Médecins à Marseille avant et pendant le Moyen-Age*, p. 31.
(2) Lipinska. Thèse, 1900, *loc. cit.*, p. 116-117.

JACOBE FÉLICIE (de Paris).

[*Pratic.*, XIVe Siècle]

Mlle Lipinska (1) nous a fait connaître une femme médecin *parisienne*, du XIVe Siècle, dame Jacobe Félicie ; et l'épisode le plus curieux de sa vie est un procès, qui est resté célèbre. Toutes les pièces qui s'y rapportent ont été conservées dans les Archives, et, grâce aux soins de Deniffe, tout le monde peut les lire dans le chartulaire.

« Jacobe Félicie était noble, comme le certifie l'acte accusatoire ; elle avait acquis ses connaissances médicales, probablement chez un maître-médecin, et en avait donné des preuves excellentes dans la pratique. Malheureusement « *falcem in messem mittere alienam* », mettre une faucille dans la moisson d'autrui, comme dit l'accusation, était un crime. Aussi la Faculté lui intenta-t-elle un procès. Le procès nous révèle avant tout la noblesse de caractère de dame Félicie, qui jamais ne traitait les malades pour gagner de l'argent. Les sept témoins appelés déclarèrent, unanimement, qu'elle ne leur avait jamais parlé d'honorai-

(1) Lipinska (Mlle). *Les Femmes Médecins au Moyen Age. Fronde.* Paris, 1899, 20 février, n° 439. — Thèse, *loc. cit.*, p. 119. [D'après le *Chart. Paris,* II, 255-267 ; 285].

res. Plus tard seulement après guérison, ils lui avaient fait quelque cadeau. Dans presque tous les cas, les malades qui s'étaient adressés à elle étaient abandonnés par les médecins attitrés. « *Dominus* » *Odo de Cormessiaco*, « *frater domus Dei Parisiensis*, » avait été traité sans succès par maître Jean de Tours, par maître Martin, par Herman et « *plures alii*. » Jeanne Bilaut fut abandonnée par le même Herman, par Mainfroi, et autres. Jeanne de Monciac, s'adressa à dame Félicie, après avoir subi le traitement des médecins Herman, Mainfroi, Guilbert et Thomas. Et il en fut de même pour beaucoup d'autres. Tous les témoins appelés avaient été guéris. Tous parlèrent avec reconnaissance de son dévouement ; et, malgré cela et la brillante défense de dame Félicie, la Faculté la condamna, s'appuyant sur l'édit qui défendait aux femmes l'exercice de la médecine à cette époque (XIVe S.) » (Lipinska).



III. — Femmes médecins du XVe Siècle.

A. — Italie.

COSTANZA CALENDA = SANTE-MANGO (de Salerne).

[1430 : XVe Siècle].

Costanza est la fille de Salvator Calenda, qui fut doyen de la Faculté de Médecine de Salerne vers 1415, puis doyen du Collège médical de Naples.

Comme elle était remarquable par sa grande beauté, autant que par ses talents et sa vaste érudition, elle fit un mariage très brillant, en 1423, avec le Seigneur Baltasare Sante-Mango, l'un des hommes les plus distingués de Salerne, ainsi que le mentionnent les *Archives de Naples* de cette année-là (1).

(1) *Reg. Archiv.*, 1423, folio 20 [Citation par Renzi. *Collect. Salernit.*, III, page 343].
Origlia (*Istor. dello studio di Napoli*, Naples, 1853) l'appelle Santo-Manco.

DOROTHEA BOCCHI (de Bologne).

[*D. M.*, Bologne, XVe Siècle].

Dorothea BOCCHI est la fille de Jean Bocchi, professeur de médecine pratique et de philosophie à l'Université de Bologne, de 1390 à 1436.

D'après le P. Hilarion de Coste, qui, dans un ouvrage bien connu (1), a signalé son existence, elle fut l'élève de son père et fut reçue docteur à l'Université. Elle étudia les sciences dès son bas-âge.

Peu après, en 1436, elle obtint une chaire à Bologne, et y enseigna pendant plusieurs années. Ses cours eurent beaucoup de succès. D'après S. Mazzetti (2), elle aurait remplacé son père. Fit-elle un cours de médecine, en même temps que de philosophie ? C'est probable, d'après Leyden (de Berlin) (3).

(1) *Biographie des Femmes célèbres*, t. I., p. 48.
(2) S. MAZZETTI. *Repert. dei prof. di Bologna.* Bologne, 1848, p. 59.
(3) LEYDEN. *Ueber weibl. Krankenpflege u. Heilkunde. Deut. Rundschau*, 1879 [D'après Mlle Lipinska].

Elle est mentionnée par E. A. Huntley (1) et Rebière (2), mais sous le nom de Dorothea Bucca.

Rebière croit qu'elle n'a été que docteur en philosophie. Mlle Lipinska, au contraire, semble se rattacher à l'opinion de Leyden.

(1) Edith A. Huntley. *Loc. cit.*, p. 8.
(2) Rebière. *Loc. cit.*, p. 47.

MARGUERITE SALUZZO (de Piémont).

[*Pratic.*, XVe Siècle].

Marguerite SALUZZO était la femme du marquis Ugonino Saluzzo, de la famille des Varambon.

Elle vivait vers 1460. Elle avait, paraît-il, une profonde connaissance des plantes. Elle serait même l'auteur de plusieurs préparations médicinales, qui lui donnaient d'excellents résultats.

Ranza prétend qu'elle avait étudié la médecine et les Belles Lettres. Elle est citée par Chiesa (1), Ranza (2), et Alberti (3), au dire de Mlle Lipinska (4).

(1) CHIESA. *Teatro delle donne letterate*. Mondovi, 1620, p. 121.

(2) RANZA. *Poesie di donne letterate negli stati del re di Sardegna*. Vercelli, 1769, p. 74.

(3) ALBERTI *Storia delle donne scienziate*. Naples, 1740, p. 28.

(4) LIPINSKA. Thèse, p. 153.

MARGUERITE (de Naples ou de Sicile).

[XVe Siècle].

Femme qui se serait fait une grande réputation au XVe siècle par son habileté en médecine. Elle aurait étudié à Salerne.

Elle obtint une autorisation d'un des Ladislas, roi de Pologne, mort en 1414, pour exercer l'art médical, d'après Harless (1). Elle aurait soigné ce roi. L'autorisation d'exercer aurait été vue par Matthei de Afflictis dans les *Constitutiones Siciliæ.*

Son nom est mentionné par Tiraquellus (2) et Thomasius (Beaugrand).

(1) Harless (Chr. Fr.). *Die Verdienste der Frauen, um Naturwissenschaft, Gesundheit und Heilkund.* Gött., 1830, in-8°.
(2) *De nobilitate.* Lyon, 1559, p. 408.



B. — Nord de l'Europe.

SERLIN (de Francfort).

[*Ocul.*, 1428, XVe Siècle].

Serlin, ou Zerlin, est une femme médecin, de religion juive, ayant pratiqué à Francfort-sur-le-Mein, d'après E. A. Huntley (1) et Kriegk (2).

Elle aurait été *oculiste*.

Elle serait morte, en 1428, dans le quartier juif.

Il est probable qu'il s'agit bien là d'une femme ayant réellement étudié l'art de guérir (3).

(1) Edith A. Huntley. *The study and pratice of medicine by women*. Lewes, broch., in 18, p. 8.

(2) Citée par Lipinska. *Loc. cit.*, n° 439.

(3) D'après Huntley, il y aurait eu, à Francfort, *une autre femme médecin juive*, exempte encore du *Sleeping-tax* en 1489, en raison de sa profession. — Kriegk en a cité un bien plus grand nombre, mais sans les nommer.

Les Femmes médecins de Francfort-sur-le-Mein.
[*Pratic.*, XVe Siècle].

D'après Mlle Lipinska (1), Kriegk a dressé, de la façon suivante, la liste des femmes qui ont exercé la médecine à Francfort-sur-le-Mein.

1394. La fille de Hans der Wolff, dont nous avons parlé.

1397. Hebel, *médecienne*, déjà citée.

1423 et 1427. Une *medica* et une femme *oculiste* (anonymes).

1428. Serlin, *oculiste*, citée plus haut.

1431. Une femme *oculiste*, juive, à laquelle on défend les prêts sur intérêts (ce qui fait supposer que l'exercice de la médecine lui était permis).

1433. Une *medica* juive (anonyme).

1435. Une *medica* juive (anonyme).

1436. Une *oculiste* juive. Elle doit, d'après Beedbuch, 17, quitter la ville.

1439. Une *medica* juive.

1446. Une *oculiste* juive. Elle doit être dispensée de l'impôt Beheim.

1457. Une *femme médecin* juive. « Ne pas permettre à la medica juive de rester sans payer l'impôt de nuit ». (Nachtgelt).

1492-1494-1495-1496-1499. Une *femme médecin juive*. Elle était étrangère, mais probablement assez aimée,

(1) *Loc. cit.*, n° 439. — Thèse, p. 123-124.

puisque, pour qu'elle restât, on lui diminua son impôt de nuit (somme payée par chaque juif d'une autre ville pour chaque jour passé à Francfort). Au contraire, on rejeta la demande qu'elle présenta pour pouvoir vivre hors de la rue des juifs (Judengasse).

En 1494, on défend à une *femme médecin juive* (anonyme) (est-ce la même ?) de traiter les malades, et, quand elle demande la permission de soigner « les femmes honnêtes », on le lui défend aussi. Dans les Beedbücher de 1495, 6 et 9, on cite « la Médecienne de la rue des Juifs ».

1495. Une vieille *médecienne*. « Il faut faire appeler la vieille médecienne et lui demander en présence des médecins ce qu'elle a donné à la femme ».

SARA (de Wurzbourg).

[*Pratic.*, XVe Siècle].

Mlle Lipinska (1), d'après Wiener, signale, pour le commencemeut du XVe Siècle, une femme médecin juive, à Wurzbourg.

« Le 2 mai 1419, l'évêque de Wurzbourg, Jean II, donna à la femme médecin juive SARA (2) la permission d'exercer dans l'évêché de Wurzbourg, à la condition de payer 10 florins d'impôt annuel.

L'impôt que payaient les juifs allemands tous les Noëls (dit *Goldener Opferpfennig*) fut réduit pour elle à deux florins.

« Vingtjours après, le nom de la même femme-médecin se rencontre de nouveau dans les actes. Le chanoine de Wurzbourg, dom Reinhart von Masspach, lui donne la permission d'entrer en possession des biens de Frédéric von Riedern, achetés par elle. »

(1) LIPINSKA. *Loc. cit.* (*Fronde*, n° 439).
(2) Nom à rapprocher de celui de Sarah Abraham (de St-Gilles), juive également.

ÉTUDIANTE POLONAISE.

[XVe Siècle].

Au XVe Siècle, nous retrouvons en Pologne l'aventure d'Agnodice, c'est-à-dire une étudiante du sexe faible, déguisée en homme.

D'après Mlle Mélanie Lipinska (1), voici en effet ce qu'écrivait de Cracovie, en 1400, à la reine Hedwige (1384-1400), un prêtre allemand, Martin, depuis abbé du couvent des Ecossais, à Vienne :

« A ce moment, parmi les étudiants, il y en avait un, qui se distinguait particulièrement par son zèle. *On découvrit que c'était une jeune fille*. La Faculté en fut scandalisée, car c'était un crime que d'échanger les vêtements féminins contre ceux d'un homme. La jeune fille fut mandée devant le tribunal ecclésiastique. Quand on lui demanda quel était le mobile de son crime, elle répondit: *l'amour de la Science !* Ses collègues ne purent que témoigner en faveur de la jeune étudiante, qui, consacrée avec enthousiasme à ses études, donnait à tous le bon exemple. Impressionnés par cet aveu, les juges se montrèrent cléments et la condamnèrent seulement à la réclusion dans un couvent, où elle vécut depuis comme

(1) Lipinska (Mélanie). *Une femme médecin polonaise au XVIIIe siècle*. *La Fronde*, Par., 1900, 26 avril (Feuilleton). — Thèse, p. 221-223.

institutrice des nonnes et dont elle devint plus tard supérieure (1). »

Malheureusement, nous ignorons si cette jeune fille était réellement *étudiante en médecine* ou en autre science, car le texte ci-dessus ne précise pas.

De plus, nous ne connaissons pas son nom ; et Mlle Mélanie Lipinska ne le connaît pas plus que nous, après l'avoir sans doute recherché en vain.

Il est probable toutefois que cette femme avait pour but l'étude de la médecine, qui a tenté, en tout temps, la curiosité des femmes.

D'autre part, ce récit, qui paraît authentique, tendrait à faire admettre comme réelle l'aventure d'Agnodice : ce qui a eu lieu au Moyen-Age se comprend très bien aussi à Athènes !

(1) *Z milosci de nauki* (Par amour de la science); in *Ster*, 1897, n° 22. — Le document en question se trouve aux Archives de la Bibliothèque impériale de Vienne, sous le titre « *Dialogus historicus Martini abbatis scotorum Viennae austriae* ».



IV. — Femmes médecins du XVIe Siècle.

CATERINA (de Florence).

[*Médecienne,* Début du XVIe Siècle].

Cette Caterina, de Florence, a été signalée par Mlle Lipinska (1), qui l'a trouvée mentionnée dans Targioni Tozzetti.

Elle aurait été médecin de l'Hôpital de Santa Maria Nuova, à Florence, si l'on en croit un manuscrit de la Bibliothèque Magliobecchi, copié en 1515, où l'on trouve plusieurs ordonnances émanant d'elle et exécutées à la pharmacie de l'hôpital.

(1) Lipinska. Thèse, *loc. cit.*, p. 149.

OLIVA SABUCO BARRERA (d'Alcaraz).

[*Auteur*, 1562-1588].

Jusqu'à ces dernières années, et en particulier jusqu'au mémoire de Guardia (1), la biographie de cette femme était assez mal connue. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, surtout depuis la publication de ses œuvres par Cuartero (2), et l'étude que lui a consacrée dans sa thèse Mlle Lipinska (3).

Elle avait déjà été mentionnée par Rebière (4), mais comme naturaliste ; et il l'appelait, à tort, Olivia Nantes Sabucco. Waldeyer avait aussi parlé d'elle (5). Un auteur, Chincilla, avait été jadis jusqu'à ne voir dans ce nom que le pseudonyme d'un médecin célèbre ; mais, aujourd'hui, il ne doit plus rester aucun doute.

Oliva Sabuco a bien existé. Elle est née au début de décembre 1562 à Alcaraz, diocèse de Tolède,

(1) Guardia. *Oliva Sabuco. Revue philosophique*, 1886, V, p. 57.
(2) Cuartero (Octavio). *Obras de Doña Oliva Sabuco.* Madrid, 1888.
(3) Lipinska. *Loc. cit.*, p. 160-179.
(4) Rebière. *Loc. cit.*, p. 217.
(5) Waldeyer. [*LXIe Congrès des Méd. et des Nat. All.*]. Cologne, 1888, 18 sept.

et fut baptisée le 2 en l'église paroissiale (Guardia). Elle est fille de Miguel Sabuco et de Francisca de Cerar. Le *surnom* de « Nantes Barrera » est assez mal expliqué par les biographes; mais cela n'a pas grand intérêt.

D'après la tradition d'Alcaraz, on dit qu'elle exerça la médecine et on croit que son père était médecin ; mais rien n'est prouvé à ce sujet.

Elle vécut sous Philippe II et est surtout connue par un livre très important, qui parut à Madrid, dès 1587, alors qu'elle n'avait que *25 ans*, sous le titre: *Nueva filosofia de la naturaleza del hombre*, etc. Malheureusement cette première édition est complètement détruite; et l'on n'en connaît pas un seul exemplaire....

Quand parut la seconde édition, en 1588, il semble que l'auteur avait déjà quitté ce monde; elle serait donc morte à 26 ans, probablement persécutée pour ses opinions avancées, et cela après destruction de son travail !

En tous cas, en 1622, parut l'édition de Braga, en Portugal; et, en 1728, celle que le Dr Martin Martinez publia à Madrid sous le titre : « *Nueva filosofia de la naturaleza del hombre, no conocida ni alcanzada de los grandes filosofos antiguos la qual mejora la vida y salud hu-*

mana..... » Dès 1707, d'ailleurs, l'Inquisition avait jugé bien d'expurger cette « philosophie naturelle »; et les recherches de J. S. Ruano ont bien mis en relief comment cette œuvre fut pourchassée dans toute l'Espagne.

Ce livre est très remarquable, en effet, pour l'époque; et l'on peut affirmer que son auteur, si jeune et pourtant à l'esprit si ouvert, ne fut autre qu'un grand réformateur.

Il suffit de le parcourir pour acquérir cette conviction. La preuve, c'est qu'Oliva Sabuco et son ouvrage furent attaqués de tous côtés, et qu'à 26 ans elle était morte, si l'éditeur Fr. Lourenço de Basto ne nous a pas induit en erreur!

ALESSANDRA GIGLIANI (de Bologne).

[*Anat.*, XVIe Siècle].

Savante anatomiste, qui vécut (1) au XVIe Siècle Edith A. Huntley a dit à tort au XIVe Siècle).

Elle fréquenta l'Université de Bologne (2).

Les *Archives* de l'Université de cette ville la mentionnent (3).

(1) Rebière. *Loc. cit.*, p. 127.
(2) E. A. Huntley. *Loc. cit.*, page 8.
(3) *Eclaireur des Alpes*, 19 juillet 1888

MARIE COLINET = DE HILDEN (de Berne).

[*Pratic.*, XVI[e] Siècle].

Marie Colinet, originaire de Genève, fit la connaissance du célèbre maître en chirurgie Fabrice de Hilden, pendant un séjour au bord du lac Léman (1585-1587), et l'épousa. Elle vécut avec son mari à Berne, ville suisse où l'on parlait allemand.

Avec le temps, l'illustre chirurgien l'initia à l'exercice de son art. Il lui apprit d'abord les *accouchements* ; et il vante, à diverses reprises, dans ses œuvres, l'habileté de sa femme en cette spécialité. Elle acquit aussi des connaissances réelles en *thérapeutique*. C'est à elle qu'on doit, d'après « son époux (1), l'extraction dans l'œil des corps étrangers métalliques à l'aide de l'aimant », et la méthode actuelle du « traitement des fractures de côte » (Immobilisation du thorax).

Voici, au demeurant, ce qu'a écrit récemment M[lle] Lipinska à propos de ces deux trouvailles, mentionnées d'ailleurs dans le recueil d'observa-

(1) *Guilh. Fabricii* Hildani *Opera*. Francfurt, 1646.

tions de F. de Hilden, qui contient plusieurs faits attestant la pratique médicale de Marie Colinet.

En voici un qui est du ressort de la chirurgie :

« Le 19 décembre 1622, un nommé Michel Dilberger tomba à la renverse sur la garde de son épée et se brisa la neuvième et la dixième côtes gauches près de la colonne vertébrale avec saillie des fragments. Fabrice était absent, il veillait à Solothure près du lit d'un chevalier. Alors ma femme fut appelée...

« Après avoir préparé tout ce qui était nécessaire à l'opération, ma femme replaça heureusement les os rompus dans leur position naturelle. Ensuite, elle oignit tout le flanc d'huile rosacée, appliqua un cataplasme de farine d'orge mélangée à la poudre de rose, aux fleurs du grenadier sauvage, noix de cyprès et racine de Tormentille réduits en poudre et à un œuf entier, mit dessus des éclisses en bois et un coussinet pour soutenir les os fracturés en place, et entoura le tout d'un bandage modérément serré.....

Ma femme prescrivit encore de l'eau de prunelle et de berle en parties égales (une gorgée deux fois par jour) une diète assez sévère, et changea le pansement tous les trois jours. Le dixième jour je revins chez moi et je trouvai le patient hors de tout danger.

Quatre semaines après, il était guéri (1) ».

Une autre preuve de la sagacité de Mme de Hilden, de même que de son savoir médical, est l'histoire, bien connue, de la *paillette d'acier*, qu'elle eut

(1) *Loc. cit.*, p. 474 (Ve Cent., 83e obs.).

l'heureuse idée d'extraire de l'œil d'un patient, à l'aide d'une pierre d'aimant, et à laquelle nous faisions plus haut allusion.

« Dans une lettre écrite le 9 juin 1629 à son ami Jacques Hagenbach, médecin à Bâle, Fabrice vante l'habileté obstétricale de Marie. Il décrit le cas d'un accouchement fort difficile. Dans les cas pareils, les accoucheurs de l'époque de Hilden avaient recours à l'opération césarienne. Fabrice rejeta cette méthode et s'appliqua à épuiser d'abord tous les moyens naturels de hâter la délivrance. Or, dans notre cas, il déclara qu'il aimerait mieux se servir de sa méthode. La malade et sa famille y consentirent. Sur quoi ma femme, qui avait fait cette opération à Lausanne, à Paternac et ailleurs bien des fois, l'exécuta en ma présence. En une demi-heure tout était bien fini (1). »

Fabrice prodigue encore à sa femme des louanges dans une lettre à François Nonheim.

« Tu me demandes, lui écrit-il, de publier la description de mon procédé obstétrical. Certes, je le veux ; mais mes cas présentant une très grande variété, il faudra beaucoup de temps pour les arranger et les élucider. Je te dirai seulement que j'ai fait mon opération plus de quarante fois et ma femme l'a exécutée aussi bien fréquemment et même cet hiver, toujours avec plein succès (2). »

Les faits cités démontrent suffisamment, dit avec

(1) *Opera. Loc. cit.*, p. 577-8 (VI cent., 63e observation).
(2) *Opera. Loc. cit.*, p. 578 (VI, 64).

raison Mlle Lipinska (1), que Marie COLINET DE HILDEN a été bien souvent l'aide et le remplaçant de son célèbre mari. Aussi le Conseil de la ville de Berne sut-il apprécier ses mérites et lui conféra-t-il le droit de citoyenne bernoise (2).

(1) Thèse, *Loc. cit.*, p. 204-204.

(2) E. OELSNER. *Die Leistungen deutscher Frau auf Wissenschaftlichem Gebiete*. Gurhau, 1894, p. 69.



V. — Femmes médecins du XVII[e] Siècle.

Anne MURRAY = HALKETT (Grande-Bretagne).

[*Pratic.*, 1622-1679].

Une Anglaise, célèbre par ses souffrances et ses mésaventures, lady Anne Halkett (1622-1679), fille cadette de Thomas Murray, noble Ecossais, avait reçu une éducation très soignée.

« Pour pouvoir soulager les pauvres, comme elle le dit dans son autobiographie, elle *étudia, dès sa jeunesse, la médecine et la chirurgie*; et bientôt elle y excella tellement que des patients lui vinrent de toutes part, de l'Angleterre, de l'Ecosse, et même du continent ». (1).

En 1650, elle rendit des services signalés à sa patrie. Cet année-là fut livrée, en effet, la sanglante bataille de Dunbar, et le jour même elle alla à Kinross, où l'on déposait les blessés et leur donna des soins médicaux. Dès que le roi apprit cet acte de dévouement, il envoya à Mme Halkett des remerciements spéciaux pour son patriotisme et son habileté, au dire de Mlle Lipinska, que nous citons textuellement (2).

(1) Halkett (A.). *Autobiography*. Publication de la *Camden Society*, 1875.

(2) Lipinska. *Les Femme smédecins en Suisse, Allemagne, et Angleterre*, etc. *Fronde*, Paris, 1900, 13 janvier, n° 766.

VI. — Femmes médecins du XVIII[e] Siècle.

Anna MORANDI = MANZOLINI (de Bologne).

[*Anat.*, 1716-1774].

Anna Morandi fut une femme très experte en anatomie, à la fois savante et artiste, mais non pas médecin.

Fille de Charles Morandi et de Rose Giovanni, elle est née à Bologne en 1716 (1). Elle épousa Jean Manzolini (né en 1700), peintre habile, anatomiste distingué, mais non docteur, élève de Hercule Celli, et fabricant de modèles en cire, comme son maître. Le mariage eut lieu en 1740.

Sur la fin de sa vie, elle aida son mari et même le remplaça, quand il fut malade et quand il mourut (7 avril 1755).

Elle a construit des modèles très curieux, qui se trouvent encore au Musée de Bologne. Elle est l'auteur d'ailleurs de plusieurs découvertes et a joui, durant sa vie, d'une grande réputation.

(1) Certains auteurs confondent les noms ; mais Delacoux et Rebière (*loc. cit.*, page 196) précisent. Elle est née Morandi, et non pas Manzolini, qui est le nom de son époux.

Elle professa au XVIIIe siècle à l'Université de Bologne, et y fit des cours d'anatomie (1758). On lui offrit en vain une chaire à Milan. En 1769, elle reçut la visite de l'empereur Joseph II, qui la combla de distinctions honorifiques, quand il passa dans cette ville.

Son mérite est indiscutable.

La question n'est plus de savoir si, oui ou non, elle fut reçue docteur en médecine. Mlle Schlutze, qui l'avait citée dans sa thèse, d'après l'*Eclaireur des Alpes*, n'avait rien dit à ce propos; et une note anonyme de la *Semaine médicale* (1) lui avait donné le titre de doctoresse; mais c'est une erreur.

Pour Mlle Lipinska, qui a publié dans sa thèse une biographie très soignée, il paraît certain qu'elle fut nommée d'emblée agrégée de l'Université en 1756.

Cette femme est citée par V. Cavazza (2), d'après Rebière. Delacoux (3), dès 1832, a donné sur elle (4) les détails suivants, très circonstanciés au demeurant.

(1) *Semaine médicale*, Paris, 1899, 15 février, page XXVI.

(2) V. CAVAZZA. *Le scuole dell' antico studio Bolognese*. Milano, 1896, page 290.

(3) DELACOUX. *Loc. cit.*, 122-123.

(4) A voir, à ce propos aussi, les ouvrages cités par Mlle Lipinska (Thèse, p. 154): ZANOTTI. *De Bononiensi scientiarum et artium instituto*. 1755, III, 88. FANTUZZI. *Scrittori Bolognesi*. Bologne, 1788, VI, 113-116.

« A l'école de son mari, Jean Manzolini, célèbre anatomiste, elle apprit le dessin, l'anatomie, et l'art de travailler la cire, en y mêlant d'autres matières, pour lui donner plus de consistance. Ayant fait une étude spéciale des organes de la femme, elle s'appliqua principalement à imiter au naturel la matrice avec son fœtus et les différentes positions que celui-ci peut y occuper : invention qui avait pour but de faciliter l'étude des accouchements, d'en concevoir même le mécanisme pour opérer dans les cas difficiles. Quoique l'art de modeler et d'imiter en cire toutes les parties du corps humain ait été perfectionné depuis, on ne peut refuser la gloire de l'invention à Morandi. Il est évident que cet art, qui a été si utile à la propagation des connaissances du corps humain, est dû à deux femmes, à Morandi et à Mademoiselle Biheron.

L'origine de toutes les écoles de médecine, de fondation moderne, se tire de l'étude de l'anatomie artificielle ; et c'est au talent des artistes en ce genre que sont dues les dernières institutions médicales du Nord, celles des Indes orientales et occidentales. Nul ne saurait soutenir que, sans le génie spécial de ces deux femmes célèbres et sans l'anatomie artificielle, les connaissances positives en physiologie et en médecine eussent fait diffusion chez tant de peuples et de nations qui, il y a à peine un siècle, faisaient encore de la médecine un art divinatoire et chimérique.

Il importe peu de savoir laquelle de ces deux anatomistes a eu l'initiative pour le genre de talent de mouler en cire, et de savoir si c'est à l'imitation de Morandi que se décida l'émulation de Biheron. Il est probable cependant que celle-ci, bien qu'elle soit née dix-sept ans après Morandi, a travaillé d'elle-même à l'anatomie artificielle, puisque

déjà elle était fort avancée dans la science, lorsque Morandi commençait ses études. Aussi ne pensons-nous pas comme quelques biographes, qui attribuent l'invention de modeler en cire aux Manzolini.

Après la mort de son mari en 1755, Morandi fut agrégée à l'Académie des Sciences de Bologne et à plusieurs sociétés littéraires de différentes villes. En 1758, elle obtint une chaire d'anatomie, et sa réputation s'accrut de jour en jour et se répandit dans toute l'Europe. Les offres les plus brillantes lui furent faites pour l'engager à venir professer dans plusieurs capitales ; mais elle se refusa de se rendre à leurs vœux, satisfaite d'entretenir avec les corps savants une correspondance suivie et de leur communiquer le fruit de ses travaux. Elle attira à Bologne un grand concours d'étrangers pour voir ses préparations anatomiques en cire. Elle mourut, en 1774, dans sa patrie. »

Il eût été injuste de laisser périr la mémoire de cette femme de mérite, en ne la citant pas avec honneur ici, sous prétexte qu'elle ne fut pas reçue docteur en médecine.

D'ailleurs son buste est au Panthéon de Bologne Il le mérite.

CATHARINA BOWLES (d'Angleterre).
[*Pratic.*, XVIIIe Siècle].

Au XVIIIe siècle a vécu en Angleterre une femme versée dans la chirurgie : Catharina Bowles, femme d'un chirurgien, lequel vivait dans la première moitié du XVIIIe siècle. Elle fit montre de connaissances très étendues.

D'après Mlle Lipinska (1), « elle pratiqua très certainement la *chirurgie*, et se fit surtout une réputation dans le *traitement des hernies*. La réduction opérée, elle appliquait un caustique et après la chute de l'escarre, elle se servait du nitrate d'argent ou de l'huile de vitriol. Elle s'occupa aussi de la cure de l'*hydrocèle* par l'*ouverture permanente de la poche*. »

Ses idées sont contenues dans l'ouvrage qu'elle a publié en 1726 contre Robert Houston : *an Answer to a book intitled : the history of Ruptures and Rupture cured by D. Rob. Houston*, London, 1726, in-8° (cité par Haller : *Biblioth. chir.*, II, 103).

(1) Lipinska. *Les femmes médecins en Suisse, Allemagne et Angleterre au XVIe et XVIIIe Siècle. Fronde*, Paris, 1900, 13 janvier, n° 766.

ANGIOLINA (de Padoue).

[XVIIIe Siècle].

« Quelques auteurs ont prétendu, a dit Delacoux (1), qu'une femme de ce nom avait occupé une *chaire d'accouchements* à Padoue.

Toutes nos recherches et nos informations près de quelques Italiens érudits, ayant été infructueuses, nous sommes forcé de laisser en quelque sorte ce nom en blanc. »

Et, personnellement, nous n'avons pas été plus heureux que Delacoux.

(1) Delacoux. *Biographie des sages-femmes célèbres*, 1834.

Laura Maria Catharina BASSIA = VERATI (de Bologne).

[1711-1778].
[*Docteur*, 1731, Bologne].

Femme d'origine italienne, qui, entraînée par une vocation irrésistible, au dire de Beaugrand (2), se livra, à l'Université de Bologne à l'étude de la philosophie et de la *médecine*. Elle aurait subi, d'après cet auteur, avec distinction, des examens dans ces deux sciences et conquis le double doctorat en 1731, c'est-à-dire à l'âge de 20 ans.

D'après le *Correspondant médical* (1898, n° 91, p. 9), elle aurait été reçue agrégée de la Faculté de Bologne en 1736, au dire de Suë (1). En effet, le Dr Mathot (2) a copié, à propos de cette femme, dans Suë (3), le passage ci-dessous :

« Le 29 février 1736, il y eut, dans une Université de Bologne, un acte célèbre de médecine, dans lequel la demoiselle Laure Bussi (*sic*), âgée de 32

(1) BEAUGRAND [Art. *Femmes médecins*]. *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*. Par., 1872, 2e série, tome V, page 602.

(2) MATHOT. *La fumisterie à la salle de Garde*. Paris, 1900, in-18, p. 83.

(3) SUË. *Anecdotes historiques, littéraires et critiques sur la Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie*. Bruxelles, Dujardin, Librairie de la Cour, 1789.

ans (1), et *agrégée* de cette Faculté, fit un discours en latin et argumenta ensuite avec l'applaudissement d'une illustre et nombreuse compagnie, sur l'anatomie et en particulier l'ossification. Le cardinal-légat, l'archevêque gonfalonier, le vice-légat etc., etc., étaient présents. »

Nous ignorons si elle a vraiment *exercé la médecine*, avec ou sans notoriété; mais, en tout cas, on ne cite d'elle aucun ouvrage spécial.

D'ailleurs, d'après les notes recueillies par M. Rebière (2), Laura-Maria Catharina Bassia (et non pas Bussi, comme on l'a écrit) *ne paraît pas avoir été réellement reçue docteur en médecine.*

Aussi ne comprenons-nous pas très bien l'affirmation si catégorique de Beaugrand.

Au dire de Rebière, en effet, qui a publié le portrait de cette femme que nous reproduisons ci-contre, et qui a donné à son sujet une notice biographique assez détaillée, elle se serait surtout occupée de physique expérimentale, et n'aurait été que *docteur en philosophie*.

Née en 1711 elle fut attachée à l'Institut de Bologne, où, en 1776, le Sénat la nomma *professeur de Physique*, en remplacement de Babbi.

(1) Etant née en 1711, elle ne pouvait avoir que 25 ans en 1736, et non pas 32, comme le prétend Suë.

(2) Rebière. *Loc. cit.*, p. 28-81 (1 portrait).

Elle épousa un *médecin* du nom de VERATI. Elle est morte en 1778.

Nous n'insistons pas davantage, car, à notre avis, Bassia ne fut pas docteur en médecine, quoi qu'en ait dit Beaugrand.



Laura Maria C. Bassia = Verati (de Bologne).
[~~1171-1178~~]. 1711-1778
[Cliché de Rebière (Nony et Cie)].
Les Femmes Médecins d'Italie.

MARIA PETTRACCINA (de Ferrare).

[*D. M.*, Florence, 1780].

Femme docteur et auteur, qu'on a appelée à tort Petruccini (E.-A. Huntley).

D'après E.-A. Huntley (1), elle aurait été reçue médecin à Florence, et aurait professé l'art de guérir à Ferrare, assistée de sa fille Zaffira Perretti [et non pas Zaffini Ferretti, comme l'a écrit E.-A. Huntley].

Rebière (2) affirme qu'elle enseigna l'anatomie à la fin du XVIIIe siècle, et d'autres ajoutent que c'était à Ferrare...

On peut admettre, avec Leyden (3), que MARIA PETTRACCINA a été reçue docteur en 1780.

On lui doit plusieurs ouvrages sur l'*Éducation physique des Enfants* (4).

(1) E.-A. HUNTLEY. *Loc. cit.*, p. 8.
(2) REBIÈRE. *Loc. cit.*, p. 224.
(3) LEYDEN. *Loc. cit.*, p. 144.
(4) *Eclaireur des Alpes*, 1888, 19 juillet (Cit. par Mlle Schlutze).

ZAFFIRA PERRETTI (d'Ancône).

[*D. M.*, Bologne, 1800].

Fille de Maria Pettraccina, qu'E.-A. Huntley (1) appelle à tort Zaffini Ferretti.

D'après E.-A. Huntley, Zaffira Perretti aurait professé à Ferrare avec sa mère, et aurait été reçue docteur en médecine, à Bologne. Mlle Lipinska donne la date de 1800.

Elle alla ensuite à Ancône diriger les sages-femmes de cette contrée (2).

(1) E.-A. Huntley. *Loc. cit.*, p. 8.
(2) *Eclaireur des Alpes. Loc. cit.*, 1888.

Salomée RUSIECKI = HALPIR = PILSTEIN (de Constantinople).

[*Pratic.*, XVIII[e] Siècle].

M[lle] Salomée Rusiecki (on doit lire *Roussietski*), qui naquit en 1718, en Lithuanie, dans le Palatinat de Nomdogrodek, fut mariée de bonne heure par son père, Joachim Rusiecki, à un ophtalmologiste allemand, M. le D[r] Jacob Halpir, fixé à Constantinople, où il possédait une nombreuse clientèle.

Douée d'une intelligence hors ligne, elle devint bientôt l'aide dévouée de son mari dans ses opérations. Elle acquit ainsi des connaissances médicales étendues, et on vint la consulter en foule, quoiqu'elle n'eût pas de titre régulier.

C'est à l'historien polonais Glatman, qu'on doit la découverte d'une autobiographie manuscrite, qui a permis de raconter la vie agitée de cette femme médecin (1) ; mais M[lle] Lipinska a pu voir elle-même le manuscrit original à la Bibliothèque des Princes Czartoryski, à Cracovie, et a publié récemment un article (2) très intéressant sur M[me] Halpir,

(1) Glatman. *Pose nodnik naukowy*. Lemberg.
(2) Lipinska. *Une femme médecin polonaise au XVIII[e] siècle. La Fronde*, Paris, 1900, 26, 27 et 28 avril et 1[er] mai. (*Feuilleton*). — Thèse, p. 218-241.

article que nous croyons utile de reproduire ici presqu'en totalité.

« Son habileté, dit Mlle Lipinska, s'ébruita et la clientèle commença à affluer chez elle. La jeune femme considérait toutefois son éducation médicale comme incomplète et demandait toujours dans les cas douteux des conseils à son mari. Mais, ses succès excitèrent déjà l'envie de plusieurs de ses confrères. »

Ici se place un curieux incident de sa vie, que Mlle Lipinska a contée avec de grands détails, détails auxquels nous sommes obligé de renvoyer le lecteur, car nous ne pouvons que les résumer.

Qu'on sache donc que son mari fut poursuivi pour un empoisonnement imaginaire et qu'elle parvint, au milieu des plus grandes difficultés, à faire reconnaître son innocence. Elle fut aidée, dans sa lutte contre les autorités, par Hakim-pacha, médecin français fixé à Constantinople, mais converti à l'Islamisme.

« Grâce à lui, *elle devint doctoresse attitrée*. Hakim-pacha dut même lui reconnaître une intelligence au-dessus de la moyenne, puisque peu après il lui envoyait un malade, qui occupait une haute position et dont la guéson pouvait avoir un retentissement considérable. C'était un iman (prêtre musulman), attaché à la cour impériale, doué de toutes les vertus et d'une grande beauté physique, en outre, favori du sultan. Une éruption pustuleuse couvrait son corps et l'obligeait à rester cantonné dans son appartement. Tout en consultant sa propre expérience

et en ayant recours au savoir de son mari, Mme Halpir guérit l'iman. »

Notre femme médecin était désormais sur le chemin de la gloire, et dès lors le médecin français l'entoura de sa sollicitude. Elle eut bientôt une clientèle considérable; mais elle tomba subitement malade. D'où un nouvel avatar, encore pis que les précédents.

« Son mari, ennuyé par la longueur de la maladie et par les dépenses consécutives (peut-être aussi, un peu jaloux de la renommée médicale de sa femme), la quitta, elle et sa fillette Constance, âgée de deux ans. Il partit en emportant avec lui l'argent du ménage et ne laissant aux siens qu'une petite somme déposée chez un de ses amis.

Abandonnée et privée de fortune, épuisée par la maladie et les chagrins, la jeune Polonaise ne s'abandonna pas au désespoir et se décida à retourner dans sa patrie.

Ce retour de Mme Halpir est aussi plein d'imprévu que son séjour à Constantinople. Accompagnée d'un vieux Tartare, qui connaissait un peu le polonais, Mme Halpir prit la route d'Andrinople. Sa bourse était presque vide; sans le secours de quelques amis turcs la pauvre femme n'aurait pas pu payer la voiture..... »

Ce voyage est un véritable roman d'aventures. Elle s'arrêta d'abord à Andrinople, pour y gagner sa vie, puis à Sophia, où elle retrouva son mari malade, après avoir été à Karlova soigner un chef de brigands. Après avoir guéri M. Halpir, alors médecin de la cour du Pacha en Bosnie, elle le perdit

au cours d'une épidémie dans ce pays, où il était retourné pour régler ses affaires.

« La nouvelle de cette mort atteignit fort douloureusement la veuve. Ne sachant plus que faire et tout attristée, Mme Halpir resta encore quelque temps à Sophia. Le docteur maltais, aide de son mari, y séjournait encore. C'était un homme trés éclairé et très intelligent, à ce qu'elle raconte. Déjà, en attendant le retour de son mari, elle avait étudié avec lui les parties de la médecine qui lui étaient le moins familières. Elle cite les livres de Conondancia, Mulenstal et Ninsycht, de même que l'herbier, laissé par M. Halpir, et qu'elle étudia sérieusement à Sophia. Le docteur maltais augmenta principalement le trésor de ses connaissances thérapeutiques, et lui apprit si bien le latin qu'elle pouvait écrire les ordonnances en cette langue. »

Elle quitta Sophia, ne pouvant supporter la cruauté des Turcs, et se mit de nouveau en route pour la Pologne ; mais elle s'arrêta Vidin, où elle guérit d'une congestion pulmonaire le prétendant au trône de Mazini, le prince transsylvanien Joseph Rakoczi. Le prince, à peine rétabli, devint amoureux d'elle ; mais Mme Halpir déclina cet honneur.

« Je ne suis pas, dit-elle, l'égale de votre Majesté royale. Vous êtes un monarque et moi une pauvre femme médecin. Je sais que vous ne m'épouserez pas. Une fois votre amour éteint, vous m'abandonnerez, ou peut-être, ce qui est pire, vous me donnerez à un de vos serviteurs. Or, je suis assez riche pour avoir de quoi boire, manger,

m'habiller et pour pouvoir aller où je veux. Ma profession me suffit, et, quant au mariage, si je me conduis honnêtement, je trouverai encore à me marier. »

C'était sagement raisonné, mais peu prudent pour une époque où l'on ne devait rien refuser aux puissants ! Aussi le prince va-t-il recourir à la force ; et, pour éviter la contrainte, Mme Halpir est forcée de louer clandestinement un bateau et de se rendre à Routschouk, ville située aussi sur le Danube, quelques lieues en aval.

« Irrité par cette fuite, Rakoczi dénonce la doctoresse auprès des autorités turques comme espion. On emprisonne notre Polonaise, dès qu'elle met le pied en ville, et on la condamne, séance tenante, à mort. Le lendemain doit avoir lieu l'exécution ; et voilà que ses connaissances médicales la sauvent encore une fois. Le fils d'un grand seigneur de Routschouk, trésorier d'Etat, tombe gravement malade. Un œdème intense lui envahit en une nuit toute la tête, la langue sort de la bouche, les yeux sont cachés par la tuméfaction, et les trois médecins de la ville l'abandonnent. Le malheureux père apprend alors l'arrivée de Mme Halpir, et obtient la permission de la faire sortir de prison pour guérir son fils ».

Le traitement (1) de la doctoresse amène une amé-

(1) Dans sa biographie, Mme Halpir ne donne pas de détails sur les traitements employés par elle. « J'ai déjà composé mon livre médical, dit-elle, et je vais bientôt le faire imprimer ». Malheureusement, on ne sait pas si ce livre a été oui ou non imprimé ; et, en tout cas, on ne le connaît pas.
Peut-être en retrouverait-on des traces à Constantinople, s'il y avait des archives chez les Turcs !

lioration considérable dans l'état de santé du jeune Turc; elle triomphe et les patients affluent chez elle.

Mais elle quitte la ville et se rend directement en Pologne par Mohylew, située sur le Bug (lisez Boug) à la ville de Bar, célèbre depuis par la confédération polonaise de 1768.

Deux incidents troublèrent son séjour en Pologne. Elle s'y maria avec un officier autrichien, PILSTEIN, prisonnier des Turcs, dont elle avait payé la rançon à Sophia, et qui l'avait accompagnée jusqu'à Bar, en vivant à ses dépens.

« Celui-ci, jusque-là assez chichement pourvu des biens terrestres, devint subitement aisé, sinon riche. Mme Halpir, qui avait réussi à réunir pendant son voyage une petite fortune, la partagea avec lui de bon cœur. Mais elle eut la mauvaise chance de tomber sur un être très indigne. »

Il en est malheureusement trop souvent ainsi !

De Bar, elle partit avec son mari pour Dubno (lisez Doubno). Au même moment y arrivait le prince Radziwill, commandant en chef de l'armée de Lithuanie, lequel enrôla le mari comme officier et offrit à Mme Halpir = Pilstein la place de doctoresse à sa résidence de Nieswicz.

Cependant la doctoresse voulait, avant d'entrer en fonctions, remplir une promesse qu'elle avait faite à plusieurs familles turques amies de Routschouk.

« On sait qu'en 1734, l'Autriche ne combattait pas seule la Turquie ; elle était alliée avec la Perse et la Russie. Or, les Russes avaient emmené prisonniers quelques Musulmans de Routschouk, braves pères de famille, qui avaient obligé Mme Halpir. Voulant faire tout ce qui était en son pouvoir pour ses bienfaiteurs, elle avait promis à leurs proches d'aller à Pétersbourg demander à la tsarine la libération des prisonniers.

Chemin faisant, elle prodigua des soins aux malades et revint ensuite en Pologne auprès de son mari.

Mais, de grands changements s'étaient opérés. Monsieur avait dissipé tous les biens de sa femme et se montrait, en outre, brutal et malhonnête envers elle.

Tant et si bien que, enceinte, réduite jusqu'à la misère par son digne conjoint, elle se décida à demander aide et secours aux parents de Pilstein, et entreprit un voyage en Carniole où ils étaient fixés. Elle rencontra en eux des gens aimables, sincères, mais peu fortunés et en outre fort irrités contre leur fils, lequel s'était conduit mal dans sa jeunesse, avait dissipé sa fortune, et n'était entré dans l'armée que par désir de courir les aventures.

Elle les quitta bien vite et, de passage à Vienne, où elle s'arrêta pour faire ses couches, elle rencontra l'ambassadeur Djaki Alibly Efenda et s'adressa à lui. L'ambassadeur, enchanté de trouver à l'étranger une personne connaissant l'art médical et sa langue (d'autant plus que nombre de ses gens étaient tombés malade et que le médecin allemand appelé auprès d'eux ne comprenait rien de leur langage), offrit à Mme Pilstein la place de docteur à l'ambassade turque de Vienne.

Chez l'ambassadeur venait souvent le traducteur de l'empereur d'Autriche et lorsqu'il apprit que Mme Pilstein était un médecin distingué, il la recommanda à un comte de

l'empire qui souffrait des yeux. Ce comte fut guéri et la renommée de la doctoresse se répandit bientôt. Après plusieurs mois de séjour, les conditions matérielles de la doctoresse, mère d'un beau garçon nommé Stanislas, s'étaient tout à fait améliorées. Mais l'impatience de revoir son mari et sa fille qu'elle avait laissés en Pologne, fit que Mme Pilstein quitta sa nombreuse clientèle et revint.

Nouvelle désillusion. Son mari avait dissipé le peu qu'elle avait laissé en dépôt chez la femme du castellan de Smolensk. Il était en prison pour avoir désobéi à ses chefs, et n'avait plus la moindre affection pour sa femme.

Mme Halpir resta cependant en Pologne une quinzaine d'années, exerçant la médecine dans les différentes villes de la Pologne (le plus longtemps à Dubno, en Volhynie, maria sa fille, fit éduquer son fils Stanislas et partit vers 1759 pour Constantinople où elle devint bientôt le médecin du harem du sultan Moustafa, Il faudrait dire plutôt médecin de la famille, car ce sultan n'était que bigame et, d'autre part, tous les membres féminins de la famille du souverain avaient recours aux soins de la doctoresse polonaise.

Après une tentative d'empoisonnement faite sur sa personne par son mari (délivré de la prison sur ses instances), elle ne voulut plus vivre avec lui. Pourtant, de temps en temps, l'ex-officier autrichien faisait une apparition, extorquait ou obtenait moyennant prières une somme d'argent, puis disparaissait... »

L'autobiographie ne va pas plus loin que 1760. Mme Halpir-Pilstein était âgée alors de quarante-deux ans seulement.

« A-t-elle vécu encore longtemps ? Sa vie s'écoula-t-elle désormais paisiblement. Ne fut-elle pas prise de

nouveau du désir de revoir sa patrie, où vivait sa fille mariée à Antoine Ostrowski, où habitait son fils Stanislas, garçon intelligent et énergique, mais qui n'avait point voulu rester à Constantinople, comme le désirait la mère ? »

On l'ignore. Mlle Lipinska a dit avec raison :

« Ce que nous savons de la vie de Mme Halpir suffit pour que les femmes médecins, aussi bien que les Polonaises, en soient fières. On ne peut, en effet, qu'admirer son ardeur pour la science et pour l'étude, son intelligence et son énergie infatigable. Aux prises avec les difficultés les plus imprévues et les plus désespérantes, elle ne se décourage pas un seul instant ; elle lutte et combat, sans pour cela oublier, ni de se dévouer, ni d'aimer. Elle souffre comme femme, comme épouse, comme mère ; elle souffre comme esprit indépendant ; pourtant, elle va droit devant elle, et toute sa vie est un modèle de courage féminin et d'honneur professionnel. »

Evidemment, une telle vie méritait plus qu'une simple mention, et les détails sur lesquels nous avons cru bon d'insister intéresseront, nous n'en doutons pas, tous ceux qui admirent l'énergie, la vaillance et l'amour du travail poussés à semblable degré.

Cette femme devrait avoir sa statue en Pologne !

Dorothea Christina LEPORIN = ERXLEBEN (de Quedlinburg).

(1715-1762).
[*Docteur Médecin*, Halle, 1754].

Dorothea Christina Leporin est née à Quedlinburg (et non pas à Zienslisburg), le 13 novembre 1715.

« Faible et valétudinaire dans son jeune âge, dit Mlle Lipinska (1), elle éprouvait une vive satisfaction et un soulagement remarquable, en assistant aux leçons que donnait à son frère, le Dr Chrétien-Polycarpe Leporin, leur père (2). Dorothea fit des progrès rapides ; bientôt, elle eut terminé le cours de ce qu'on appelle les humanités. Ensuite, elle étudia la médecine sous le même maître et avec le même condisciple. Les ouvrages dans lesquels elle puisa les éléments de l'art de guérir méritent d'être signalés, parce qu'ils rappellent des noms justement célèbres : Stahl, Hoffmann, Boerhaave, Werlhof, Alherti, Junker, Heister ».

(1) Lipinska. *Les femmes médecins en Suisse, Allemagne et Angleterre, du XVIe au XVIIIe Siècle. Fronde*, Paris, 1900, 12 et 13 janvier, nº 765 et 766. — Thèse, p. 205-209.

(2) Ce médecin [1689-1747] a publié quelques ouvrages (Noël. *Ephémérides*, t. VI, p. 219, d'après la *Chron. méd.*, 1900, p. 728).

Dans son autobiographie, qui précède sa thèse, cette femme a raconté ainsi son enfance :

« J'ai passé les premières années de ma vie dans une grande faiblesse et presque toujours souffrante. Une maladie ne m'avait pas encore quittée que déjà une autre s'abattait sur moi. Mais cette circonstance m'a rendue heureuse, car elle me permit d'étudier dès ma prime jeunesse tout ce que pouvait embrasser un esprit juvénile.

« Feu mon père remarqua entre autres que je supportais avec beaucoup plus de patience ma faiblesse persistante et que je ressentais à peine mes maux, lorsque je pouvais assister aux leçons qu'il donnait à mon frère aîné. En conséquence, il me permit d'être son disciple, et ceci d'autant plus volontiers que mon frère étudiait aussi avec plus de goût, quand il me voyait à côté de lui.

« Avec le temps ma santé s'améliora, et je me vis obligée de me consacrer aux soins du ménage de mon père. Mais, malgré cela (d'ailleurs jamais je n'eus l'idée de m'en plaindre), je poursuivais mes études et je me suis persuadée qu'il est très possible pour une femme, malgré toutes les occupations domestiques, aussi bien de lire un livre avec profit que d'apprendre, et que, même si on est très occupée, on peut trouver quelques moments pour soi, si on veut négliger un peu ses propres commodités. »

Mlle Leporin avait déjà acquis des connaissances médicales, théoriques et pratiques, très étendues, lorsque le roi Frédéric-le-Grand vint à Quedlinbourg. On lui présenta l'intelligente jeune fille, et le 14 avril 1741, le roi lui permit très gracieusement de s'inscrire à l'Université de Halle et d'y

passer ses examens médicaux, car à Halle se trouvait déjà son frère Frédéric.

« Après avoir fait les humanités, j'ai abordé la médecine. Mon frère l'étudiait aussi. Bientôt il nous quitta et s'inscrivit à l'Université de Halle. Quel bonheur était pour lui de pouvoir écouter de grands maîtres ! Combien de fois je désirais être avec lui ! Mais ce n'était pas possible, mon père étant seul et malade. »

Elle resta auprès de lui, le remplaça maintes fois, et continua ses études.

En 1742, elle épousa Jean Chrétien ERXLEBEN, ministre du saint Evangile, à Quedlinbourg. Peu de temps après elle perdit son père. Les devoirs d'épouse et de mère, qu'elle remplit constamment avec un soin scrupuleux, absorbèrent désormais la plus grande partie de son temps. »

« Bien que je sache, continue-t-elle dans son autobiographie, que *le mariage n'empêche pas la femme d'étudier et qu'au contraire,* elle peut travailler à côté d'un mari intelligent avec plus de facilité et de plaisir, cependant, je n'ai pas pu profiter pendant longtemps de la permission du roi.

« Mon mari était veuf; il avait quatre enfants d'un premier mariage, et les soins qu'il leur fallait consacrer et que je remplissais toujours avec le plus grand plaisir, m'ont pris beaucoup de temps. En outre, la destinée ne m'épargna pas les tristesses.

« Mon mari tomba bientôt malade et la mort s'ensuivit quelques années plus tard (1). Pendant notre

(1) Il mourut en 1759. *Biographie médicale par ordre chronologique;* par BAYLE et THILLAYE. Paris, 1855, t. II, p. 412 [Art. ERXLEBEN].

mariage j'ai donné le jour à quatre enfants; et il fallait toujours vaquer au ménage. »

« Néanmoins, tous les moments dont elle put disposer furent consacrés à la médecine et, au commencement de l'année 1741, elle put enfin penser à l'obtention du grade de *docteur*. La permission royale d'il y a treize ans ne lui fut pas retirée ; au contraire, le 6 mars 1754, le roi publia un édit dans lequel il autorisait la Faculté médicale de Halle d'« admettre la supplicante à la promotion, s'il n'y avait rien d'important à objecter ».

« Le 6 mai 1754, Mme Erxleben passa *l'examen oral en latin*, qui durait deux heures, et y fit montre de connaissances tellement fondamentales et d'une éloquence si modeste que tous les présents « en étaient tout à fait contents. » Un nouvel édit royal du 18 mai 1754 conféra à la Faculté le pouvoir d'investir Mme Erxleben du grade de *docteur à la guise d'un étudiant régulier*. Ceci arriva solennellement le 12 juin 1754, à la maison du professeur Junker, alors doyen de la Faculté de Médecine et en présence de nombreux et considérables assistants.

« Sa dissertation inaugurale ne paraît point, dit Mlle Lipinska, dont nous reproduisons le texte même, comme tant d'autres, destinée à remplir une simple formalité. La candidate discute avec beaucoup de sagacité une question très importante. : *Quod nimis cito ac jucunde curare saepius fiat causa minus tutæ curationis.* [Comme quoi un traitement trop rapide et trop agréable amène souvent une guérison peu sûre]. L'année suivante elle traduisit elle-même cet ouvrage en allemand avec des additions (Halle, 1755, 8°, Gebauer).

A l'occasion de sa réception doctorale, Mme Erxleben reçut de toutes parts les félicitations les plus honorables en prose et en vers. Elles sont insérées à la fin de sa

thèse. L'une d'elles, en style lapidaire, composée par le professeur Boehmer, annonce que cette auguste cérémonie, autorisée par le grand Frédéric, roi de Prusse, n'avait jamais eu lieu en Allemagne. »

Texte.	*Traduction.*
Stupete nova litteraria	Admirez le nouveau cas
In Italia nonnunquam	En Italie parfois
In Germania nunquam	Mais en Allemagne jamais
Visa vel audita	Ni vu ni ouï
At quo rarius eo carius.	Mais plus rare il est, plus il [est cher].

M. le Professeur de l'Université de Zurich Rose s'est prononcé, en 1870 (à l'occasion de la deuxième promotion doctorale d'une femme (1) à son Université), de cette façon sur le travail de Mme Erxleben :

« Le voilà devant moi. Ecrit dans un style agréable, il mérite d'être lu au même titre que la plupart des autres ouvrages médicaux de son époque. Bien intéressant dans le livre de Mme Erxleben est le passage qui parle de la jalousie de ses collègues de Quedlinbourg ! »

Mme Exleben a publié l'année même de son mariage un ouvrage en allemand intitulé [*Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude. Gründliche Untersuchung der Ursachen die das weibliche Geschlecht von Studiren abhalten*, Berlin, 1742], dans lequel elle prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences. La préface est du père de l'auteur. Cette publication eut une nouvelle édition en 1749. »

(1) Il s'agit sans doute de la thèse de Mme F. E. Morgan = Hoggan la deuxième femme reçue docteur cette année-là à Zurich.

Pendant huit ans, d'après M. J. Dubuc (1), cette vénérable dame a joui d'une renommée méritée et d'une pratique étendue. Elle est morte d'un cancer au sein, le 13 juin 1762.

Parmi ses quatre enfants, son fils aîné, Jehan Christian Polyeucte (ou Polycarpe), a contribué à rehausser l'éclat de la famille Erxleben. Malheureusement, célèbre déjà comme médecin et naturaliste, il mourut prématurément, à l'âge de trente-trois ans, le 18 août 1777 (2) ; il était né le 22 juin 1744 (3).

Le travail le plus remarquable de Mme Erxleben serait, d'après Waldeyer (4), son étude sur les *causes qui empêchent les femmes de se vouer à l'étude des sciences médicales*. Mais elle aurait, en outre, dès 1749, publié un ouvrage intitulé : *Quelques considérations sur les études scientifiques du beau sexe* (Leipzig, 1749), toujours d'après Waldeyer.

(1) Dubuc (Jules). *Fünfzig Jahre Frauenfrage in Deutschland*. Leipzig, 1896, page 173.

(2) Il ne faut pas le confondre, malgré la similitude des deux prénoms, avec Chrétien Polycarpe Leporin, qui était le frère aîné de Dorothea Leporin, qui par conséquent naquit avant 1715, et qui était son oncle.

(3) Un autre de ses fils fut un jurisconsulte estimé.

(4) Waldeyer. [*Les femmes et l'étude de la médecine*]. *Assembl. des nat. et méd. allem.*, Cologne, 1888, sept. [In : *Semaine méd.*, Paris, 1888, p. 369].

Beaugrand (1) a eu raison de faire remarquer qu'elle n'était que la fille et non la femme d'un médecin, et de l'appeler Erxleben, du nom de son mari, tandis que Waldeyer la désigne plutôt par son nom de jeune fille. Quant à Rebière, il cite d'abord une ERXLEBEN (2), à laquelle il donne le prénom d'Aristina, qui aurait vécu au XVIIIe siècle, qui aurait été à l'Université de Halle, et qui, à Göttingue, en 1784, aurait publié un travail intitulé : *Anfangsgrunde Naturlehre*; puis une Dorothée Christine LÉPORINE.

Il est très certain qu'il s'agit là d'une seule et même personne, car il n'est guère admissible que les auteurs cités ci-dessus se soient trompés d'une façon aussi grossière; et il est même avéré aujourd'hui que Rebière a été induit en erreur par le mariage de Dorothea Leporin avec Erxleben : remarque qui justifie une fois de plus l'habitude que nous avons prise de toujours citer les deux noms des femmes médecins mariées, pour éviter des confusions pareilles, ou des doubles emplois (3).

(1) BEAUGRAND. [Art. *Femmes médecins*]. *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, Paris, 1872, t. V, 2 s., p. 602.

(2) REBIÈRE. [*Erxleben* (Arista)]. *Loc. cit.*, page 102. — [*Leporine* (Dorotea)]. *Loc. cit.*, page 189.

(3) On trouve encore un ERXLEBEN (Carolus Georgius Henricus) qui a publié : *Sistens epidemiae variolosae, Gottingae, 1792, grassatae, brevem descriptionem.* Gottingae, H. M. Graspe, [1792], 46 p.

VII. — Femmes Médecins du début du XIXe Siècle. [1800-1849].

Johanna Dorothea HURNISCH (de Schœnborn) (Allemagne.)

[*Praticienne*, XIXe Siècle].

Il aurait existé, en Allemagne, au commencement du XIXe siècle, une femme, qui aurait pratiqué la médecine, du nom de Dorothea Hummitzch ou Hurnisch, dont nous avons appris l'existence par les deux indications bibliographiques ci-dessous (1), trouvées dans l'ouvrage d'Ungherini (2), et relatives à l'histoire de sa vie.

Mais, comme ces brochures ne se trouvent pas à la Bibliothèque nationale de Paris, nous n'avons pu nous procurer de plus amples renseignements sur cette personnalité (3), qui paraît avoir exercé à Schœnborn, et même pratiqué la chirurgie, en raison du mot *Wundärztin*, employé par Sillig.

(1) [Anonyme]. *Geschichte der Wunderthäterin: Johanna Dorothea Hummitzsch in Schœnborn.* Hamburg, 1817, in-8o.
Sillig (J. F.). *Bericht über die Wundärztin J. D. Hürnisch in Schœnborn.* Leipzig, 1817, in-8°.

(2) Ungherini (A.). *Manuel de Bibliographie biographique et d'iconographie des Femmes célèbres.* — Turin, 1892, in-8o.

(3) Rebière (*Loc cit.*, p. 144) accepte le mot Hurnisch.

Il est vrai que celui de *Wunderthäterin*, qui se trouve dans le titre de la première brochure, nous donne des doutes, très faciles à justifier, sur ses titres scientifiques; et il est probable qu'il s'agit là plutôt d'une simple *faiseuse de miracles* (*Wunderthäterin*) de campagne (1) que d'une femme médecin véritable.

(1) Schœnborn n'est en effet qu'une petite ville.

Henriette FABER (de La Havane).

[*Méd.*, 1820].

Henriette FABER, parfois appelée Fabès, fut une aventurière de haute marque, qui exerça *régulièrement*, sous un déguisement, la médecine, et qui est surtout connue par le curieux procès qu'elle eut à soutenir à Cuba, où elle s'était rendue.

Son histoire a été mise en relief en France par M. Léonce Grasilier (1), dans un curieux article (2), grâce à certains documents (3) dont il

(1) GRASILIER (Léonce). *Interméd. des Cherch. et des Curieux*, 1900, n° 873, 7 mars, p. 394-395. — Dans cette courte note, l'auteur annonçait qu'il publierait sous peu un mémoire sur cette bizarre personnalité, car il avait entre les mains les pièces du procès. Depuis, M. Grasilier nous a communiqué cet article ; et c'est celui que nous avons fait paraître dans les *Archives provinciales de Médecine* (1900).

(2) L. GRASILIER. *Henriette Faber, femme médecin-chirurgien. Archives provinciales de Médecine*, Paris, 1900, 1er avril, n° 4, 177-190. — *Tiré à part*, avec rectifications. Paris, Inst. de Bibl., in-18°, 26 p.

(3) D. José Jacquin HERNANDEZ. *El medico muger* ; in *Essayos literarios*. Santiago de Cuba, 1840.

Cause criminal contra Dona Enriqueta Fabers ó Faber, etc. *La Administracion*, Habana, 1860, 172-175 ; 218-221 ; 297-302 ; 344-350.

CALCAGNO (Francisco). [Faber (Enriqueta)]. Art. du *Dictionario Biografico Cubano*. New-York, 1878, p. 272-273.

a pu avoir connaissance (1) et à des recherches personnelles dans les vieilles archives de Paris.

Voici d'abord le résumé, en quelques lignes, de cette vie aventureuse.

Henriette Faber, née à Lausanne, aurait été mariée avec un officier français qui fut tué à Wagram. Elle déguisa son sexe sous des vêtements d'homme et servit en qualité de chirurgien à la Grande-Armée. Prisonnière de guerre en Espagne, elle y resta jusqu'à la paix. En 1818, sous le nom d'Henry Faber, elle alla exercer l'art de guérir à Cuba et fut médecin officiel. En 1819, elle épousa une jeune fille du pays ; mais, en 1823, elle est découverte et elle est condamnée pour sacrilège à la réclusion et au bannissement. Transportée en Floride en 1825, elle y reprit son métier de chirurgien, avec des vêtements masculins. Finalement elle mourut sœur de Charité à la Vera-Cruz (2). Elle aurait certainement dû commencer par là !

Comme cette histoire est vraiment des plus curieuses, nous croyons intéressant de citer ci-dessous, en totalité, la remarquable brochure de M. Grasilier.

Les aventures d'Enriqueta Faber ont, en effet, une singulière analogie avec celles d'Agnodice, cette athénienne qui aurait exercé la médecine à Athènes

(1) Andrès Clemente VASQUEZ. *Enriqueta Faber, ensayo de novala historica.* Habana, 1894, in-8°, 261 pp. — C'est là un véritable roman historique, et non pas un document d'ordre scientifique.

(2) CALCAGNO (Francisco). *Un casamiento misterioso (Musiú Enriqueto), novela Cubana.* Barcelone, 1897.

sous des habits d'homme ; ce qui prouve, une fois de plus, qu'à plusieurs milliers de siècles de distance l'histoire ou la légende peut recommencer : *Nil novi sub sole* !

En tous cas, grâce à M. Grasilier, voici ce qu'on sait d'Henriette Faber, car sa biographie présente de fortes lacunes et peut-être des inexactitudes, par suite de fausses déclarations faites par cette femme, au tempérament si énergique, au cours de ses difficultés avec la justice de Cuba.

*
* *

« Il faudrait, pour écrire l'histoire d'Henriette Faber, le brillant talent de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, allié à celui du plus illustre de nos romanciers psychologues ; aussi, nous contenterons-nous d'exposer les faits de notre mieux, le plus simplement et le plus décemment possible, en nous plaçant au point de vue historique, et, uniquement narrateur, nous laisserons aux moralistes, aux psychologues, aux juristes et aux féministes le soin de tirer des faits telle conclusion qu'il leur conviendra ; or, nous ne doutons pas que les avis soient très partagés.

En 1817, ou tout au moins 1818, arrivait à Santiago de Cuba un individu, disant se nommer Henry Faber, et être chirurgien de profession.

Après avoir cherché en quel lieu il pourrait le plus utilement et le plus lucrativement se livrer à

l'exercice de son art, il fixa son choix sur la jolie ville de Baracoa, l'une des plus anciennes de l'île de Cuba, située à la pointe méridionale, au centre d'une petite baie formée par la côte ouest. C'est là que s'étaient, en grande partie, réfugiés les Français échappés, en 1805, aux massacres de Saint-Domingue, amenés sur la goëlette *Fayr-Lady*, de Baltimore.

L'individu paraissait âgé de 25 à 26 ans, était de petite taille (4 pieds onze pouces environ) ; son visage, assez laid, au nez camard, marqué de la petite vérole, était doué d'une grande blancheur, que faisaient davantage ressortir ses cheveux et ses sourcils châtain très foncé. Ses allures étaient disgracieuses, son langage vulgaire et grossier ; mais son intelligence et son habileté en chirurgie compensaient tous ses défauts et contribuèrent à lui attirer une clientèle.

Les règlements s'opposaient à ce que les étrangers fussent admis à exercer la médecine et toutes les autres professions qui se rattachent à cet art, sans une licence de la Faculté de la Havane, licence qui ne pouvait être délivrée qu'après un examen et deux ans d'exercice, sous la surveillance de praticiens connus et désignés à cet effet. Henri Faber se soumit donc avec empressement au contrôle d'un vieux médecin de la province.

Au bout d'un an, il épousait une jeune orpheline, nommée Doña Juana de León, qu'il avait soignée avec beaucoup de dévouement. Ce mariage ne put

être célébré sans de longues et solennelles formalités, car Henry Faber, ayant déclaré qu'il était né à Lausanne, en Suisse, de parents protestants, dut d'abord abjurer l'hérésie, se faire baptiser, et recevoir les sacrements d'Eucharistie et de Confirmation.

Le 11 août 1819, en l'Eglise de l'Assomption de Baracoa, le curé D. Felipe Sanamé mariait *Enrique Faber*, originaire de Suisse, fils légitime de Jean et de Elisabeth Caven, avec Juana de León, fille légitime de Bonaventure et de Marie Manuela Hernández.

Huit mois après, Henry Faber laissa sa jeune femme à Baracoa et se rendit à la Havane pour passer son examen et obtenir sa licence.

Après avoir produit un certificat comme quoi il avait exercé la chirurgie, sous un maître, le temps requis par la loi, le candidat fut admis aux épreuves théoriques et pratiques, qui eurent lieu deux jours de suite, en deux séances de plus de deux heures chacune, en présence des docteurs « D. Nicolás del Valle, médecin honoraire de la Chambre du Roi, et président du tribunal de la Faculté de Médecine de la très fidèle ville de la Havane, et de D. Lorenzo Hernández, médecin consultant honoraire, vice-président du tribunal de la Faculté, et membre de la Société patriotique de cette ville, juges, examinateurs, inspecteurs et grands alcades de tous les médecins, chirurgiens, apothicaires, barbiers, herniaires, rebouteurs, oculistes, distilla-

teurs, sages-femmes, lépreux et de toutce que comprend la Faculté médicale des armées de terre et de mer du pays ».

Le candidat, ayant subi les épreuves avec succès, fut admis au serment et jura « de défendre l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, d'exercer bien et légalement son état, de faire la charité aux pauvres, d'observer les lois et pragmatiques, aussi bien que les préceptes et règlements licites de la Faculté, d'abjurer tout régicide et tyrannicide ».

A ces conditions, le brevet de chirurgien *romanciste,* ce qui équivaut à ce qu'on appelle un officier de santé, lui fut délivré le 21 avril 1820.

En attendant, pressé de rentrer chez lui, il sollicitait un passe-port, qui lui fut accordé le 27 mars, pour se rendre de La Havane à Baracoa.

En raison des succès qu'avait eus le candidat, le capitaine général de l'île lui fit expédier, le 25 mai suivant, sa nomination au poste de médecin légiste à Baracoa, « chargé de veiller à l'éloignement de tout ce qui peut nuire à la santé publique, et de prêter son appui à la Justice ».

Cette nomination souleva de nombreuses protestations. Un chirurgien en demanda l'annulation, « parce que, disait-il, dans sa pétition, les fonctions de chirurgien légiste sont incompatibles avec l'individu qui vient d'être désigné ; le moins sensé de cette ville trouve choquant, en effet, de voir un catéchumène d'hier jouir des pérogatives d'un citoyen espagnol ».

Ce n'est pas seulement une protestation que le confrère fait entendre ; c'est aussi une plainte contre Henry Faber qu'il accuse de s'être fait prendre et brûler par le curé des gravures obscènes et des livres hérétiques, qu'il conservait, contre la religion catholique. Enfin, selon cet estimable confrère, Henry Faber ne s'était fait baptiser que pour se conserver les faveurs d'une blanche, qu'il avait épousée, prisant le beau sexe plus que la religion !

Cette dénonciation, adressée à la députation provinciale, eut pour résultat d'empêcher l'admission de Henry Faber à l'exercice de la médecine légale, pour la raison qu'il était étranger, et qu'en cette qualité (ce qu'avait totalement oublié la Faculté de la Havane) il ne pouvait exercer aucune fonction officielle, aucune juridiction, ouvrir aucune instruction, examiner aucun témoin, bien qu'il eût été autorisé par commission expresse du capitaine général.

Henry Faber exerçait donc son art sans être revêtu de la moindre fonction officielle, et, depuis trois ans, il vivait tranquillement en son ménage, lorsque tout à coup une brouille survint, présageant un orage terrible.

Dès le début de sa brouille avec sa femme, en juillet 1822, le chirurgien abandonna le domicile conjugal, et alla s'établir au village de Tiguabos en la juridiction de Guantánamo, au milieu d'une

population fort grossière, occupée à la culture de la canne à sucre, du caféier et du tabac, dans les champs d'une très fertile vallée.

Doña Juana de León ne se tint pas pour satisfaite ; six mois après, le 10 janvier 1823, par conséquent trois ans et six mois après son mariage avec le chirurgien Henry Faber, elle chargeait le licencié Angel Garrido, qui avait déjà introduit une demande en nullité de mariage, de déposer une plainte formelle contre son mari.

Elle déclarait qu'en 1819, une créature, habillée en homme, qui se nomme Enrique Faber, et s'intitule praticien en chirurgie, se disant natif des cantons de la Suisse, la rechercha en mariage. Pour arriver à ses fins, n'ayant pas de papiers, ou feignant de n'en pas avoir, pour ne pas révéler son identité, elle affirma n'être pas baptisée et reçut en conséquence ce sacrement peu de temps avant la célébration du mariage, auquel la dite Juana de León consentit d'autant plus volontiers, qu'elle se trouvait orpheline et dans le plus complet abandon.

En consentant à cette union, la jeune fille ne pouvait, disait-elle, soupçonner que les desseins de ce monstre ne tendaient rien moins qu'à profaner les sacrements, et à se jouer de la manière la plus cruelle et la plus odieuse d'une jeune fille, en abusant de sa bonne foi, de sa candeur et de l'inexpérience où la réduisait son innocence même.

Après avoir exposé bien des particularités que

la décence ne permet pas de raconter, elle fait connaître de quelle façon elle découvrit que son mari était une *femme*.

Une scène avait suivi cette découverte, dans laquelle Faber fut obligé de faire l'aveu de son incapacité pour le mariage. Pour remédier à cette situation anormale, il proposa à Juana de León de prendre un amant ; mais celle-ci ne voulant pas se prêter à ce scandaleux compromis, l'individu lui offrit alors de disparaître, de telle sorte qu'elle ne découvrirait pas le lieu de sa retraite, et ignorerait toujours son sort. En effet, le chirurgien quitta furtivement Baracoa, sans qu'il fût possible, tout d'abord, de savoir où il s'était retiré ; mais on apprit bientôt que loin de se rendre dans un pays éloigné, où il aurait pu ensevelir dans l'oubli « ce qui lui manquait », selon l'expression même de la plainte, il s'était contenté d'aller vivre au milieu des paysans de Tiguabos. Ce fut une mauvaise inspiration, car c'est là que son secret fut trahi, et son infamie rendue publique.

« Cette désillusion, dit Juana de León en terminant sa plainte, me met dans la nécessité de solliciter une déclaration de nullité de mariage, et le châtiment que méritent les excès de cet individu, pour qu'à l'avenir il ne puisse sacrifier une autre malheureuse comme moi, au mépris des institutions les plus sacrées de notre auguste religion et de l'ordre social. Car, lorsque par pudeur je m'étais résignée à garder le silence sur mes

malheurs, la divine Providence a voulu que ses crimes fussent rendus publics pour qu'ils ne demeurassent pas impunis et, pour préserver de nouvelles victimes. » Pour ces motifs, la plaignante concluait en réclamant une instruction judiciaire, et l'arrestation du chirurgien.

La justice, en Espagne, comme en bien d'autres pays du reste, est lente; il fallut un mois aux magistrats pour ordonner l'arrestation d'Henry Faber, qui fut conduit le 6 février 1823, dans la prison de Santiago de Cuba.

Par contre, dès le lendemain, le juge d'instruction lui faisait subir deux interrogatoires, auxquels il répondit avec assurance qu'il se nommait Henry Faber, né à Lausanne en Suisse, âgé de 26 ans, marié en la ville de Baracoa avec une femme appelée Juana de León, et qu'il exerçait la profession de chirurgien, avec une licence, en bonne et due forme. Quant au motif de son arrestation, dit-il, il l'ignore absolument et ne le soupçonne même pas. Relativement à ses antécédents, il déclare qu'il professait la religion protestante avant son mariage, qu'il l'avait abjurée, et avait été baptisé à Baracoa. Enfin, s'il a quitté sa première résidence, pour aller s'établir à San Anselmo de Los Tiguabos, c'est pour affaires de sa profession, et nullement par suite de discorde dans son ménage, ce que prouvera facilement la correspondance échangée entre lui et sa femme.

Dans son interrogatoire de l'après-midi du

même jour, le juge d'instruction fut plus précis dans ses questions, sans cependant consigner les choses ; son idée semble avoir été d'amener l'accusé à des aveux volontaires; mais le chirurgien ne perdit pas un instant son imperturbable aplomb.

Tout ce qui s'est passé au village de Tiguabos, est loin de ce que l'on raconte, observa-t-il. Il y a bien eu des propos malveillants, auxquels il a répondu ; on a bien proposé de parier avec lui qu'il était une femme, mais, quand il s'est agi d'en arriver à l'exécution du pari, les adversaires se sont dérobés.

Quant à ce qui s'est passé au Caney, petit village situé entre les rives du Moguey et celles du Jaguey, à deux lieues de Santiago, il n'y a rien de plus que ce qui se passe journellement dans cette localité où l'on vient de la ville faire de fins repas en joyeuse compagnie. Si on a voulu le griser, il n'y a rien là non plus de surprenant, c'est un amusement commun ; mais, ne s'étant pas laissé faire, il n'a pu par conséquent être deshabillé, comme on le raconte.

Le juge d'instruction, voyant qu'il ne réussissait pas à amener le prisonnier dans la voie des aveux, prit le parti de lui faire connaître le motif de son arrestation.

Henry Faber protesta avec véhémence contre pareille accusation, et demanda énergiquement à prouver son innocence, en se soumettant à l'examen de deux ou trois chirurgiens, dans les formes prescrites par la loi en semblable cas.

Le lendemain, le chirurgien Henry Faber fut amené devant trois docteurs, en présence du juge d'instruction, pour qu'il fût procédé à l'examen médico-légal de son identité.

A ce moment, Henry Faber déclara, avec franchise et sans la moindre faiblesse, « qu'il était effectivement *un individu du sexe féminin* » ; il priait ses illustres confrères d'ajouter foi entière à sa déclaration et de vouloir bien le dispenser d'un examen minutieux de sa personne.

Ceux-ci auraient été disposés à lui accorder cette faveur; mais le juge réclama l'exécution des prescriptions légales, et obligea le prisonnier de s'y soumettre de bonne ou de mauvaise volonté.

Le procès-verbal de cet examen constate que l'inculpé se trouve doué de tout ce qui est propre au sexe féminin, et que l'état de relâchement dans lequel apparaissent les seins prouve qu'ils ont été soumis à une longue compression et même à ce que très probablement, ils ont dû servir à l'allaitement, à une époque déjà éloignée.

Que pouvait faire dorénavant le chirurgien, sinon avouer entièrement son identité et son crime. C'est ce qu'il fit à l'interrogatoire qui eut lieu trois jours après.

L'inculpée déclara se nommer Henriette, et non pas Henri, avoir non plus 26, mais bien 32 ans, et être veuve, attendu qu'elle avait été mariée à un officier de chasseurs français, nommé Jean-Baptiste Renaud.

Quant à sa profession, elle affirma avoir été reçue chirurgien à Paris.

Le juge lui ayant demandé pour quel motif elle était venue vivre dans cette île, sous un déguisement impropre à son sexe et que condamnent toutes les lois des pays civilisés, elle raconta l'histoire suivante, qui fut admise par les juges compétents, mais dont nous examinerons plus loin le degré de véracité.

*
* *

Henriette Faber déclara que, dès son enfance, elle s'était sentie une répugance absolue pour tout ce qui est propre aux femmes. Née à Lausanne, en 1791, elle perdit de bonne heure ses parents; orpheline, elle fut recueillie par un oncle, nommé Henry d'Abiberg (1), et à l'époque du Directoire, emmenée par lui à Paris, où il était colonel d'un régiment suisse à la solde de la France.

Elevée au milieu des soldats, n'entendant parler que des actions héroïques de cette période fertile en drames de tous genres, elle ne connut aucune des occupations, aucun des plaisirs habituels des jeunes filles ; son esprit se façonna d'une manière virile, qui atrophia en elle l'âme féminine, et fit de cette créature un être insexué, hybride, comme on en voit tant aujourd'hui.

(1) Les Actes espagnols portent « *Aviver* et *Faver* » par une substitution de lettre fréquente en cette langue.

Effrayé de ce qui pourtant était involontairement son œuvre, l'oncle, pour remédier au mal, voulut marier sa nièce, espérant par là la ramener aux mœurs et habitudes de son sexe ; mais la jeune fille n'accepta de contracter mariage qu'avec un militaire qui consentirait à l'emmener avec lui courir les aventures des camps et les périls des combats.

Henriette trouva l'homme de son choix dans un officier de chasseurs, qui servait sous les ordres du baron d'Abiberg.

C'était un nommé Jean-Baptiste Renaud, qui la rendit mère d'un enfant, qui ne vécut que quelques jours. Partie à la suite de son mari et de son oncle appelés à l'armée, elle assista à la glorieuse campagne d'Allemagne, au cours de laquelle son mari fut tué en combattant vaillamment (Dans quelle affaire ? elle ne le dit pas).

Veuve à dix-huit ans, sans enfant, habituée à porter le costume masculin, s'étant rendue utile en soignant les blessés sur les champs de bataille, elle pensa ne pouvoir mieux faire, pour s'assurer un avenir, que d'aller à Paris étudier la chirurgie, et prendre un diplôme. C'est ce qu'elle fit, poussée par le désir de secourir les malheureux, uniquement et sans songer le moins du monde à offusquer les mœurs, et à transgresser les lois de la nature.

Après avoir été reçue chirurgien, sous le nom d'Henry Faber, elle quitta l'école, que dirigeait le fameux Larrey, avec une commission l'attachant

à la Grande Armée, alors en Russie, selon ses propres déclarations.

C'est là qu'elle retrouva son oncle, et se fit admettre comme chirurgien dans son régiment, qui venait de recevoir l'ordre de rentrer en France et de se diriger aussitôt sur l'Espagne.

A peine arrivé sur le champ de ses opérations, que, dans un combat, probablement contre une guérilla, près d'une ville qu'Henriette Faber appelle Miranda, le baron d'Abiberg fut, dit-elle, tué, et elle, faite prisonnière. Son titre de chirurgien lui valut assurément la vie sauve ; mais elle fut contrainte de demeurer en Espagne, jusqu'à la paix définitive.

Comme le séjour de France ne lui offrait pas alors toute la liberté et la sécurité désirables pour continuer le genre de vie qu'elle avait adopté sous le déguisement de chirurgien militaire, elle saisit avec empressement une occasion favorable de quitter Paris, et d'aller porter ses services, tout en cachant sa personnalité, dans un pays où la langue espagnole, qu'elle avait apprise durant sa captivité, pouvait lui être de quelque utilité.

En effet, on enrôlait pour la Guadeloupe des troupes destinées à réoccuper l'île, que Bernadotte, qui l'avait reçue des Anglais, venait de rendre à la France (1814).

Les services d'Henriette Faber furent acceptés et elle partit avec la nouvelle garnison.

C'est de l'île de la Guadeloupe qu'elle est venue

en celle de Cuba. Sans faire connaître le motif qui l'avait contrainte à abandonner ses fonctions et sa résidence, elle déclara que si en venant sur la terre espagnole, elle avait conservé son costume masculin, c'est uniquement parce que sous ce costume qu'elle était plus que jamais habituée à porter, elle pouvait mieux jouir de sa liberté et exercer une profession qui lui permettait de vivre sans arrière-pensée de causer préjudice à qui que ce fût, ni de scandaliser personne, mais bien, au contraire, comme elle s'y est toujours appliquée, à rendre service aux malheureux et aux infirmes.



Avant d'aborder le récit de sa vie en l'île de Cuba, il convient d'examiner ce qu'Henriette Faber raconte elle-même de son existence antérieure.

Nous aurions bien voulu établir son identité. Pour cela, il nous fallait des renseignements indispensables, que nous avons fait demander à Lausanne, mais que nous n'avons pas pu obtenir.

Nous n'avons pas trouvé le nom d'Henry Faber sur les contrôles de l'armée ; mais il ne s'ensuit pas qu'un individu de ce nom n'ait pas servi en qualité de titulaire ou d'auxiliaire dans le corps médical auprès d'un régiment étranger. Il y a, dans les Archives du Ministère de la guerre, de trop grandes lacunes pour pouvoir se prononcer définitivement sur la présence ou l'absence de cet individu.

Donc, en ce qui concerne l'identité d'Henriette Faber comme Suisse, ou d'Henry Faber comme chirurgien, nous n'avons aucune pièce probante.

Quant à Jean-Baptiste Renaud, son mari, qu'elle déclare avoir été officier de chasseurs, les contrôles nous apprennent qu'il y a eu, en effet, un officier de cavalerie, nommé Jean-Baptiste Renaud, qu'il était né vers 1765, à Verdun dans la Meuse, mais que, loin de périr dans un combat, il mourut fort âgé à Reims, dans les bras de son fils.

Donc, ce Renaud ne peut être identifié avec le prétendu mari d'Henriette Faber, d'autant plus que cet officier n'a jamais appartenu à un régiment suisse. A moins qu'elle n'ait abandonné mari et enfant et qu'à dessein elle se soit dit veuve.

Si l'on consulte les contrôles des troupes suisses au service de la France, on trouve deux officiers du nom d'*Abyberg*. Mais aucun ne porte le prénom d'Henry ; l'un s'appelle *Placide-Joseph*, et l'autre *Nazar* ; enfin, ni l'un ni l'autre n'était colonel à l'époque dont parle Henriette Faber.

Placide Joseph d'Abyberg était né à Schwitz, le 15 novembre 1757. En mai 1781, il entrait comme cadet dans le régiment Suisse de Kallermallen, devenu de Curten au service du Piémont. En novembre de la même année, il était enseigne, et le 14 décembre suivant sous-lieutenant.

Il était lieutenant depuis le 9 mars 1791, lorsqu'il fut nommé major avec rang de lieutenant-

colonel, le 7 mai 1793, au régiment de Peyer-em-Hoff, qui devint la première légion Helvétique de l'armée d'Italie au service de la France, en 1798. Le major d'Abyberg se distingua en plusieurs affaires, notamment à celle de la Madona-del-Monte, où il gagna la croix de St-Maurice et Lazare.

Lors de la réorganisation des troupes suisses, il fut maintenu dans son grade de major dans le nouveau 1er régiment suisse, le 28 octobre 1805, jusqu'à sa promotion au grade de colonel du 2me régiment, le 31 mars 1812. — Le 6 avril 1813, l'Empereur le chargea d'organiser une demi-brigade avec les quatre régiments suisses, au camp d'Utrecht, dont il conserva le commandement jusqu'en 1814.

Le Baron d'Abyberg fit les campagnes d'Italie en 1799 ; du Danube et du Rhin, 1800-1801 ; d'Italie et de Naples, 1806-1811 ; du corps d'observation de la Weser, 1813 ; aux bords du Rhin et dans la place de Maestricht, 1814. — En 1813, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Ce colonel ne fit donc pas la campagne de Russie, ni celle d'Espagne ; il ne put pas, par conséquent, être tué à Miranda. Une autre raison s'y oppose : c'est que, de 1816 à 1818, il commanda le 2me régiment suisse, dit de Feuller, et qu'il mourut à Besançon, après avoir joui de sa retraite pendant quelques années.

Voyons maintenant NAZAR d'ABYBERG, né à

Schwitz en 1775, comme son parent, ayant servi comme lui le Piémont, l'Italie et la France, dans le même régiment jusqu'en 1801. Nous apprenons que cet homme de peu d'instruction, mais de bonne conduite, mourut en 1803 à Saint-Domingue, où il s'était rendu avec le général Leclerc. Ce n'est pas encore de celui-là qu'entend parler Henriette Faber.

Il n'a pas pu faire la campagne d'Espagne et il n'est pas probable qu'Henriette ait suivi Nazar d'Abyberg à Saint-Domingue, où elle aurait infailliblement été massacrée, lors des désastres de l'armée française, et, si par cas fortuit, elle eût échappé, ce n'est pas en 1818, mais en 1805 qu'on l'aurait vue apparaître à Cuba, avec les évadés amenés par le vaisseau de Baltimore.

Il y avait encore un Abyberg dans les régiments Suisses au service d'Espagne ; il s'appelait *Dominique*, et n'était que lieutenant. Celui-là encore ne fut pas tué à Miranda. Lors de la reprise, Soult, qui savait que dans Grenade se trouvait un bataillon de mille Suisses magnifiquement équipés, qui avaient fait partie de l'armée du général Dupont, ordonna de les renvoyer dans leur pays, leur faisant quartier, pourvu que les officiers s'engageassent par écrit ou sur parole, au service de l'Empereur, et que, sous-officiers et soldats prêtassent serment en bloc.

Ce bataillon faisait partie du 3e régiment suisse au service d'Espagne.

Le lieutenant Dominique d'Abyberg rentra dans sa patrie, tandis qu'une grande partie des officiers étaient, par ordre du ministre de la guerre, placés à la suite dans les régiments suisses au service de la France.

*
* *

Maintenant, comment ajouter foi à l'histoire racontée par Henriette Faber ? Comment croire à ses racontars ? Faut-il admettre que cette aventurière a abusé du nom de son compatriote ? Faut-il admettre qu'elle ait servi aux régiments suisses à la solde d'Espagne, ou qu'elle n'a fait qu'y suivre un amant plutôt qu'un mari ?

Il est plus propable qu'Henriette Faber a raconté un roman pour égarer la justice et cacher son identité. Aucun de ceux qui se sont occupé d'elle depuis son procès, n'a pu pénétrer le mystère ; il faut dire aussi qu'ils ne s'en sont guère donné la peine.

*
* *

Reprenons maintenant les aveux de l'accusée au juge d'instruction.

Répondant à une question précise, Henriette Faber déclara que Juana de León ne pouvait et ne devait faire aucune remarque au sujet de certaines abstentions dans l'accomplissement des devoirs conjugaux, attendu que Juana de León

était parfaitement au courant de l'impossibilité matérielle résultant de son sexe qu'elle connaissait bien, puisque elle-même en avait fait l'aveu à celle-ci, huit jours au moins avant le mariage.

Malgré cet aveu, Juana de León avait persisté dans la volonté de l'épouser publiquement, afin de pouvoir sans scandale vivre avec elle comme sa femme, la soigner et gouverner sa maison. La preuve en est dans le silence que la dite Juana a gardé pendant plus de deux ans, tant dans ses paroles, que dans les lettres qu'elle lui écrivait et dans lesquelles il n'est pas fait la plus petite allusion à leur fausse situation.

Enfin, de tout ce qu'énonçait Juana de León une seule chose était vraie : la proposition qu'elle lui avait faite de prendre un amant pour lui suppléer.

Le juge fit remarquer à l'accusée qu'elle avait été bien audacieuse, en demandant un examen médical dont elle connaissait par avance le résultat accablant. Henriette Faber répondit qu'elle était intimement convaincue que les chirurgiens qui l'avaient admise dans leur corporation, persuadés qu'elle était un homme, n'oseraient jamais dévoiler son sexe, de peur d'un scandale public, et qu'ils consentiraient à couvrir sa faute, sous la promesse de quitter le pays aussitôt qu'elle aurait été remise en liberté ; mais qu'en aucune façon elle n'avait eu la pensée de manquer de respect au tribunal ; elle n'avait eu que le désir d'éviter le scandale.

C'est aussi pour éviter le scandale qu'elle avait pris du tartre émétique, en quantité suffisante pour empoisonner un homme; mais sa vigoureuse constitution n'en subit aucune atteinte. Elle avait eu peur de se voir promener en habits de femme, par les rues de la ville, exposée aux moqueries des jeunes gens et de toute la populace. Les jeunes gens n'étaient-ils pas déjà venus faire un charivari à la porte de sa prison, dès qu'on connut son histoire. Or, elle préférait la mort à la honte publique.

*
* *

Le quatrième et dernier interrogatoire que le juge d'instruction fit subir à Henriette Faber est daté du 13 février 1823. Après les aveux de l'accusée, celui-ci n'avait plus qu'à la renvoyer devant le tribunal de première instance de Santiago de Cuba, où la cause fut appelée avec toute la célérité propre au caractère espagnol.

Pour défendre une telle cause, dans laquelle les esprits éclairés voulaient voir autre chose que le crime, dans laquelle ils étudiaient déjà la question d'émancipation de la femme, ou tout au moins le droit pour elle de jouir d'une situation qu'elle avait su conquérir dans la lutte pour la vie, par son talent et sa persévérance. L'un des avocats les plus éminents du barreau cubain s'offrit pour présenter la défense d'Henriette Faber.

C'était un Péruvien d'origine, nommé Manuel de Vidaurre, auditeur à l'audiencia de Puerto Principe. Esprit libéral, il s'était fait connaître par les théories les plus avancées en faveur de l'adoucissement dans l'application des peines. C'est lui qui, en tête d'un ouvrage sur la réforme du droit criminel, avait placé cette épigraphe hardie : « La nature humaine n'a pas été créée pour souffrir ».

L'indépendance de son caractère était proverbiale. On raconte de lui qu'à une audience du tribunal de Cuzco, le président l'ayant invité à contresigner un jugement qu'il trouvait inique, il résista avec opiniâtreté : « Je vous ordonne de signer, s'écrie le magistrat. — Et moi je vous dis que je ne signerai pas », réplique Vidaurre, et il se laissa poursuivre pour désobéissance et manque de respect à la Cour Royale.

La défense qu'il présenta devant cette Cour, fut, dit-on, un magnifique morceau d'éloquence, l'apologie de la profession d'avocat, et la revendication des droits de la conscience.

« On se plaint de ma façon de parler, dit-il. Pourquoi ne dit-on pas que je n'ai jamais pris à personne la moindre petite chose ? Pourquoi ne dit-on pas que j'ai toujours donné l'exemple dans le temple, car j'ai toujours estimé que sans une morale saine, il ne saurait y avoir de bons fonctionnaires ? Pourquoi ne dit-on pas que de Lima où je suis arrivé nu, je suis sorti pauvre, alors que les autres y

vivaient dans l'abondance? Pourquoi ne dit-on pas que j'ai été le seul auditeur assidu aux trois heures d'audience en commençant par la messe, et en demeurant bien souvent seul sur le siège, parce que les autres s'en étaient allés à la promenade, à leurs affaires ou à leurs plaisirs, parce qu'ils entraient et sortaient à leur gré, s'absentant sans motif? Pourquoi ne dit-on pas que, quand j'étais chef de la judicature provinciale, il n'y a jamais eu appel d'une seule de mes décisions ?»

Cette indépendance, qui formait le fond de son caractère, l'ayant forcé à démissionner, il s'écria :

« J'ai toujours été persécuté dès ma jeunesse, dans ma patrie, et hors de ma patrie ; en Amérique comme en Europe, mon sort a toujours été le même ; je n'ai cessé d'être en butte à la haine des gouverneurs et cependant j'ai été bien des fois l'objet d'ovations populaires. Quand donc les puissants m'oublieront-ils? Quand donc ne verrai-je plus de crime, pour ne plus avoir à crier contre eux ? (1) »

Tel était le défenseur d'Henriette Faber, dont nous ne connaissons malheureusement pas la plaidoirie. Malgré son éloquence, il ne put la faire absoudre des crimes dont on la chargeait, car elle n'était pas seulement accusée d'outrage à la dignité humaine, mais qui pis est, d'avoir offensé la divinité, en un mot, d'être sacrilège.

(1) Vidaurre est mort pauvre et très âgé en 1851, avocat à l'audiencia de Puerto Principe.

La sentence prononcée le 19 juin 1823, fera mieux que tous les discours connaître l'esprit du tribunal.

«..... Déclare que le ministère public a pleinement démontré son accusation pour obtenir jugement définitif, alors que Doña Enriqueta Faber n'a rien fait pour sa défense. En conséquence, vu le noir outrage qu'elle a osé infliger à la Divinité en contractant mariage avec une personne du même sexe, conduite impie par laquelle elle a péché contre notre sainte religion et contre le respect dû à un sacrement aussi saint, après avoir joué l'odieuse comédie de se faire baptiser comme homme, aggravant le crime qui résulte de ces actes, par l'immoralité, la dépravation, incurie de mœurs qui lui firent abuser de la personne de Juana de León, en usant d'artifices, ainsi qu'il est spécifié en la plainte, sans la plus légère crainte de tomber sous le coup des graves peines par lesquelles les lois canoniques les sanctionnent, de même que les lois civiles anathématisent et châtient des manœuvres aussi ténébreuses ; attendu aussi le scandale qu'elle a occasionné dans la République autant par de tels délits que par le déguisement d'homme que condamnent toutes les lois de l'univers, par la supposition duquel elle put obtenir la licence de la Faculté de Médecine et le titre de chirurgien légiste pour le district de Baracoa, en insultant et bafouant le respectable tribunal de l'Excellentissime Capitaine de l'Ile et toutes les autres corporations qui y sont constituées.

« Dès maintenant, avons condamné et condamnons Doña Enriqueta Faber à la réclusion dans la maison des repenties en la ville de la Havane, pendant dix ans, sous la surveillance des autorités compétentes, avec cette clause que les dix ans révolus elle restera recluse jusqu'à ce qu'il y ait une occasion de la transporter en pays étranger, le plus loin possible de cette île, avec défense absolue de rentrer sur un point quelconque du territoire espagnol, la prévenant que si elle était trouvée, il lui serait infligé une réclusion du double, sans préjudice des autres peines qu'il y aurait lieu de prononcer.

« La condamne à tous les frais, réserve faite des droits de Juana de León, et déclare les effets de la sentence suspendus jusqu'à la révision du dit jugement soumis à l'audiencia de Puerto Príncipe. »

Quatre mois après, le 4 octobre 1823, cette sentence en révision était rendue et apportait quelques modifications.

Henriette Faber n'avait plus que quatre ans de service pénal à faire dans l'Hôpital de St-François-de-Paule, à la Havane, où elle devait être conduite pour y demeurer sous les vêtements propres à son sexe. A l'expiration des quatre années, elle devait être bannie comme en la première sentence. De plus, on lui retirait son diplôme de chirurgien et son permis de séjour.

Enfermée dans l'Hôpital des femmes de St-François-de-Paule, Henriette Faber se montra d'une

humeur intraitable, et sans cesse en révolte. Le chapelain directeur, scandalisé d'une pareille conduite, saisit l'occasion d'une tentative d'évasion pour demander le débarras d'une pareille pensionnaire, qui serait mieux en sûreté, disait-il, dans la maison des Recueillies de St-Jean-Népomucène : ce qui fut accordé.

Mais là encore, la prisonnière fut un sujet de trouble et de scandale. Le jour de sa fête, elle trouva même le moyen de s'enivrer, au point de s'ouvrir avec un clou les veines du bras droit. Le directeur de cette maison dut demander, lui aussi, l'éloignement de cette virago.

Le Capitaine général, qui était alors ce Vivez, qui recommandait aux Habaneros de ne pas sortir la nuit dans les rues, pour ne pas être volés, homme bon, tolérant et un peu naïf, jugea que la meilleure mesure à prendre à l'égard de l'indomptable était tout bonnement de l'expulser, même avant la fin de sa peine. Il fit donc embarquer Henriette Faber sur un navire en partance pour les Etats-Unis.

Arrivée dans la Floride, la déportée reprit les vêtements d'homme et se mit à exercer la médecine avec succès et profit. Par quelle bizarrerie de la destinée, cette femme fut-elle, en 1848, retrouvée à la Vera-Cruz, soignant les malades sous le costume des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul et le nom de sœur Marie-Madeleine, à l'âge de soixante ans passés ?

Quelques années encore après, on la retrouve, soignant les malades dans les hôpitaux de la Nouvelle-Orléans !

On ignore le lieu et la date de sa mort.

*
* *

Les aventures de cette femme nous avaient été signalées par quelques écrivains cubains, entre autres par l'excellent écrivain Francisco Calcagno dans le très intéressant article de son *Dictionnaire Biographique Cubain* et dans son roman *Casamiento Misterioso* (*Musiú Enriqueto*); mais c'est grâce à l'amabilité et à la haute intervention de M. Andrés C. Vázquez, consul général du Mexique en l'île de Cuba, auteur d'un roman féministe sur Henriette Faber, qui a bien voulu nous procurer les pièces du procès de son héroïne, que nous avons pu esquisser cette biographie ».

Léonce GRASILIER.

Marie MASTELLARI (d'Italie).

[*D. M.*, Bologne, 1799],

Femme médecin, citée par Leyden (1) et Mlle Lipinska (2), qui aurait été reçue docteur en médecine à Bologne en 1799.

On n'a aucun détail sur sa vie.

(1) LEYDEN. *Loc. cit.*, p. 144.
(2) LIPINSKA. *Loc. cit.*, p. 156.

Maria DALLE-DONNE (de Bologne).
[1777-1842].
[*M. D.*, Bologne, 19 décembre 1799].

D'après Edith A. Huntley (1), cette femme aurait été reçue docteur en médecine à Bologne au XIX[e] siècle. Elle aurait été ensuite nommée, par Bonaparte, professeur d'accouchements à la Faculté de Médecine de cette ville.

La version de M[me] Dora d'Istria (2), acceptée par A. Rebière (3) et M[lle] Lipinska, est assez différente.

Pour cet auteur, cette « dottoressa » est née en 1777 à Roncastaldo Montagna, dans la montagne bolonaise, d'une famille de pauvres paysans. Envoyée jeune à Bologne par sa famille, qui avait été frappée de sa vive intelligence, elle y étudia, sous le D[r] Rodati le latin et la philosophie ; sous la direction de Caterzani, les mathématiques et la physique ; la chirurgie et la médecine sous les auspices du P[r] Riviera. « Ayant obtenu, le 19 décembre 1799, le titre de « dottoressa » en philosophie et

(1) E. A. Huntley. *Loc. cit.*, p. 8.
(2) Dora d'Istria. *Des femmes, par une femme.* Paris, 2 volumes, 8°, 1869 (T. I, p. 260). — Mazetti. *Repertorio, loc. cit.*, 108-109.
(3) A. Rebière. *Loc. cit.*, p. 83 [*Maria Dalle-Donne*].

médecine, elle fut chargée, le 11 février 1804, de diriger l'école des sages-femmes.

Rebière ajoute : « Mais déjà la jalousie masculine, dénoncée par Beaumarchais, tendait (étrange progrès) à éloigner notre sexe des professions qui ne lui avaient pas encore été interdites. Plus d'un pédant n'avait pas entendu sans envie — même dans cette Italie aux formes polies, disaient les *Débats* en février 1864, les amours-propres sont féroces ! — Maria Dalle-Donne faire, en 1800, des dissertations scientifiques dans la grande Eglise de Saint-Dominique ; et, quand oubliant toute prétention personnelle, avec la noble abnégation d'un véritable savant, Caterzani la proposa (1802) pour la chaire de physique générale à l'Université, cette démarche fut loin d'obtenir l'approbation de tout le monde, et Caterzani lui-même fut préféré à Maria Dalle-Donne ».

Mlle Lipinska dit, au contraire, adoptant la version d'Huntley : « En 1802, en passant par Bologne, Napoléon fut frappé du savoir de cette dame, et sur la proposition du savant Caterzani, institua, pour elle, une chaire d'obstétrique. Elle acquit une très grande réputation et occupa jusqu'à sa mort cette chaire avec une science et une éloquence remarquables ».

Comme on le voit, les deux versions (1) ne concordent pas du tout ; mais il est probable pourtant que Mme Dora d'Istria, citée par Rebière, a raison, car elle semble avoir puisé ses données à une source assez sûre. Nous avons fait en vain quelques recherches pour élucider cette question.

En tous cas, le 4 mai 1827, Maria DALLE-DONNE était reçue à l'Académie de Bologne comme surnuméraire.

Elle est morte en janvier 1842 à Bologne.

(1) HUNTLEY écrit DELLE-DONNE, et non pas DALLE-DONNE.

Regina Josèphe HENNING=HEILAND=D. von SIEBOLD (de Darmstadt).

[*D. O.*, Giessen, 6 septembre 1819].

Régina Josèphe HENNING est une sage-femme très-distinguée, qui épousa d'abord un sieur HEILAND ; puis, en secondes noces, le Dr Damien von SIEBOLD.

Elle est originaire de Darmstadt.

Elle obtint, il est vrai *Honoris causâ*, le diplôme de *docteur en obstétrique* à l'Université de Giessen, le 6 septembre 1819 (1).

Elle est la mère de Th. Charlotte HEILAND=HEIDENREICH et du Dr Charles de Siebold, célèbre médecin allemand (2).

Nous n'insistons pas, puisqu'en réalité il ne s'agit ici que d'une accoucheuse.

(1) HARLESS. *Loc. cit.*, p. 278.
(2) ROUYER. *Loc. cit.*, p. 229.

Charlotte Marianne HEILAND=HEIDENREICH (de Darmstadt).

(1761-1859).

[*D. O.*, 20 mars 1817, Darmstadt].

Fille de R. J. Henning=Heiland, et par la suite belle-fille et fille adoptive de Damien von Siebold (d'où le nom de Charlotte von Siebold), elle naquit en 1761.

Elle suivit les leçons de sa mère et de son beau-père, de Langenbeck, et d'Osiander.

Le 20 mars 1817, elle conquit le titre de *Docteur en Obstétrique* à Darmstadt.

Elle n'était que sage-femme; mais, comme elle a subi réellement les examens d'un doctorat spécial, elle mérite très-certainement de figurer ici.

Elle épousa le Dr HEYDENREICH, et mourut en 1859 (1).

On lui doit (2) : *Ueber Schwangerschaft ausserhalb des Uterus und Ueber Graviditas abdominalis inbesonders* (Thèse). — [Polémique avec le Dr Wedekind]. *Jahrbücher der Medic. u. Chir.*, t. VIII (3).

(1) HARLESS. *Loc. cit.*, p. 280.

(2) LIPINSKA. *Loc. cit*, P. 332.

(3). Voir aussi ROUYER, *Loc. cit.*, p. 228. — *La Patrie*, Paris, 14 juillet 1859 (Annonce de la mort de cette doctoresse).

Marie von CALISH = von ZAY (Comtesse) (d'Agrocz, Hongrie).

[*Pratic.*, XIXe Siècle].

La Comtesse Marie von Calish, qui épousa le comte von Zay, est une hongroise, citée par Harless, qui naquit en 1779, et cultiva, pour son propre agrément, presque toute sa vie, l'art de guérir, à l'instigation de sa mère.

On la consultait de tous les coins de la Hongrie; et, une fois mariée, elle vit arriver en foule chez son mari, à Agrocz, une foule de malades.

En 1820, elle se lança dans le magnétisme. Vers 1830, elle s'ocupait encore de botanique médicale (2).

(1) Harless. *Loc. cit.*
(2) Lipinska. *Loc. cit.*, p. 338.

M. A. V. GILLAIN=BOIVIN (de Paris).
(1773-1841).
[*M. D.*, 1827, Marbourg].

Marie-Anne-Victoire Gillain=Boivin est une très célèbre sage-femme française, dont la biographie est bien connue (1), née à Montreuil (S.-et-O.), le 9 avril 1773.

Nous ne la citons, au milieu de cette série, que parce qu'elle a été nommée *Docteur*, *honoris causâ*, par l'Université de Marbourg, en 1827. Elle a été décorée de la médaille d'or du mérite civil de Prusse (1844) et nommée membre de nombreuses sociétés savantes.

Elle a d'ailleurs plusieurs titres à son actif : l'*invention d'un pelvimètre* et d'un *spéculum*, entre autres; des mémoires sur les *moles hydatiques*, l'*avortement*, l'*absorption du placenta*, etc., etc. (2). Citons encore, parmi ses autres publications : *Mémorial de l'art des accouchements*, Paris, Méquignon père, 1812, 8°, 666 p., 130 pl.; 2e éd. 1817 ; 3e Ed., 1836 ; 4e Ed., 2 vol., etc. Trad. allemande, Cassel et Marburg, Krieger, 1829.

(1) E. A. Huntley affirme, sans que nous sachions ce que cela signifie, qu'elle fut *Directress of the Hospital of Seine et Oise*. Elle fut, en réalité, directrice de l'hôpital général à Poissy (S.-et-O.).
(2) Rouyer. *Loc. cit.*, p. 234.



Mme M. A. V. Gillain = Boivin (de Paris).
[1773-1841].
[D'après un portrait dessiné et gravé par Bouchard,
Successeur de Chrétien,
Inventeur du physionotrace].

Les Femmes Médecins Auteurs.

Elle a traduit en outre le Traité des hémorragies utérines de Rigby, les Recherches, observations et expériences sur le développement naturel et artificiel des maladies tuberculeuses, de J. Baron, et des Mémoires sur l'accouchement artificiel, l'opération césarienne, car elle était très versée dans les langues étrangères.

Son principal ouvrage, publié en collaboration avec Dugès, est le *Traité pratique des maladies de l'utérus et des annexes* (1837, 2 volumes, in 8°), avec atlas in-4°, 41 planches, et 166 figures.

La plus grande joie qu'elle recueillit de ses travaux lui fut causée par le diplôme de Docteur en médecine, que lui décerna galamment l'Université de Marbourg, sur un parchemin magnifique, avec un grand luxe d'épithètes et d'éloges (1), sur la proposition du célèbre professeur d'accouchements Büsch..

Patronnée par MM. Duméril et Jules Cloquet (2), Madame Boivin (3), en 1831, eut la malencontreuse idée de vouloir entrer à l'Académie de Médecine de Paris! On n'est jamais parfait.... Les intrigues habituelles de ce milieu firent échouer cette

(1) BOURDON (J.). *Illustres médecins et naturalistes des temps modernes.* Paris, 1844 [Art. BOIVIN].

(2) *Ann. de la Chir. franç. et étrang.*, 1841, II, p. 377.

(3) On trouvera un portrait de Mme Gillain = Boivin dans Witkowski (*Loc. cit.*) assez analogue à celui que nous publions ci-contre.

candidature, étrange pour notre pays et pour cette époque ; et Madame Boivin ne put s'en venger que par un mot : « Les médiocrités jalouses, les sages-femmes de l'Académie, n'ont pas voulu de moi ! »

Elle aurait mieux fait de se taire, car la parole n'est que d'argent, et surtout de prévoir ce qu'allait accomplir en Amérique, en 1856, une maîtresse sage-femme de Berlin, Marie A. ZAKRZEWSKA, c'est-à-dire d'acquérir d'abord elle-même, par des examens réguliers, le titre de véritable Docteur en médecine !

En matière de réforme sociale, il faut s'en tenir à l'adage : « *Natura non facit saltus* », et au proverbe : « La charrue ne va pas devant les bœufs ».

C'est donc à tort que Mme Boivin, oubliant ses classiques, tenta cette démarche inconsidérée.

Retirée à Versailles où elle vécut d'une maigre pension obtenue après 35 ans de services dans les hôpitaux (1), cette femme savante et désintéressée y mourut le 16 mai 1841 (2).

(1) BEAUGRAND. *Dict. encyclop. des Sc. méd.*, 1867, X, p. 44,

(2) J. D. N. [JOURDAN]. *Biographie universelle*, Paris, 1843 IV, p. 612 [Art. BOIVIN].



Mme M. A. V. Gillain = Boivin (de Paris).
[1773-1841]
[D'après Delacoux].

Les Femmes Médecins Auteurs.

MARIE DE COLOMB (de Gœrbersdorf).

[*Pratic.*, XIX[e] Siècle].

M[lle] Marie de Colomb, née le 16 juillet 1808, est une polonaise de Varsovie, qui, sans titres officiels, mais grâce à des connaissances suffisantes, s'est très sérieusement occupée d'*Hydrothérapie*, après avoir vu à l'œuvre le célèbre Priessnitz, à qui elle avait été demander de réparer sa santé délabrée (1).

Après un séjour prolongé à Gräfenberg, elle vint à Berlin en 1848, et, en 1850, alla fonder à Görbersdorf, en Silésie — là où, deux ans plus tard, le D[r] Brehmer devait imaginer les Sanatoria pour Tuberculeux —, un Institut d'Hydrothérapie.

On lui doit un petit livre [*Vincenz Priessnitz und dessen Wasserheilmethode in Gräfenberg.* Breslau, 1850], et un ouvrage plus scientifique [*Die Berechtigung der Wasserheilmethode vom wissenschaftl. Standpunkte* (2), Berlin, 1852].

Son œuvre fut fort critiquée, comme il arrive toujours pour les novateurs (3) ; mais elle ne conti-

(1) Deroin (Jeanne). *Marie de Colomb. Almanach des femmes*, Lond., 1852.
(2) Traduit en Polonais six mois après (Deroin).
(3) Lipinska. Thèse, *Loc. cit.*, p. 333-337.

nua pas moins à avoir des succès et publia un troisième ouvrage, en 1860 : *Wasserheilmittel in 63 Wasserheilformeln gegen alle Nerven-und Sälfte Krankheiten*, Berlin, 1860, 8°, 64 p.

Elle eut à soigner des malades, venus de chez Priessnitz, et obtint des résultats imprévus jusqu'à alors.

Thérèse HUTER = FREI (de Darmstadt).

[*D. O.*, 25 mai 1847].

Mme Thérèse Huter=Frei, née Huter, était sage-femme, à Darmstadt.

Elle a été reçue *Docteur en Obstétrique*, le 25 mai 1847.



CHAPITRE V.

Les Femmes Médecins Militaires Modernes.

SOMMAIRE. — Les Femmes médecins militaires en Amérique et aux Indes : HITY, WALKER, MACLOD, BARRY.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, un certain nombre de femmes ont réussi, soit à l'aide de déguisements, comme Henriette Faber, dont nous venons de raconter la carrière si curieuse, soit en ayant le courage de ne pas cacher leur sexe (cela n'était au demeurant possible qu'en Amérique !), à se faire admettre, comme *médecins militaires*, soit aux Indes, dans l'armée anglaise, soit aux Etats-Unis, lors de la guerre de Sécession (1).

Quoiqu'il ne s'agisse probablement pas là de femmes régulièrement reçues docteurs, mais

(1) Dans des guerres étrangères toutes récentes (Amérique et Espagne; Angleterre et Transvaal; Chine, etc.), des femmes, non docteurs, semblent avoir joué aussi un *rôle médical* (Mlle Lucie Montheuil, en Chine, par exemple). Dans les guerres européennes de cette fin de siècle, au contraire, les médecins femmes ont toujours été des doctoresses régulièrement reçues (Femmes médecins Russes, dans la campagne de Bulgarie, en particulier).

d'apôtres du dévouement, nous croyons devoir donner ici, puisque nous n'avons pas hésité à raconter les mésaventures d'Agnodice et de Faber, les quelques notes biographiques que nous avons pu rassembler sur ces femmes, dont on ne pourra nier ni l'énergie farouche, ni le courage guerrier (1).

(1) Nous croyons nous souvenir que, pendant les guerres de la Vendée (fin du XVIII[e] siècle et XIX[e] siècle), quelques Femmes Soldats ont joué de même un *rôle médical* dans cette révolte célèbre, où les dames du meilleur monde portaient l'épée et montaient à cheval, sans peur, sinon sans reproche, car parfois elles ne suivaient au camp que leurs amants !

Malheureusement, nous n'avons pas pu retrouver les notes que nous avions recueillies à ce sujet au cours de nos lectures relatives à l'Histoire des Guerres de Vendée.

Bornons-nous ici à citer, en dehors de celui de Françoise Després (Paris, Michaud, 1817, in-8°), le nom d'une Vendéenne, M[elle] Renée Bordereau, dite Langevin, surnommée la *Jeanne d'Arc Vendéenne*, qui a publié des mémoires édités en 1.88 à Niort (Favre, 1888, br., in-8°), et qui suivit, pendant plus de six ans, l'armée de Vendée, *habillée en homme*, en chargeant à cheval au milieu des cavaliers.

MARIA HITY (Etats-Unis).

[XIXe Siècle.].

Miss Maria Hity (ou Hitty) est une Américaine, qui n'était probablement pas graduée, quoi qu'en ait dit Haryett Fontanges (1) ; car nous n'avons pas pu retrouver sa trace dans les anciens annuaires de ce pays.

Chirurgien de l'armée fédérale dans la grande guerre de sécession des Etats-Unis, elle a, dit-on, servi sur les champs de bataille.

Elle a fait, en particulier, toute la campagne de Virginie.

Au cours de cette vie des camps, elle reçut plusieurs blessures ; et on a dit qu'elle y avait perdu un œil.

Elle a été pensionnée par le Gouvernement fédéral américain (2).

(1) Fontanges (Haryett). *Les femmes docteurs en médecine à l'étranger. Fronde*, Par., 25 août 1900.

(2) Peut-être trouverait-on des renseignements plus circonstanciés sur elle à Washington, dans les Archives fédérales.

Miss MARY WALKER (Etats-Unis).

[XIXe Siècle.]

Mary Walker (ou Walcher) est aussi une Américaine, qui probablement ne fut jamais reçue docteur en médecine, quoiqu'à l'époque où elle vécut il y eût déjà des femmes médecins aux Etats-Unis (1).

C'était probablement une « Nurse ».

Elle fut *chirurgien* dans l'armée fédérale pendant la guerre de Sécession ; et elle s'y conduisit en héros. Elle fut digne des Vendéennes de 1793 et des femmes boërs modernes !

Elle eut l'occasion de soigner de nombreux blessés sur les champs de bataille, tandis que sifflaient autour d'elle la mitraille et les balles.

Il nous a été impossible d'ailleurs de reconstituer sa biographie, malgré des recherches patientes ; et les renseignements ci-dessous ne sont donnés que sous les plus grandes réserves.

Toutefois Miss Mary Walker, encore vivante en

(1) C'est à tort, croyons-nous, que Haryett Fontanges (*Loc. cit.*) en fait une doctoresse.

1895, aurait acheté (1) une ferme de 135 acres, près d'Oswego, dans l'état de New-York, en vue d'y fonder une *colonie modèle de femmes.* Et, au cours d'une interwiew, cette femme-médecin aurait déclaré que le port du *pantalon bouffant* (type cycliste) y serait obligatoire!

Nous ignorons si cette entreprise a été menée plus loin et ce qu'elle est devenue...

(1) *Progrès médical*, Par., 1895, 2e sem., n° 42, p. 256.

MACLOD (Indes Anglaises).

[XIXe Siècle].

Chirurgien de l'armée anglaise, qui, pendant toute son existence, fut considéré comme étant du sexe masculin, et qui, en réalité, n'était qu'une femme, déguisée en homme.

On ne possède que peu de renseignements biographiques sur cette femme et sur le début de ses études médicales.

On sait seulement qu'elle vivait encore il y a une vingtaine d'années, c'est-à-dire vers 1875.

C'était un praticien grave, habile, savant et réservé, particulièrement dévoué. On l'aimait ; mais parfois les officiers le raillaient sur sa sobriété et sur sa continence. Un jour, aux Indes, un lieutenant lui reprocha gaiement de vivre « comme une demoiselle ». Maclod se leva, souffleta l'officier, le provoqua en duel, et le lendemain le tua d'un coup de pistolet. Il dut donner sa démission et rentra vivre en Angleterre, près de Londres.

Quand il y mourut, quelques années plus tard,

on constata que le chirurgien Maclod était une *femme* ; et ses papiers attestèrent que cette femme était issue d'une des plus anciennes familles du Royaume-Uni (1).

(1) Extrait d'un reportage anglais (Lettre du 23 mars) : *La Femme de Londres* [Chirurgien Maclod]. *Temps*, Par., 25 mars 1895. — Voir aussi : *Des femmes ayant servi comme médecins militaires dans l'armée anglaise des Indes. Chronique médicale*, Par., 1897, IV, 594-595.

BARRY (Indes Anglaises).

[XIXe Siècle].

Le médecin militaire anglais, connu sous le nom de Barry, ne fut également, paraît-il, qu'une femme déguisée en homme.

On a peu de renseignements sur ce chirurgien, qui servit aux Indes dans l'armée anglaise.

On sait seulement qu'il est mort récemment. Il avait pris une part très active à de nombreuses batailles.

On ne reconnut d'ailleurs son sexe véritable qu'au cours d'une grave maladie, dont il fut atteint, pendant qu'il était encore en service.

Mais celui qui fit cette découverte garda le secret. Ce n'est qu'après la mort de Barry (1) qu'on sut qu'il était une femme (2).

(1) *Chronique médicale*, 1897, p. 595.

(2) On sait qu'il y a, *actuellement*, dans l'armée américaine, au moins deux chirurgiennes en titre : Miss Mac Gee et Miss Anita. — Leur biographie fera partie d'une publication ultérieure.



CHAPITRE VI.

Femmes-écrivains et Praticiennes non docteurs.

SOMMAIRE. — Femmes Praticiennes. — Femmes Auteurs. — Femmes Guérisseuses. — Femmes Biologistes.

Un certain nombre de femmes, en dehors des personnalités précédentes,— dont nous n'avons donné la biographie que parce que, à un moment donné, elles ont exercé la médecine, d'une façon sinon officielle, du moins *professionnelle* et *continue*, ou bien ont obtenu un titre, au demeurant quelconque, mais en rapport avec l'art de guérir —, devraient logiquement faire partie de cette série : nous voulons parler des Sages-femmes célèbres.

Nous avons tenu pourtant à éliminer de cette galerie toutes celles qui n'obtinrent pas, *honoris causâ*, le titre de DOCTEUR ; et cela pour deux raisons.

La première est que nous serions retombé dans les errements anciens, en confondant, en particulier pour l'époque grecque et romaine, les ἰατρίνη et les μαία, les *medicae* et les *obstetrices*,

et, pour l'époque moderne, les vraies doctoresses, les femmes médecins proprement dites, et les sages-femmes.

La seconde, c'est que nous avons l'intention de revenir sur leur histoire dans un ouvrage ultérieur.

C'est donc uniquement pour éviter toute confusion et un double emploi que nous n'en parlons pas pour l'instant, nous bornant pour l'Antiquité à renvoyer le lecteur au curieux ouvrage de Delacoux, tant de fois cité précédemment.

I. — Femmes Praticiennes.

D'autres femmes, au contraire, sans être gradées et sans avoir rien publié elles-mêmes, ont joué un rôle assez important, au point de vue d'une *pratique médicale* restreinte. Comme, tout en n'étant ni reçues docteurs, ni pourvues d'un titre officiel quelconque, elles ont contribué au progrès humain, nous devons les citer au même titre que plusieurs de celles sur lesquelles nous avons insisté plus haut, et dont le rôle professionnel a été considérable.

*
* *

Félix Plater, lors de son arrivée à Bâle, trouva une femme qui se livrait à l'exercice de la médecine, la veuve du docteur Othon Brunfels, laquelle jouissait d'une grande vogue vers 1557 (1).

Au XVI[e] siècle, en Allemagne, la Palatine de Neubourg, et Anne Sophie, épouse d'Auguste 1[er], électeur de Saxe, s'occupèrent aussi de médecine (2).

(1) Plater (Félix). *Mémoires.* Genève, 1566, page 89 [Citation Lipinska].
(2) Lipinska. *Les femmes médecins en Suisse, Allemagne et Angleterre du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Fronde*, Paris, 1900, 12, 13 et 14 janvier, n° 765, 766 et 767.

Anne Sophie, née princesse royale de Danemark, était très versée dans les sciences naturelles. Elle cultivait dans son jardin beaucoup de plantes médicinales, et préparait elle-même des médicaments, qu'elle donnait aux pauvres. Elle fonda à Dresde une *pharmacie*, qui existait encore en 1830 (1).

La Marquise Dauphin de Sartre, épouse du Marquis Rubias d'Estoublon, s'occupa, d'après Junker (2), de médecine. Elle est morte à Arles (Provence), en 1685.

Au milieu du XVII[e] siècle, à Iéna, vécut une nommée Jeannette, Comtesse de Sayn et Wittgeinstein, mariée d'abord au comte Jean de Hesse, puis au duc Jean Georges de Sachse-Eisenach. D'après Paullin, elle avait certaines connaissances médicales (3).

Tant qu'à Marie-Louise Bourgeois, dite Boursier, femme d'un aide-chirurgien barbier, qui apprit la médecine dans les livres de A. Paré, elle n'était que sage-femme, et nous n'insistons pas sur sa biographie pour les raisons données ci-dessus.

(1) Harless. *Verdienste der Frauen.* Göttingen, 1830, pages 159-160.
(2) Junker. *Cent. fem. erud.*, p. 67.
(3) Lipinska. *Loc. cit.*

Lady Worthley Montague, une anglaise, réalisa l'importation, en Europe, de *l'inoculation variolique,* et la pratiqua elle-même (1).

La Marquise de Buttelini, une italienne, propagandiste enthousiaste, *a pratiqué elle-même l'inoculation* sous Benoît XIV, de 1740 à 1758, en particulier dans les Etats-Romains.

La veuve du docteur Bruckner, au début du XIX[e] siècle, a traité avec succès les déviations et les pieds bots, en particulier, à l'aide d'appareils.

Rebière (2) catalogue Louise Adélaïde d'Orléans, seconde fille de Philippe d'Orléans, abbesse de Chesles (1719), comme *chirurgienne*; mais il nous a été impossible de découvrir pourquoi.

(1) Pour des détails plus circonstanciés, voir M[lle] Lipinska (*loc. cit.*, 14 janv. 1900).— M. le D[r] Ménard, directeur de l'Institut de vaccine animale à Paris, a exposé, au Palais de l'Hygiène en 1900, un portrait de Lady Montague.
(2) Rebière. *Loc. cit.*, p. 219.

II. — Femmes Guérisseuses.

Un très grand nombre de femmes ont, de bonne foi, cru inventer, soit par l'entremise du dieu Hasard, soit sous des influences mystérieuses, des *Remèdes* d'une valeur plus ou moins reconnue; et la liste de ces Guérisseuses convaincues serait assez longue à donner complète, même en éliminant celles qui ne furent que de vulgaires charlatans!

*
* *

On peut citer parmi elles, à titre d'exemple, Hildegarde de Bingen, canonisée sous le nom de Sainte Hildegarde (1100-1180), qui a écrit un livre sur *la médecine et les subtilités de la nature*, édité par M. le Pr Daremberg, et qui paraît s'être préocupée de la *métallothérapie* (1).

En Pologne, une femme s'est occupée de médecine, sans l'exercer cependant. C'est Elisabeth, sœur du roi Casimir le Grand, qui vécut au XIe siècle, et femme de Charles Ier, roi de Hongrie.

On lui attribue *l'invention d'un médicament* réputé contre le *rhumatisme*, dit « Eau de la reine de Hongrie ». Un jour, racontent la tradition et

(1) Mlle Lipinska a consacré, dans sa thèse (p. 132-143), une longue étude à Ste Hildegarde (Voir aussi : *France médicale*, Par., 1900, XLVII, n° 14, 261-266). — Beaugrand. *Loc. cit.*

M[lle] Lipinska (1), comme elle souffrait cruellement d'un accès de rhumatisme aigu que personne ne pouvait guérir, elle fit infuser du romarin dans de l'esprit de vin rectifié et s'en frotta les membres plusieurs fois. A la suite de quoi, elle guérit radicalement, et, quoique déjà septuagénaire, elle a vécu encore dix ans !

Anna de Osorio (2), comtesse de Chinchon, femme d'un vice-roi du Pérou, a donné à la thérapeutique, grâce à don François Lopez de Canizarès, le précieux médicament, qui s'appelle la quinine (1640). On appelait jadis en effet le quinquina *l'écorce de la Comtesse ;* et Linné, quand il dénomma cet arbre, appela *Cinchona* le genre auquel il appartient.

Un arrêt de la cour d'appel de Tournai, du 3 novembre 1698, mentionne une nommée Marie Jeanne d'Assonville, femme « autorisée » de Marc-Antoine Hanneton, cabaretier à Lille, qui eut à soutenir un procès avec les maîtres-chirurgiens de cette ville, à propos d'un certain *onguent qu'elle employait pour guérir les hémorrhoïdes* et qu'elle avait obtenu l'autorisation de vendre dès

(1) Lipinska. *Les Femmes médecins au Moyen Age. Fronde,* Paris, 1900, 20 février, n° 439.
(2) Markham (C.). *A memoir of the lady Anna de Osorio, countess of Chinchon.* Lond., 1874.

le 8 août 1697 (1). Les chirurgiens furent déboutés et elle gagna son procès.

Au XVIe siècle, ÉLÉONORE, princesse de Wurtemberg, inspirait la publication d'un *Manuel de thérapeutique,* et, selon l'auteur de ce livre (2), elle se servait elle-même dans sa pratique de médicaments qui y étaient cités (3).

Marguerite Sybille von EINSIEDEL = von LŒSER, poëte, théologiste, douée d'une instruction très solide, se voua avec ardeur à la médecine. Elle avait, dit-on, appris par cœur le Manuel de Médecine de Sennert et se livrait à des expériences thérapeutiques.

Vers 1735, une anglaise, Miss Jeanne STEPHENS, née dans le comté de Berck, imagina un remède contre la *pierre,* remède qu'elle prétendit très efficace, et qu'elle vendit au Parlement anglais, en 1740, pour la somme de 5000 livres. En réalité, miss Stephens n'avait découvert qu'un mélange de coquilles d'huîtres et de savon d'Espagne, c'est-à-dire un agent médicamenteux sans grand intérêt.

(1) PINAULT. *Recueil d'arrêts notables du Parlement de Tournai.* page 232-234 [Cité par Mlle Lipinska].

(2) [Hat auch die Mehrteil dieser Stück] [Selbst publicirt mit grossem Glück]. [De la plupart de ces remèdes-là, la princesse s'est servi dans sa pratique avec succès]. (Citation d'après Mlle Lipinska).

(3) MARSHALL. *Arzenei Kastlein.* Leipzig, 1894, pages 7-8.

Ce remède donna lieu à des polémiques sans nombre, et Mlle Lipinska (1) leur a fait trop d'honneur en consacrant à cette dame une notice importante dans ses études sur les femmes médecins (2).

Une autre allemande, qui vivait à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, est citée par Paullin : Christine Régine KRATRENSTEIN-HELLWIG, saxonne d'origine. Poëte et pianiste, cette femme, très intelligente, s'occupa, paraît-il, beaucoup de médecine et de thérapeutique (3).

Mme DARNET, femme d'un chirurgien de St-Yrieix, crut aux vertus médicales du *kaolin*.

Mme HAHNEMANN, la femme du célèbre médecin homéopathe, s'était intitulée docteur en homéopathie, et avait été prévenue en 1847 d'exercice illégal de la médecine, s'il faut en croire un *Compte rendu du procès de Mme Hahnemann*, dont Rebière semble avoir eu connaissance.

(1) Voir Mlle LIPINSKA [*Loc. cit.*, 13 et 14 janvier 1900].

(2) Consultez sur ce sujet : A. MAURY. *L'ancienne Académie des Sciences*, page 140. — MORAND (*Mémoires*) : *Histoire de l'Académie des Sciences*, 1740, I. — CLIFTON : *Etat de la médecine ancienne et moderne avec des expériences sur le remède de Mlle Stephens faites par* HALES *et traduites par* CANTWEL. Paris, 1742, in-12, pages 59-60 ; 284 ; 289-292 [Lipinska]. — LAGRANGE : *Œuvres complètes*, tome XIII, page 196 [Rebière].

(3) E. OELSNER. *Die Leistungen deutscher Frau auf wissenschaftlichen Gebiete.* Guhrau, 1894, p. 68-70 [Citation Lipinska].

III. — Femmes Auteurs.

A côté des femmes précédentes, il faut absolument citer, pour mémoire au moins, celles qui, sans exercer l'art de guérir avec ou sans titres suffisants, ont publié des ouvrages de médecine qui ont survécu.

Les noms de ces femmes auteurs ne sont d'ailleurs pas très nombreux.

*
* *

Citons d'abord Allema Barbara Weintrauben, à qui l'on doit un in-octavo, paru en 1603 : *Arzneybüchlen*, simple manuel de médecine en langue allemande (1).

Anna Wolley, ou Volley, une anglaise également, est l'auteur d'un *Pharmacopium muliebris sexus*.

Elisabeth-Marguerite Putz-Keil s'occupa surtout de chimie, au dire d'Harless (2) ; mais elle avait aussi des connaissances étendues en médecine, et a laissé un *Manuel d'Obstétrique* ; peut-être fut-elle sage-femme !

(1) Cité par Haller, sans explications.
(2) Harless. *Loc. cit.*

Une allemande de Silésie, la duchesse Eléonore Marie Rosalie de TROPPAU et de JAGERNDORF, est l'auteur d'un *Arzneybuch*, ou recueil de médicaments, assez curieux, qui fut publié en 1600 sous le titre : *Eleonorae Hertzogin von Troppau und Jagerndorf sechs Bücher auserlessener Artzenegen und Kunststücke fast von alle des menschlichen Leibes-Gebrechen und Krankheiten.* (Torgau, 1600, fol. 4) [Six livres de remèdes et moyens choisis contre presque toutes les souffrances et maladies du corps humain].

Cet ouvrage, qui obtint un grand succès, a eu de nombreuses éditions (Zerbst, 1613, in-4°; Leipzick, 1618, in-4°, etc.). D'après Mlle Lipinska, il aurait paru au XVIIIe siècle sous ce titre plus original : *Aufgesprungener Granat-Apfel des christlichen Samariters* (Grenade ouverte du Samaritain charitable) (Leipzick, 1709; Norimberque, 1733).

Un peu plus tard, d'après Mlle Lipinska, Elisabeth, comtesse de KENT (Elisabeth KANTZI), publia, en anglais, sous ce titre : *A choise manuel or rare secrets in physick and chirurgery.* (Londres, 1670, in-12) [Manuel choisi ou secrets rares de la médecine et chirurgie], un livre qui a eu aussi une grande vogue et fut traduit en allemand par Jean Caspar Grimm. Schacher en cite trois éditions.

A la fin du XVII[e] siècle, un *Recueil de secrets en médecine* (Paris, 1691, in-8°) a été publié par M[lle] d'AUVERGNE ; on le trouve en effet indiqué dans les catalogues des bibliothèques de Haller.

Mentionnons aussi « l'*Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants* », de M[me] L..., cité par M[lle] Lipinska, d'après l'*Histoire littéraire des femmes françaises* (tome V, page 384), et attribué par Harless à M[me] de REBOURS.

Madame FOUQUET, en 1682, a publié un petit ouvrage populaire intitulé : *Les Remèdes charitables de M[me] Fouquet. Pour guérir à peu de frais toutes sortes de maux tant internes qu'externes* (Lyon, 1682, in-12) (1).

Helena Aldegonde de NOLDE a fait paraître en 1702 : *Medulla Medicinæ oder kurzer Begrif wie man die Medecin recht Gebrauchen soll* (Wohrendoff, in-8°, 1702) (2). Il ne s'agit pas là

(1) C'est à tort que M[lle] Lipinska a dit que cet ouvrage avait été publié pour la première fois en 1701 (*Fronde*, n° 542 ; Thèse, p. 186), car, comme nous venons de le voir, il y a une édition qui date de 1682, et nous savons que ce livre a eu d'autres éditions antérieures à 1701 ; en particulier une autre de Bruxelles, de 1684 (in-12, Paris). — A mentionner aussi celle de 1739 (2 vol. in-8°), qu'on trouvait encore dans le commerce (à Louvain, entre autres), il y a quelque temps.

(2) Ce livre est surtout connu par une note de Haller.

d'une étude empirique, mais d'un traité de médecine rationnelle et pratique, d'après M[lle] Lipinska.

Il faut rappeler, parmi les femmes qui ont écrit sur la médecine, sans être reçues docteurs, M[me] Geneviève-Charlotte d'ARCONVILLE = THIROUX (1720-1805), épouse de M. Thiroux, Conseiller au Parlement.

Amie de Gresset et de Lavoisier, elle s'adonna aux Lettres et aux Sciences et se passionna pour l'*anatomie*. Elle s'occupa aussi d'histoire naturelle et de médecine, en suivant les cours du Jardin du Roi et surtout celui d'anatomie.

On a d'elle (1) un *Traité d'Ostéologie*, paru en 1767, in-fol., avec planches anatomiques; un *essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*. (Didot jeune, in-8°, 1766, XXXV, 578 pp.); et une traduction des *Leçons de Chimie* de l'anglais SHAW (1759), au dire de A. Rebière (2). D'après M[lle] Lipinska (3), son traité d'ostéologie aurait paru dès 1759, et ne serait qu'une traduction d'un ouvrage d'Alexandre Munro (2 vol., avec planches),

(1) On lui doit, en dehors de ses œuvres scientifiques, une publication anonyme : *Mélanges* (7 volumes, in-12), où l'on trouve de tout, comme le titre l'indique !

(2) A. REBIÈRE. *Loc. cit.*, p. 21.

(3) LIPINSKA. *Les études médicales des femmes françaises du XVI[e] au XIX[e] siècle. Fronde,* Paris, 1899, 3 et 4 juin, n[os] 542 et 543. — Thèse, p. 190.

écrite par le Dr Süe; mais elle aurait ajouté plusieurs notes sur des singularités (anomalies) qu'elle avait remarquées elle-même, ou qu'on lui avait communiquées. La préface, qui est d'elle, suffit à prouver d'ailleurs, qu'elle avait des connaissances médicales très sérieuses. Elle a, en tout cas, l'une des premières, compris l'importance de l'*Enseignement de l'Anatomie par les Figures*.

En réalité, Mme d'Arconville-Thiroux a publié beaucoup plus que ne l'a dit Rebière, même dans le domaine des sciences médicales.

« En effet, au dire de Mlle Lipinska, les questions les plus diverses d'anatomie, d'histologie, de physiologie et de pathologie l'intéressaient. Ses œuvres contiennent une série de traductions et d'articles relatifs à ces diverses branches de la science médicale... Mais son travail le plus important est l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* publié à Paris en 1766. Persuadée que la connaissance des substances propres à retarder ou à accélérer la putréfaction à laquelle paraissent tendre tous les corps organisés, était assez importante par elle-même, elle entreprit une série de recherches dans ce sens. »

Il faut, absolument ici, à l'exemple de Mlle Lipinska, citer, en outre le nom de Madame Necker, qui est surtout célèbre comme *réformatrice des hôpitaux parisiens*, et nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de rapporter presque in

extenso les pages que notre savant collègue a consacrées à *cette femme de bien*, avec toute la compétence qu'on lui connaît.

« Cette femme, qui attachait un si grand prix aux occupations et aux jouissances de l'esprit, entreprit en 1779 de fonder à titre d'essai un *petit hôpital* pour y pouvoir appliquer les réformes du régime hospitalier, considérées par elle comme les plus raisonnables et les plus urgentes.

Dans son livre, *Hospice de charité*, *institution, règles et usages de cette maison*, elle rend compte de son essai couronné de plein succès. On organisa un petit hôpital de cent vingt lits, dit hospice de charité. Les malades étaient seuls dans un lit, soignés avec la plus grande propreté, et avec toutes les attentions nécessaires à leur rétablissement, placés dans des salles bien aérées, sans odeur, et sans bruit, servis par des sœurs de la Charité et par un médecin et un chirurgien logés dans la maison et consacrés à cette seule occupation ; nourris avec les aliments les plus salutaires et traités avec les drogues les mieux choisies. On remplit toutes ces conditions d'une manière satisfaisante et après une épreuve de plus d'une année, « l'on s'est convaincu que la journée d'un malade coûte un peu moins de dix-sept sous ; ce résultat a été tiré en réunissant la dépense propre des malades, la nourriture et l'entretien des sœurs, la nourriture et les gages des domestiques, les appointements du chapelain, les achats de linge neuf, et toutes les dépenses possibles, prévues et imprévues ».

Et pour faire constater la vérité de ce fait et donner en même temps plus de facilités à ceux qui « voudraient

former à l'avenir de pareilles institutions, ou de plus considérables », Mme Necker termine ainsi son exposé :

« Après avoir ainsi réuni dans l'Hospice de charité tous les secours qui peuvent dépendre du zèle et des soins, et après en avoir rendu compte, c'est maintenant à des bouches plus éloquentes qu'il faut remettre la cause des pauvres, et qu'il appartient de la plaider. Puissent-elles vaincre les préjugés et les obstacles qui s'opposent toujours aux projets d'une bienfaisance éclairée. Et si dans des vues aussi pures, il est permis de faire un retour sur son propre bonheur, puissent les personnes qui ont conduit cette entreprise, échapper à la douleur de voir s'évanouir les espérances qui les ont animées. »

Ces espérances ne se sont pas évanouies. L'œuvre commencée par la noble femme a prospéré, et la graine qu'elle a semée a porté de beaux fruits.

Elle a laissé encore un traité sur les « *Inhumations précipitées* », publié en 1790. Ce traité contient une série d'idées neuves, qui ont trouvé plus tard au XIXe siècle, leur application. Elle y recommande un examen plus consciencieux des signes de la mort, propose de consacrer dans chaque hôpital et dans chaque hospice une salle spéciale au dépôt des cadavres, et de construire dans toutes les villes ou tous les villages un bâtiment spécial ayant la même destination. Elle conseille enfin, la création dans toute la France, de chirurgiens-inspecteurs funéraires, payés soit par le gouvernement, soit par la municipalité et obligés de constater les décès. Pour faire pénétrer les idées sur la nécessité de toutes ces précautions dans le peuple, on devrait faire parvenir à chaque municipalité une instruction écrite simplement et à la portée des gens les moins éclairés.



Mme Suzanne Curchod de Nasse = Necker.

Fondatrice de l'Hôpital Necker (Paris) (1778),
Econome et directrice de cet établissement (1780-1790).
[1739-1794]
D'après une gravure de Blanchard].

Les Femmes Auteurs.

Donc, en médecine légale aussi, Mme Necker appartient aux précurseurs. Et voilà comment les femmes, que l'Université éloignait de la médecine, surent pourtant servir la Science et lui faire honneur ! »

Après Mme Necker, on doit placer immédiatement le nom de Miss Nightingale, une Anglaise, née à Florence en 1828, qui s'est consacrée tout entière à l'assistance privée. Sa vie, si active et si digne, est bien connue (1). Qu'il nous suffise ici de citer ses publications : *Eastern Hospitals and english nurses* (1857). *Notes on nursing* (1858) (2). *Hints on hospitals* (1859). *How people may live and not die in India* (1868). *Introductory notes on lying in institutions* (1871). *The reform of sick nursing and the late Nurs. Wardroper.* (*Brit. med. Journal,* Lond., 1892, II, 1448). *Sick nursing and health nursing* (*Congress Disp. and Nurs., Int. Cong. Char.,* etc., 1893, Balt., Lond., 1894, 444-463), etc.

Miss Nightingale, aujourd'hui très âgée, octogénaire très respectée et admirée, est la seule des femmes de cette série ancienne qui vive encore !

Nous ne pouvions mieux clore cette liste

(1) Lipinska. Thèse, p. 347-358.

(2) Traduit dans presque toutes les langues européennes. Trois éditions françaises, dont la première est précédée d'une préface de Daremberg, et dont la dernière date de 1881.

de femmes remarquables ; et on doit dire que son nom, qui peut servir de transition entre les périodes antique et moderne de l'exercice de l'art de guérir par les femmes, est à l'Hygiène et à l'Assistance ce que sera bientôt celui d'Elisabeth Blackwell pour la pratique médicale !

Il n'y a pas de plus bel éloge à en faire. Il est des qualités du cœur qui valent des diplômes et qui les remplacent fort avantageusement.

IV. — Femmes Biologistes.

Notre but n'est pas, dans cet ouvrage consacré uniquement aux choses de la médecine, de rappeler les noms de toutes les femmes, si dignes de respect et d'éloges, qui se sont consacrées avec ardeur aux sciences naturelles, car elles sont légion. Mais nous tenons à donner au moins, à titre d'indications, celles qui ont abordé des sujets un peu médicaux, c'est-à-dire anatomiques, physiologiques, et hygiéniques.

*
* *

Dans l'antiquité, on peut citer Elara, une pythagoricienne, qui, d'après Rebière, aurait écrit une *étude sur la nature humaine !*

Mya, fille de Pythagore et de Théano, serait l'auteur, dit-on, d'un travail sur la *nourriture des enfants !*

D'après Brunetière (1), en plein xviii[e] Siècle, des femmes se sont livrées à la *dissection* : telles la marquise Voyer et la comtesse de Coigny.

Madame Delaunay de Staal (1693-1750) poussa même plus loin ses études et atteignit une telle per-

(1) Brunetière. *Etude sur le XVIII[e] siècle. Revue des Deux-Mondes*, 1892, 15 oct. [Citation de M[lle] Lipinska].

fection en *Anatomie*, que Du Vernay vantait à la duchesse du Maine les mérites de Mme Delaunay et la louait déjà d'être la fille de France qui connaissait « le mieux le corps de l'homme ! »

* * *

Il faut donner enfin, sur quelques personnalités moins anciennes, quelques détails plus circonstanciés, car ils intéresseront ; et on nous permettra d'insister en particulier sur une *sage-femme*, qui d'ailleurs n'exerça pas l'obstétrique.

Il s'agit de *Madame* Elisabeth BLACKWELL, que plusieurs auteurs confondent à tort avec la première femme régulièrement reçue docteur (1) aux Etats-Unis en 1849, qui porte le même nom, mais *n'est pas mariée* (2).

Mme Elisabeth Blackwell, née en 1712, fille de fermiers des environs de Lincoln, fut d'abord demoiselle de compagnie d'une dame de Londres.

Douée d'une imagination très vive et d'un grand amour de l'étude, elle put lire, grâce à l'amitié d'un apothicaire, un grand nombre de livres de médecine et de pharmacologie. A vingt ans, en 1732, elle épousa Alexandre Blackwell, médecin peu fortuné des environs de Londres, qui fut ruiné par

(1) Voir le Tome II de nos *Femmes Médecins*.
(2) Cette doctoresse, en effet, d'origine anglais e comme la sage-femme dont nous parlons, est toujours *demoiselle*, et vit encore à Londres.



Mme Elisabeth BLACKWELL (de Londres).
[1712-1770]
[D'après Delacoux].

LES FEMMES BIOLOGISTES.

l'impression d'un ouvrage sur l'agriculture paru en 1731. Pour subvenir aux besoins du ménage, Elisabeth, sous l'inspiration de son mari, apprit la profession de *sage-femme*, sous la direction de la célèbre Smellie ; mais elle se dégoûta vite de ce métier. Son mari ayant été incarcéré pour dettes, elle se mit à *dessiner des plantes médicinales,* pour le faire sortir de prison, puis partit avec lui en Suède, où il mourut.

Elle continua à dessiner. Elle a publié, à Londres, en 1736 (3 vol. in-fol.), et fait réimprimer en 1739 (2 vol. in-fol.) 50 planches sous le titre : *Curious herbal* (1).

Madame Elisabeth Blackwell, dont tous les auteurs et en particulier Delacoux (2), qui a donné le portrait que nous reproduisons ci-contre (3), ont vanté le dévouement conjugal, en même temps que les talents, mourut à Londres à 58 ans, c'est-à-dire vers 1770, dans une situation peu enviable.

* * *

On devrait en rapprocher une autre sage-femme, française celle-là, Mme Jonet-Dugès [1730-1797],

(1) Réimprimé à Nuremberg en 1750 et 1760, après traduction en latin.

(2) Delacoux. *Biographie des sages-femmes célèbres.* Paris, page 36 et 38 (1 portrait). — Rouyer. *Loc. cit.*, p. 226.

(3) Nous ignorons où Delacoux a trouvé l'original qui lui a servi de modèle.

qui, au même degré, aima la science en général et la médecine en particulier; mais ce serait trop sortir de notre sujet que d'insister ici sur la biographie de cette femme célèbre, femme d'un officier de santé et mère de Marie Louise [1769-1821], qui épousa, en 1792, un chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, M. LACHAPELLE, et publia la *Pratique des Accouchements ou mémoires et observations choisies sur les points les plus importants de l'art*. Paris, 1821, in-8°.

*
* *

Par contre, il faut consacrer une mention spéciale à Mademoiselle BIHERON, qui, comme les Manzolini(1) au XVIII[e] Siècle, fut atteinte, dit Maury(2), d'une véritable passion pour l'anatomie et la chirurgie, et fabriqua des *pièces anatomiques artificielles*, bien avant le D[r] Auzoux, qui perfectionna l'industrie aujourd'hui si connue des modèles en carton pâte. Gustave III, roi de Suède, la vit à Paris, et la fit nommer ensuite, d'après certains écrivains, démonstrateur d'anatomie (à Stockholm ou à Upsal) : ce qui n'est pas prouvé d'ailleurs.

Diderot, d'après Rebière, à la notice duquel nous renvoyons (3) pour plus amples détails, a parlé

(1) Voir la biographie de Morandi=Manzolini par Delacoux.
(2) MAURY. *L'ancienne Académie des Sciences*, p. 179-180.
(3) REBIÈRE. *Loc. cit.*, page 37.



M[me] Jonet = Dugés (de Paris).
[1730-1797].
[D'après Delacoux].

Les Femmes Biologistes.

dans ses ouvrages, à diverses reprises, de cette demoiselle.

De son côté, Mlle Lipinska lui a consacré quelques pages (1), et a raconté, d'après Grimm (2), sa présentation à Gustave III, à l'Académie des Sciences, le 6 mars 1771.

Le chevalier Preigle la vit aussi et fut enthousiasmé de ses préparations, auxquelles il ne manquait, disait-il, que la puanteur !

Elle était alors âgée de 40 ans et était très pauvre. Fille d'un habitant de Paris, elle était née en 1730. Elle mourut en 1785, à cinquante-cinq ans.

Après avoir eu les plus grandes difficultés pour faire des études, en raison du peu d'aisance de ses parents, elle était restée presque ignorée dans le quartier de l'Estrapade, où elle occupa l'ancienne maison de Diderot. Pour visiter son cabinet d'anatomie, on payait trois livres. Aussi les chirurgiens la persécutèrent-ils et lui défendirent-ils d'avoir des

(1) LIPINSKA. *Les études médicales des femmes françaises du XVIe au XIXe siècle. Fronde*, Paris, 1899, n° 542, 3 juin.

(2) GRIMM. *Correspondance littéraire*. Paris, tome IX, pages 275-277. [Citation de Mlle Lipinska].

élèves! Seuls Jussieu et Villoison à Paris, Hunter et Hewson à Londres, apprécièrent ses mérites.

L'ambassadeur de Prusse acheta enfin son cabinet pour l'impératrice Catherine.



Conclusions.

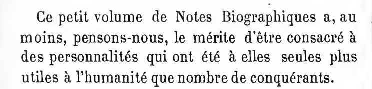
Il est probable qu'en cherchant plus attentivement encore on pourrait ajouter à cette liste, déjà très longue, d'autres noms, fort dignes d'intérêt, qui ont échappé à nos investigations.

Tous ceux qui voudront bien nous aider à compléter cette énumération seront, est-il besoin de le dire, accueillis avec le plus vif empressement.

En ces matières, on n'arrive au but poursuivi qu'avec la collaboration de tous. Et puissent les documents qu'on nous adressera être assez nombreux pour nous permettre de les publier bientôt dans une seconde édition !

C'est là, en effet, un genre de recueil qui ne vaut que par sa richesse documentaire et son exactitude.

Nous sommes donc prêt à recevoir, avec une infinie gratitude, toutes les additions, toutes les rectifications, toutes les remarques qu'on voudra bien nous transmettre.



Ce petit volume de Notes Biographiques a, au moins, pensons-nous, le mérite d'être consacré à des personnalités qui ont été à elles seules plus utiles à l'humanité que nombre de conquérants.

Nous osons espérer qu'on nous saura gré d'avoir ici essayé une fois de plus de sauver de l'oubli injuste, en en dressant cette longue liste, ces noms admirés des érudits et de tous ceux que le Progrès social, de quelque pays qu'il vienne, a le don de passionner!



TABLE DES MATIÈRES

I. — TABLE MÉTHODIQUE DES CHAPITRES.

Femmes Médecins d'Autrefois.



II. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE FEMMES MÉDECINS CITÉS.

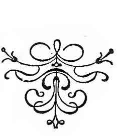
A

B

III. — TABLE DES FIGURES.

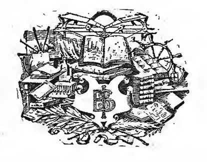
I. — PORTRAITS DE FEMMES MÉDECINS.

II. — PHOTOGRAPHIE D'INSCRIPTION.





INSTITUT DE BIBLIOGRAPHIE



IMPRIMERIE LE MANS (SARTHE).